This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

HD WIDENER
HW AVTW I

M.l 17.88.3

Harvard College Library

MOLIÈRE COLLECTION

FROM THE GIFT OF

HORACE BAXTER STANTON

(Class of 1900)

OF BOSTON

For books to be added to the collection of
Professor Ferdinand Bôcher

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

OEUVRES
DE
MOLIERE.

TOME NEUVIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

OEUVRES

DE

MOLIERE.

AVEC LA VIE DE L'AUTEUR

PAR

MR. DE VOLTAIRE.

TOME IX.

A BERLIN 1790.

CHEZ FRÉDERIC MAURER.

Digitized by Google

Mod 17.88.3

OCT 16 1911

LIBRARY.

Gift of
Horace B. Stanton
of
Boston

Digitized by Google

LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

COMÉDIE.

Digitized by Google

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

DOM PEDRE, gentilhomme Sicilien.
ADRASTE, gentilhomme François, amans d'Iſidore.
ISIDORE, Grecque, eſclave de Dom Pèdre.
CLIMENE, ſœur d'Adraſte.
UN SENATEUR.
HALI, Turc, eſclave d'Adraſte.
DEUX LAQUAIS.

ACTEURS DU BALLET.

MUSICIENS.
ESCLAVE chantant.
ESCLAVES danſans.
MAURES & MAURESQUES danſans.

La ſcène eſt à Meſſine, dans une place publique.

Digitized by Google

LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HALI, MUSICIENS.

HALI *aux musiciens.*

CHUT. N'avancez pas davantage, & demeurez dans cet endroit, jusqu'à ce que je vous appelle.

SCENE II.

HALI *seul.*

Il fait noir comme dans un four. Le Ciel s'est habillé ce soir en scaramouche, & je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Sotte condition que celle d'un esclave, de ne vivre jamais pour

Digitized by Google

soi, & d'être toujours tout entier aux passions d'un maître, de n'être reglé que par ses humeurs, & de se voir réduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre! Le mien me fait ici épouser ses inquiétudes; &, parce qu'il est amoureux, il faut que, nuit & jour, je n'aye aucun repos. Mais voici des flambeaux, &, sans doute, c'est lui.

SCENE III.

ADRASTE, DEUX LAQUAIS *portant chacun un flambeau*, HALI.

ADRASTE.

Est-ce toi, Hali?

HALI.

Et qui pourroit-ce être que moi, à ces heures de nuit? Hors vous & moi, Monsieur, je ne crois pas que personne s'avise de courir maintenant les rues.

ADRASTE.

Aussi ne crois-je pas qu'on puisse voir personnne qui sente dans son cœur la peine que je sens. Car, enfin, ce n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence, ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime, on a toujours au moins le plaisir de la plainte, & la liberté des soupirs; mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore, ne pou-

Digitized by Google

voir savoir d'une belle, si l'amour qu'inspirent ses yeux, est pour lui plaire ou lui déplaire, c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes; & c'est où me réduit l'incommode jaloux qui veille, avec tant de souci, sur ma charmante Grecque, & ne fait pas un pas sans la trainer à ses côtés.

HALI.

Mais il est, en amour, plusieurs façons de se parler; & il me semble, à moi, que vos yeux & les siens, depuis près de deux mois, se sont dit bien des choses.

ADRASTE.

Il est vrai qu'elle & moi souvent nous nous sommes parlé des yeux; mais comment reconnoître que chacun, de nôtre côté, nous ayons, comme il faut, expliqué ce langage? Et que sais-je, après tout, si elle entend bien tout ce que mes regards lui disent, & si les siens me disent ce que je crois par fois entendre?

HALI.

Il faut chercher quelque moyen de se parler d'autre manière.

ADRASTE.

As-tu-là tes musiciens?

HALI.

Oui.

ADRASTE.

Fais-les approcher. (*seul.*) Je veux, jusques au jour, les faire ici chanter, & voir si leur musique

Digitized by Google

n'obligera point cette belle à paroître à quelque fenêtre.

SCENE IV.

ADRASTE, HALI, MUSICIENS.

HALI.

Les voici. Que chanteront-ils?

ADRASTE.

Ce qu'ils jugeront de meilleur.

HALI.

Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chantèrent l'autre jour.

ADRASTE.

Non. Ce n'eſt pas ce qu'il me faut.

HALI.

Ah! Monſieur, c'eſt du beau bécare.

ADRASTE.

Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécare?

HALI.

Monſieur, je tiens pour le bécare. Vous ſavez que je m'y connois. Le bécare me charme; hors du bécare, point de ſalut en harmonie. Ecoutez un peu ce trio.

ADRASTE.

Non. Je veux quelque choſe de tendre & de paſ-

Digitized by Google

sionné, quelque chose qui m'entretienne dans une douce rêverie.

HALI.

Je vois bien que vous êtes pour le bémol; mais il y a moyen de nous contenter l'un & l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine scène d'une petite comédie que je leur ai vû essayer. Ce sont deux bergers amoureux, tout remplis de langueur, qui, sur bémol, viennent séparément faire leurs plaintes dans un bois, puis se découvrent, l'un à l'autre, la cruauté de leurs maîtresses; & là-dessus, vient un berger joyeux avec un bécare admirable, qui se moque de leur foiblesse.

ADRASTE.

J'y consens. Voyons ce que c'est.

HALI.

Voici, tout juste, un lieu propre à servir de scène; & voilà deux flambeaux pour éclairer la comédie.

ADRASTE.

Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans, je fasse cacher les lumières.

Digitized by Google

FRAGMENT DE COMEDIE.

Chanté & accompagné par les muſiciens qu'Hali a amenés.

SCENE PREMIERE.

PHILENE, TIRCIS.

I. MUSICIEN *repréſentant Philène.*

„Si, du triſte récit de mon inquiétude,
Je trouble le repos de votre ſolitude,
Rochers, ne ſoyez point fâchés;
Quand vous ſaurez l'excès de mes peines ſecretes,
Tout rochers que vous êtes,
Vous en ſerez touchés.“

II. MUSICIEN *repréſentant Tircis.*

„Les oiſeaux réjouis, dès que le jour s'avance,
Recommencent leurs chants dans ces vaſtes forêts;
Et moi, j'y recommence
Mes ſoupirs languiſſans, & mes triſtes regrets.
Ah! Mon cher Philène.

PHILÈNE.

Ah! Mon cher Tircis.

TIRCIS.

Que je ſens de peine!

PHILÈNE.

Que j'ai de ſoucis!

Digitized by Google

TIRCIS.

Toujours ſourde à mes vœux eſt l'ingrate Climène.

PHILÈNE.

Cloris n'a point, pour moi, de regards adoucis.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

O loi trop inhumaine!
Amour, ſi tu ne peux les contraindre d'aimer,
Pourquoi leur laiſſes-tu le pouvoir de charmer?"

SCENE II.

PHILENE, TIRCIS, UN PASTRE.

III. MUSICIEN *repréſentant un pâtre.*

„Pauvres amans, quelle erreur
D'adorer des inhumaines!
Jamais les ames bien ſaines
Ne ſe payent de rigueur;
Et les faveurs ſont les chaînes
Qui doivent lier un cœur.

On voit cent belles ici,
Auprès de qui je m'empreſſe;
A leur vouer ma tendreſſe,
Je mets mon plus doux ſouci;
Mais, lorſque l'on eſt tigreſſe,
Ma foi, je ſuis tigre auſſi.

PHILÈNE ET TIRCIS ENSEMBLE.

Heureux, hélas! qui peut aimer ainſi.

Digitized by Google

HALI.

Monsieur, je viens d'ouir quelque bruit au dedans.

ADRASTE.

Qu'on se retire vîte, & qu'on éteigne les flambeaux.

SCENE III.

D. PEDRE, ADRASTE, HALI.

D. PÈDRE *sortant de sa maison en bonnet de nuit, & en robe de chambre, avec une épée sous son bras.*

Il y a quelque tems que j'entends chanter à ma porte; &, sans doute, celà ne se fait pas pour rien. Il faut que, dans l'obscurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peuvent être.

ADRASTE.

Hali.

HALI.

Quoi?

ADRASTE.

N'entends-tu plus rien?

HALI.

Non.

(*D. Pèdre est derrière eux qui les écoute.*)

ADRASTE.

Quoi! Tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment à cette aimable Grecque, & ce

Digitized by Google

jaloux maudit, ce traître de Sicilien me fermera toujours tout accès auprès d'elle?

HALI.

Je voudrois, de bon cœur, que le diable l'eût emporté, pour la fatigue qu'il nous donne, le fâcheux, le bourreau qu'il est. Ah! Si nous le tenions ici, que je prendrois de joye à venger, sur son dos, tous les pas inutiles que sa jalousie nous fait faire!

ADRASTE.

Si faut-il bien pourtant trouver quelque moyen, quelque invention, quelque ruse, pour attraper notre brutal. J'y suis trop engagé, pour en avoir le démenti; &, quand j'y devrois employer...

HALI.

Monsieur, je ne sais pas ce que celà veut dire, mais la porte est ouverte, &, si vous le voulez, j'entrerai doucement, pour découvrir d'où celà vient.

(*D. Pèdre se retire sur sa porte.*)

ADRASTE.

Oui, fai; mais sans faire de bruit. Je ne m'éloigne pas de toi. Plût-au-Ciel, que ce fût la charmante Isidore!

D. PÈDRE *donnant un soufflet à Hali.*

Qui va là?

HALI *rendant le soufflet à D. Pèdre.*

Ami.

D. PÈDRE.

Holà, Franciſque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthélemi.

Digitized by Google

Allons, promtement, mon épée, ma rondache, ma halebarde, mes piſtolets, mes mouſquetons, mes fuſils. Vîte, dépêchez. Allons, tue, point de quartier.

SCENE V.

ADRASTE, HALI.

ADRASTE.

Je n'entends remuer perſonne. Hali, Hali.

HALI *caché dans un coin.*

Monſieur.

ADRASTE.

Où donc te cache-tu?

HALI.

Ces gens ſont-ils ſortis?

ADRASTE.

Non. Perſonne ne bouge.

HALI *ſortant d'où il étoit caché.*

S'ils viennent, ils ſeront frottés.

ADRASTE.

Quoi! Tous nos ſoins ſeront donc inutiles, & toujours ce fâcheux jaloux ſe moquera de nos deſſeins?

HALI.

Non. Le courroux du point d'honneur me prend, il ne ſera pas dit qu'on triomphe de mon adreſſe; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obſtacles,

Digitized by Google

cles, & je prétends faire éclater les talens que j'ai eûs du Ciel.

ADRASTE.

Je voudrois seulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des sentimens qu'on a pour elle, & savoir les siens là dessus. Après, on peut trouver facilement les moyens...

HALI.

Laissez-moi faire seulement. J'en essayerai tant de toutes les manières, que quelque chose enfin nous pourra réussir. Allons, le jour paroît; je vais chercher mes gens, & venir attendre, en ce lieu, que notre jaloux sorte.

SCENE VI.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

Je ne sais pas quel plaisir vous prenez à me réveiller si matin. Celà s'ajuste assez mal, ce me semble, au dessein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'hui; & ce n'est guères pour avoir le teint frais, & les yeux brillans, que se lever ainsi dès la pointe du jour.

D. PÈDRE.

J'ai une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est.

Digitized by Google

ISIDORE.

Mais l'affaire que vous avez eût bien pû ſe paſſer, je crois, de ma préſence; & vous pouviez, ſans vous incommoder, me laiſſer goûter les douceurs du ſommeil du matin.

D. PÈDRE.

Oui; mais je ſuis bien aiſe de vous voir toujours avec moi. Il n'eſt pas mal de s'aſſûrer un peu contre les ſoins des ſurveillans; &, cette nuit encore, on eſt venu chanter ſous nos fenêtres.

ISIDORE.

Il eſt vrai. La muſique en étoit admirable.

D. PÈDRE.

C'étoit pour vous que celà ſe faiſoit.

ISIDORE.

Je le veux croire ainſi, puiſque vous me le dites.

D. PÈDRE.

Vous ſavez qui étoit celui qui donnoit cette ſérénade?

ISIDORE.

Non pas, mais, qui que ce puiſſe être, je lui ſuis obligée.

D. PÈDRE.

Obligée?

ISIDORE.

Sans doute, puiſqu'il cherche à me divertir.

D. PÈDRE.

Vous trouvez donc bon qu'il vous aime?

ISIDORE.

Fort bon. Celà n'eſt jamais qu'obligeant.

Digitized by Google

D. PÈDRE.

Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce ſoin?

ISIDORE.

Aſſûrément.

D. PÈDRE.

C'eſt dire fort net ſes penſées.

ISIDORE.

A quoi bon de diſſimuler? Quelque mine qu'on faſſe, on eſt toujours bien aiſe d'être aimée. Ces hommages à nos appas ne ſont jamais pour nous déplaire. Quoiqu'on en puiſſe dire, la grande ambition des femmes eſt, croyez-moi, d'inſpirer de l'amour. Tous les ſoins qu'elles prennent ne ſont que pour celà, & l'on n'en voit point de ſi fière, qui ne s'applaudiſſe, en ſon cœur, des conquêtes que font ſes yeux.

D. PÈDRE.

Mais, ſi vous prenez, vous, du plaiſir à vous voir aimée, ſavez-vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement?

ISIDORE.

Je ne ſais pas pourquoi celà; &, ſi j'aimois quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaiſir que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien, qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait: Et n'eſt-ce pas pour s'applaudir, que ce que nous aimons ſoit trouvé fort aimable?

Digitized by Google

D. PÈDRE.

Chacun aime à ſa guiſe, & ce n'eſt pas là ma méthode. Je ſerai fort ravi qu'on ne vous trouve point ſi belle, & vous m'obligerez de n'affecter point tant de le paroître à d'autres yeux.

ISIDORE.

Quoi! Jaloux de ces choſes-là?

D. PÈDRE.

Oui, jaloux de ces choſes-là; mais jaloux comme un tigre, &, ſi vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi. Sa délicateſſe s'offenſe d'un ſouris, d'un regard qu'on vous peut arracher; & tous les ſoins qu'on me voit prendre, ne ſont que pour fermer tout accès aux galans, & m'aſſurer la poſſeſſion d'un cœur, dont je ne puis ſouffrir qu'on me vole la moindre choſe.

ISIDORE.

Certes, voulez-vous que je diſe? Vous prenez un mauvais parti, & la poſſeſſion d'un cœur eſt fort mal aſſûrée, lorſqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, ſi j'étois galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, & l'obligerois à veiller nuit & jour celle que je voudrois gagner. C'eſt un admirable moyen d'avancer ſes affaires; & l'on ne tarde guères à profiter du chagrin, & de la colère que donne à l'eſprit d'une femme la contrainte & la ſervitude.

Digitized by Google

D. PÈDRE.

Si bien donc que, si quelqu'un vous en contoit, il vous trouveroit disposée à recevoir ses vœux?

ISIDORE.

Je ne vous dis rien là-dessus. Mais les femmes enfin n'aiment pas qu'on les gêne; & c'est beaucoup risquer que de leur montrer des soupçons, & de les tenir renfermées.

D. PÈDRE.

Vous reconnoissez peu ce que vous me devez; & il me semble qu'une esclave que l'on a affranchie, & dont on veut faire sa femme...

ISIDORE.

Quelle obligation vous ai-je, si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude, si vous ne me laissez jouir d'aucune liberté, & me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle?

D. PÈDRE.

Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

ISIDORE.

Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.

D. PÈDRE.

Vous êtes aujourd'hui dans une humeur désobligeante; & je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être, de vous être levée si matin.

Digitized by Google

SCENE VII.

D. PEDRE, ISIDORE, HALI *habillé en Turc, faisant plusieurs révérences à D. Pèdre.*

D. PÈDRE.

Trève aux cérémonies, que voulez-vous?

HALI *se mettant entre D. Pèdre & Isidore. (Il se tourne devers Isidore, à chaque parole qu'il dit à D. Pèdre, & lui fait des signes pour lui faire connoître le dessein de son maître.)*

Signor, (avec la permission de la signore) je vous dirai (avec la permission de la signore) que je viens vous trouver (avec la permission de la signore) pour vous prier (avec la permission de la signore) de vouloir bien (avec la permission de la signore)...

D. PÈDRE.

Avec la permission de la signore, passez un peu de ce côté.

(D. Pèdre se met entre Hali & Isidore.)

HALI.

Signor, je suis un virtuose.

D. PÈDRE.

Je n'ai rien à donner.

HALI.

Ce n'est pas ce que je demande. Mais comme je me mêle un peu de musique & de danse, j'ai in-

Digitized by Google

ſtruit quelques eſclaves qui voudroient bien trouver un maître qui ſe plût à ces choſes; &, comme je ſais que vous êtes une perſonne conſidérable, je voudrois vous prier de les voir & de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaiſent, ou pour leur enſeigner quelqu'un de vos amis qui voulût s'en accommoder.

ISIDORE.

C'eſt une choſe à voir, & celà nous divertira. Faites-les-nous venir.

HALI.

Chala bala... Voici une chanſon nouvelle, qui eſt du tems. Ecoutez bien. Chala bala.

SCENE VIII.

D. PEDRE, ISIDORE, HALI, ESCLAVES TURCS.

UN ESCLAVE *chantant à Iſidore.*

„D'un cœur ardent, en tous lieux,
„Un amant ſuit une belle;
„Mais, d'un jaloux odieux,
„La vigilance éternelle
„Fait qu'il ne peut, que des yeux,
„S'entretenir avec elle.
„Eſt-il peine plus cruelle
„Pour un cœur bien amoureux?

(*à Dom Pèdre.*)

Digitized by Google

Chiribirida ouch alla,
Star bon turca,
Non aver danara
Ti voler comprara.
Mi ſervir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara;
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.
(*Danſe des eſclaves.*)

L'ESCLAVE *à Iſidore.*

„C'eſt un ſupplice, à tous coups,
„Sous qui cet amant expire;
„Mais, ſi d'un œil un peu doux,
„La belle voit ſon martyre,
„Et conſent qu'aux yeux de tous,
„Pour ſes attraits il ſoupire,
„Il pourroit bien-tôt ſe rire
„De tous les ſoins du jaloux.
(*à Dom Pèdre.*)

Chiribirida ouch alla;
Star bon turca,
Non aver danara
Ti voler comprara.
Mi ſervir à ti,
Se pagar per mi.

Digitized by Google

Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara;
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

II. ENTRÉE DE BALLET.

(*Les eſclaves recommencent leurs danſes.*)

D. PÈDRE *chante.*

„Savez-vous, mes drôles,
„Que cette chanſon
„Sent, pour vos épaules,
„Les coups de bâton?
Chiribirida ouch alla,
Mi ti non comprara
Ma ti baſtonara,
Si, ſi non andara,
Andara, andara,
O ti baſtonara.

(*à Iſidore.*)

Oh, oh! Quels égrillards! Allons, rentrons ici, j'ai changé de penſée; & puis, le tems ſe couvre

(*à Hali qui paroît encore.*)

un peu. Ah! Fourbe, que je vous y trouve.

HALI.

Hé bien, oui, mon maître l'adore. Il n'a point de plus grand deſir que de lui montrer ſon amour; &, ſi elle y conſent, il la prendra pour femme.

D. PÈDRE.

Qui, oui, je la lui garde.

Digitized by Google

HALI.

Nous l'aurons, malgré vous.

D. PÈDRE.

Comment, coquin?...

HALI.

Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

D. PÈDRE.

Si je prends...

HALI.

Vous avez beau faire la garde, j'en ai juré; elle sera à nous.

D. PÈDRE.

Laisse-moi faire, je t'attraperai sans courir.

HALI.

C'est nous qui vous attraperons. Elle sera notre femme, la chose est résolue.

(*seul.*)

Il faut que j'y périsse, ou que j'en vienne à bout.

SCENE IX.

ADRASTE, HALI, DEUX LAQUAIS.

ADRASTE.

Hé bien, Hali, nos affaires s'avancent-elles?

HALI.

Monsieur, j'ai déjà fait quelque petite tentative; mais je...

Digitized by Google

ADRASTE.

Ne te mets point en peine, j'ai trouvé, par hazard, tout ce que je voulois; & je vais jouir du bonheur de voir, chez elle, cette belle. Je me suis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui il venoit faire le portrait de cette adorable perſonne; &, comme il eſt, depuis longtems, de mes plus intimes amis il a voulu ſervir mes feux, & m'envoye à ſa place, avec un petit mot de lettre pour me faire accepter. Tu ſais que, de tout tems, je me ſuis plû à la peinture, & que, par fois, je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme ſache rien faire; ainſi j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aiſe. Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne ſoit toujours préſent, & n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir enſemble; &, pour te dire vrai, j'ai, par le moyen d'une eſclave, un ſtratagême prêt pour tirer cette belle Grecque des mains de ſon jaloux, ſi je puis obtenir d'elle qu'elle y conſente.

HALI.

Laiſſez-moi faire, je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir. Il ne ſera pas dit que je ne ſerve de rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous?

ADRASTE.

Tout de ce pas, & j'ai déjà préparé toutes choſes.

HALI.

Je vais, de mon côté, me préparer auſſi.

Digitized by Google

ADRASTE *seul.*

Je ne veux point perdre de tems. Holà. Il me tarde que je ne goûte le plaiſir de la voir.

SCENE X.

D. PEDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

D. PÈDRE.

Que cherchez-vous, Cavalier, dans cette maiſon?

ADRASTE.

J'y cherche le ſeigneur D. Pèdre.

D. PÈDRE.

Vous l'avez devant vous.

ADRASTE.

Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre?

D. PÈDRE.

Je vous envoye, au lieu de moi, pour le portrait que vous ſavez, ce gentilhomme françois, qui, comme curieux d'obliger les honnêtes gens, a bien voulu prendre ce ſoin, ſur la propoſition que je lui en ai faite. Il eſt, ſans contredit, le premier homme du monde pour ces ſortes d'ouvrages, & j'ai crû que je ne vous pouvois rendre un ſervice plus agréable, que de vous l'envoyer, dans le deſſein que vous avez d'avoir un portrait achevé de la perſonne que vous aimez. Gardez-vous bien, ſur-tout, de lui parler d'aucune récompenſe; car c'eſt un homme qui s'en offenſeroit, & qui ne fait les choſes que pour la gloire, & pour la réputation.

Seigneur

Seigneur françois, c'eſt une grande grace que vous me voulez faire; & je vous ſuis fort obligé.

ADRASTE.

Toute mon ambition eſt de rendre ſervice aux gens de nom, & de mérite.

D. PÈDRE.

Je vais faire venir la perſonne dont il s'agit.

SCENE XI.

D. PEDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

D. PÈDRE *à Iſidore.*

Voici un gentilhomme que Damon nous envoye, qui ſe veut bien donner la peine de vous peindre.

[*à Adraſte qui embraſſe Iſidore, en la ſaluant.*]

Holà, ſeigneur françois, cette façon de ſaluer n'eſt point d'uſage en ce pays.

ADRASTE.

C'eſt la manière de France.

D. PÈDRE.

La manière de France eſt bonne pour vos femmes, mais, pour les nôtres, elle eſt un peu trop familière.

ISIDORE.

Je reçois cet honneur avec beaucoup de joye. L'aventure me ſurprend fort; &, pour dire le

Digitized by Google

vrai, je ne m'attendois pas d'avoir un peintre ſi illuſtre.

ADRASTE.

Il n'y a perſonne, ſans doute, qui ne tînt à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai pas grande habilité; mais le ſujet, ici, ne fournit que trop de lui-même, & il y a moyen de faire quelque choſe de beau ſur un original fait comme celui-là.

ISIDORE.

L'original eſt peu de choſe; mais l'adreſſe du peintre en ſaura couvrir les défauts.

ADRASTE.

Le peintre n'y en voit aucun; & tout ce qu'il ſouhaite, eſt d'en pouvoir repréſenter les graces aux yeux de tout le monde, auſſi grandes qu'il les peut voir.

ISIDORE.

Si votre pinceau flate autant que votre langue, vous allez faire un portrait qui ne me reſſemblera pas.

ADRASTE.

Le Ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puiſſe flater.

ISIDORE.

Le Ciel, quoi que vous en diſiez, ne....

D. PÈDRE.

Finiſſons celà, de grace. Laiſſons les complimens, & ſongeons au portrait.

Digitized by Google

ADRASTE *aux laquais.*

Allons, apportez tout.

(On apporte tout ce qu'il faut, pour peindre Iſidore.)

ISIDORE *à Adraſte.*

Où voulez-vous que je me place?

ADRASTE.

Ici. Voici le lieu le plus avantageux, & qui reçoit le mieux les vûes favorables de la lumière que nous cherchons.

ISIDORE *s'aſſeyant.*

Suis-je bien ainſi?

ADRASTE *aſſis.*

Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît. Un peu plus de ce côté-là. Le corps tourné ainſi. La tête un peu levée, afin que la beauté du col paroiſſe. Ceci un peu plus découvert.

(Il découvre un peu plus ſa gorge.)

Bon, là. Un peu davantage; encore tant ſoit peu.

D. PÈDRE *à Iſidore.*

Il y a bien de la peine à vous mettre; ne ſauriez-vous vous tenir comme il faut?

ISIDORE.

Ce ſont ici des choſes toutes neuves pour moi; & c'eſt à Monſieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADRASTE.

Voilà qui va le mieux du monde, & vous vous tenez à merveilles. *(La faiſant tourner un peu devers lui.)* Comme cela, s'il vous plaît. Le tout

Digitized by Google

dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

D. PÈDRE.

Fort bien.

ADRASTE.

Un peu plus de ce côté. Vos yeux toujours tournés vers moi, je vous en prie; vos regards attachés aux miens.

ISIDORE.

Je ne suis pas comme ces femmes qui veulent, en se faisant peindre, des portraits qui ne font point elles; & ne sont point satisfaites du peintre s'il ne les fait toujours plus belles qu'elles ne sont. Il faudroit, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes. Car toutes demandent les mêmes choses; un teint tout de lis & de roses, un nez bien fait, une petite bouche, & de grands yeux vifs, bien fendus; &, sur-tout, le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'un pied de large. Pour moi, je vous demande un portrait qui soit moi, & qui n'oblige point à demander qui c'est.

ADRASTE.

Il seroit malaisé qu'on demandât celà du votre; & vous avez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceurs, & de charmes, & qu'on court risque à les peindre!

D. PÈDRE.

Le nez me semble un peu gros.

Digitized by Google

ADRASTE.

J'ai lû, je ne sais où, qu' Apelle peignit autrefois une maîtresse d'Alexandre d'une merveilleuse beauté, & qu'il en devint, la peignant, si éperduement amoureux qu'il fut près d'en perdre la vie; de sorte qu' Alexandre, par générosité, lui céda l'objet de ses vœux. (*à D. Pèdre.*) Je pourrois faire ici ce qu' Apelle fit autrefois; mais vous ne feriez pas, peut-être, ce que fit Alexandre.

(*Dom Pèdre fait la grimace.*)

ISIDORE *à D. Pèdre.*

Tout celà sent la nation, & toujours Messieurs les François ont un fonds de galanterie qui se répand par-tout.

ADRASTE.

On ne se trompe guères à ces sortes de choses & vous avez l'esprit trop éclairé, pour ne pas voir de quelle source partent les choses qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre seroit ici, & que ce seroit votre amant, je ne pourrois m'empêcher de vous dire, que je n'ai rien vû de si beau que ce que je vois maintenant, & que...

D. PÈDRE.

Seigneur françois, vous ne devriez pas, ce me semble, tant parler, celà vous détourne de votre ouvrage.

ADRASTE.

Ah! Point du tout. J'ai toujours coutume de parler quand je peins, & il est besoin dans ces choses d'un peu de conversation, pour réveiller l'es-

Digitized by Google

prit, & tenir les visages dans la gayeté nécessaire aux personnes que l'on veut peindre.

SCENE XII.

HALI *vêtu en Espagnol*, D. PEDRE, ADRASTE, ISIDORE.

D. PÈDRE.

Que veut dire cet homme-là? Et qui laisse monter les gens, sans nous en venir avertir?

HALI.

J'entre ici librement; mais, entre cavaliers, telle liberté est permise. Seigneur, suis-je connu de vous?

D. PÈDRE.

Non, Seigneur.

HALI.

Je suis D. Gilles d'Avalos; & l'histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite.

D. PÈDRE.

Souhaitez-vous quelque chose de moi?

HALI.

Oui, un conseil sur un fait d'honneur. Je sais qu'en ces matières il est mal-aisé de trouver un cavalier plus consommé que vous, mais je vous demande, pour grace, que nous nous tirions à l'écart.

D. PÈDRE.

Nous voilà assez loin.

Digitized by Google

ADRASTE *à Dom Pèdre, qui le surprend parlant bas à Iſidore.*

J'obſervois de près la couleur de ſes yeux.

HALI *tirant Dom Pèdre pour l'éloigner d'Adraſte & d'Iſidore.*

Seigneur, j'ai reçû un ſoufflet. Vous ſavez ce qu'eſt un ſoufflet, lorſqu'il ſe donne à main ouverte, ſur le beau milieu de la joue. J'ai ce ſoufflet fort ſur le cœur, & je ſuis dans l'incertitude, ſi, pour me venger de l'affront, je dois me battre avec mon homme, ou bien le faire aſſaſſiner.

D. PÈDRE.

Aſſaſſiner, c'eſt le plus ſûr & le plus court chemin. Quel eſt votre ennemi?

HALI.

Parlons bas, s'il vous plait.

(*Hali tient Dom Pèdre, en lui parlant, de façon qu'il ne peut voir Adraſte.*)

ADRASTE *aux genoux d'Iſidore, pendant que Dom Pèdre & Hali parlent bas enſemble.*

Oui, charmante Iſidore, mes regards vous le diſent depuis plus de deux mois, & vous les avez entendus. Je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, & je n'ai point d'autre penſée, d'autre but, d'autre paſſion, que d'être à vous toute ma vie.

ISIDORE.

Je ne ſais ſi vous dites vrai; mais vous perſuadez.

ADRASTE.

Mais, vous perſuadai-je, juſqu'à vous inſpirer quelque peu de bonté pour moi?

Digitized by Google

ISIDORE.

Je ne crains que d'en trop avoir.

ADRASTE.

En aurez-vous assez pour consentir, belle Isidore, au dessein que je vous ai dit?

ISIDORE.

Je ne puis encore vous le dire.

ADRASTE.

Qu' attendez-vous pour celà?

ISIDORE.

A me résoudre.

ADRASTE.

Ah! Quand on aime bien, on se résout bientôt.

ISIDORE.

Hé bien, allez, oui, j'y consens.

ADRASTE.

Mais consentez vous, dites-moi, que ce soit dès ce moment même?

ISIDORE.

Lorsqu'on est une fois résolu sur la chose, s'arrête-t-on sur le tems?

D. PÈDRE *à Hali.*

Voilà mon sentiment, & je vous baise les mains.

HALI.

Seigneur, quand vous aurez reçu quelque soufflet, je suis homme aussi de conseil; & je pourrai vous rendre la pareille.

D. PÈDRE.

Je vous laisse aller, sans vous reconduire, mais, entre cavaliers, cette liberté est permise.

Digitized by Google

ADRASTE *à Isidore.*

Non, il n'eſt rien qui puiſſe effacer de mon cœur les tendres témoignages...

(*à D. Pèdre appercevant Adraſte, qui parle de près à Iſidore.*)

Je regardois ce petit tron qu'elle a au côté du menton; & je croyois d'abord, que ce fût une tache. Mais c'eſt aſſez pour aujourd'hui, nous finirons une autre fois.

(*à D. Pèdre qui veut voir le portrait.*)

Non, ne regardez rien encore; faites ſerrer ce-

(*à Iſidore.*)

là, je vous prie; & vous, je vous conjure de ne vous relâcher point, & de garder un eſprit gay, pour le deſſein que j'ai d'achever notre ouvrage.

ISIDORE.

Je conſerverai pour celà toute la gayeté qu'il faut.

SCENE XIII.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

Qu'en dites-vous? Ce gentilhomme me paroît le plus civil du monde; & l'on doit demeurer d'accord que les François ont quelque choſe en eux de poli, de galant, que n'ont point les autres nations.

Digitized by Google

D. PÈDRE.

Oui; mais ils ont celà de mauvais, qu'ils s'émancipent un peu trop, & s'attachent, en étourdis, à conter des fleurettes à toutes celles qu'ils rencontrent.

ISIDORE.

C'eſt qu'ils ſavent qu'on plaît aux dames par ces choſes.

D. PÈDRE.

Oui; mais s'ils plaiſent aux dames, ils déplaiſent fort aux meſſieurs; & l'on n'eſt point bien aiſe de voir, ſous ſa mouſtache, cajoler hardiment ſa femme, ou ſa maîtreſſe.

ISIDORE.

Ce qu'ils en font n'eſt que par jeu.

SCENE XIV.

ZAIDE, D. PEDRE, ISIDORE,

ZAIDE.

Ah! Seigneur Cavalier, ſauvez-moi, s'il vous plaît, des mains d'un mari furieux, dont je ſuis pourſuivie. Sa jalouſie eſt incroyable, & paſſe, dans ſes mouvemens, tout ce qu'on peut imaginer. Il va juſqu'à vouloir que je ſois toujours voilée; &, pour m'avoir trouvée le viſage un peu décou-

Digitized by Google

vert, il a mis l'épée à la main, & m'a réduite à me jetter chez vous, pour vous demander votre appui contre ſon injuſtice. Mais je le vois paroître. De grace, ſeigneur Cavalier, ſauvez-moi de ſa fureur.

D. PÈDRE *à Zaïde lui montrant Iſidore.*

Entrez là dedans, avec elle, & n'appréhendez rien.

SCENE XV.

ADRASTE, D. PEDRE.

D. PÈDRE.

Hé quoi! Seigneur, c'eſt vous? Tant de jalouſie pour un françois! Je penſois qu'il n'y eût que nous qui en fuſſions capables.

ADRASTE.

Les François excellent toujours dans toutes les choſes qu'ils font; &, quand nous nous mêlons d'être jaloux, nous le ſommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'infâme croit avoir trouvé chez vous un aſſûré réfuge; mais vous êtes trop raiſonnable, pour blâmer mon reſſentiment. Laiſſez-moi, je vous prie, la traiter comme elle mérite,

D. PÈDRE.

Ah! De grace, arrêtez. L'offenſe eſt trop petite, pour un courroux ſi grand.

Digitized by Google

ADRASTE.

La grandeur d'une telle offenſe n'eſt pas dans l'importance des choſes que l'on fait. Elle eſt à tranſgreſſer les ordres qu'on nous donne; &, ſur de pareilles matières, ce qui n'eſt qu'une bagatelle, devient fort criminel, lorſqu'il eſt défendu.

D. PÈDRE.

De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a été ſans deſſein, & je vous prie enfin de vous remettre bien enſemble.

ADRASTE.

Hé quoi! Vous prenez ſon parti, vous qui êtes ſi délicat ſur ces ſortes de choſes?

D. PÈDRE.

Oui, je prends ſon parti; &, ſi vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colère, & vous vous réconcilierez tous deux. C'eſt une grace que je vous demande; & je la recevrai comme un eſſai de l'amitié que je veux qui ſoit entre nous.

ADRASTE.

Il ne m'eſt pas permis, à ces conditions, de vous rien refuſer. Je ferai ce que vous voudrez.

SCE-

Digitized by Google

SCENE XVI.

ZAIDE, D. PEDRE, ADRASTE

dans un coin du théâtre.

D. PÈDRE *à Zaïde.*

Holà, venez. Vous n'avez qu'à me suivre, & j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi.

ZAIDE.

Je vous suis obligée plus qu'on ne sauroit croire, mais je m'en vais prendre mon voile, je n'ai garde, sans lui, de paroître à ses yeux.

SCENE XVII.

D. PEDRE, ADRASTE.

D. PÈDRE.

La voici qui s'en va venir; & son ame, je vous assûre, a paru toute réjouie, lorsque je lui ai dit que j'avois raccommodé tout.

Digitized by Google

SCENE XVIII.

ISIDORE *sous le voile de Zaïde*, ADRASTE, D. PEDRE.

D. PÈDRE *à Adraſte.*

Puiſque vous m'avez bien voulu abandonner votre reſſentiment, trouvez bon qu'en ce lieu, je vous faſſe toucher dans la main l'un de l'autre; & que, tous deux, je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union.

ADRASTE.

Oui, je vous promets que, pour l'amour de vous, je m'en vais, avec elle, vivre le mieux du monde.

D. PÈDRE.

Vous m'obligez ſenſiblement, & j'en garderai la mémoire.

ADRASTE.

Je vous donne ma parole, ſeigneur Dom Pèdre, qu'à votre conſidération, je m'en vais la traiter du mieux qu'il me ſera poſſible.

D. PÈDRE.

(*ſeul.*)

C'eſt trop de grace que vous me faites. Il eſt bon de pacifier & d'adoucir toujours les choſes. Holà Iſidore, venez.

Digitized by Google

SCENE XIX.

ZAIDE, D. PEDRE.

D. PÈDRE.

Comment! Que veut dire celà?

ZAIDE *sans voile.*

Ce que celà veut dire? Qu'un jaloux eſt un monſtre haï de tout le monde, & qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit ravi de lui nuire, n'y eût-il point d'autre intérêt; que toutes les ſerrures & les verroux du monde ne retiennent point les perſonnes, & que c'eſt le cœur qu'il faut arrêter par la douceur & par la complaiſance; qu'Iſidore eſt entre les mains du cavalier qu'elle aime, & que vous êtes pris pour dupe.

D. PÈDRE.

Dom Pèdre ſouffrira cette injure mortelle! Non non, j'ai trop de cœur, & je vais demander l'appui de la Juſtice, pour pouſſer le perfide à bout. C'eſt ici le logis d'un Sénateur. Holà.

Digitized by Google

SCENE XX.

UN SENATEUR, D. PEDRE.

LE SÉNATEUR.

Serviteur, seigneur Dom Pèdre. Que vous venez a propos!

D. PÈDRE.

Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE SÉNATEUR.

J'ai fait une mascarade la plus belle du monde.

D. PÈDRE.

Un traître de françois m'a joué une pièce.

LE SÉNATEUR.

Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vû de si beau.

D. PÈDRE.

Il m'a enlevé une fille que j'avois affranchie.

LE SÉNATEUR.

Ce sont gens vêtus en Maures, qui dansent admirablement.

D. PÈDRE.

Vous voyez si c'est une injure qui se doive souffrir.

LE SÉNATEUR.

Des habits merveilleux & qui sont faits exprès,

Digitized by Google

D. PÈDRE.

Je demande l'appui de la Juſtice contre cette action.

LE SÉNATEUR.

Je veux que vous voyiez celà. On la va répéter pour donner le divertiſſement au peuple.

D. PÈDRE.

Comment? De quoi parlez-vous-là?

LE SÉNATEUR.

Je parle de ma maſcarade.

D. PÈDRE.

Je vous parle de mon affaire.

LE SÉNATEUR.

Je ne veux point, aujourd'hui, d'autres affaires que de plaiſir. Allons, Meſſieurs, venez. Voyons ſi celà ira bien.

D. PÈDRE.

La peſte ſoit du fou, avec ſa maſcarade.

LE SÉNATEUR.

Diantre ſoit le fâcheux, avec ſon affaire!

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

UN SENATEUR, TROUPE DE DANSEURS.

ENTRÉE DE BALLET.

(Plusieurs danseurs, vêtus en Maures, dansent devant le Sénateur, & finissent la Comédie.)

Digitized by Google

L'AVARE,

COMÉDIE.

Digitized by Google

ACTEURS.

HARPAGON, père de Cléante & d'Elise & amoureux de Mariane.
ANSELME, père de Valère & de Mariane.
CLEANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.
ELISE, fille d'Harpagon.
VALERE, fils d'Anselme, & amant d'Elise.
MARIANE, fille d'Anselme.
FROSINE, femme d'intrigue.
MAITRE SIMON, courtier.
MAITRE JACQUES, cuisinier & cocher d'Harpagon.
LA FLECHE, valet de Cléante.
DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.
BRINDAVOINE, } laquais d'Harpagon.
LA MERLUCHE, }
UN COMMISSAIRE.

La scène est à Paris dans la maison d'Harpagon.

Digitized by Google

L'AVARE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALÈRE.

Hé quoi, charmante Eliſe, vous devenez mélancolique, après les obligeantes aſſûrances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi? Je vous vois ſoupirer hélas! au milieu de ma joye? Eſt-ce du regret, dites moi, de m'avoir fait heureux, & vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pû vous contraindre?

ELISE.

Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y ſens entraîner par une trop douce puiſſance, & je n'ai pas même la force de ſouhaiter que les choſes ne fuſſent pas. Mais, à vous dire vrai, le ſuccès me donne de

Digitized by Google

l'inquiétude: & je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrois.

VALÈRE.

Hé, que pouvez-vous craindre, Elise, dans les bontés que vous avez pour moi?

ELISE.

Hélas! Cent choses à la fois. L'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les censures du monde; mais, plus que tout, Valère, le changement de votre cœur, & cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent, le plus souvent, les témoignages trop ardens d'un innocent amour.

VALÈRE.

Ah! Ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres. Soupçonnez-moi de tout, Elise, plûtôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour celà; & mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ELISE.

Ah! Valère, chacun tient les mêmes discours. Tous les hommes sont semblables par les paroles; & ce n'est que les actions, qui les découvrent différens.

VALÈRE.

Puisque les seules actions font connoître ce que nous sommes, attendez donc, au moins, à juger de mon cœur par elles; & ne me cherchez point des crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux, &

Digitized by Google

donnez-moi le tems de vous convaincre, par mille & mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ELISE.

Hélas! Qu' avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime! Oui, Valère, je tiens votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, & que vous me serez fidèle; je n'en veux point du tout douter, & je retranche mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner.

VALÈRE.

Mais pourquoi cette inquiétude?

ELISE.

Je n'aurois rien à craindre, si tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous vois; & je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé du secours d'une reconnoissance où le Ciel m'engage envers vous. Je me représente, à toute heure, ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre; cette générosité surprenante, qui vous fit risquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes; ces soins pleins de tendresse, que vous me fites éclater après m'avoir tirée de l'eau, & les hommages assidus de cet ardent amour, que ni le tems, ni les difficultés, n'ont rebuté, & qui, vous faisant négliger & parens & patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, & vous a réduit, pour me voir, à vous

Digitized by Google

revêtir de l'emploi de domestique de mon père. Tout cela fait chez moi, sans doute, un merveilleux effet, & c'en est assez, à mes yeux, pour me justifier l'engagement où j'ai pû consentir, mais ce n'est pas assez, peut-être, pour le justifier aux autres, & je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentimens.

VALÈRE.

De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends, auprès de vous, mériter quelque chose; &, quant aux scrupules que vous avez, votre père lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde: & l'excès de son avarice, & la manière austère dont il vit avec ses enfans, pourroit autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Elise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous savez que, sur ce chapitre, on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parens, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous la rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience; & j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir.

ELISE.

Ah! Valère, ne bougez d'ici, je vous prie, & songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon père.

VALÈRE.

Vous voyez comme je m'y prends, & les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage, pour m'in-

Digitized by Google

m'introduire à ſon ſervice; ſous quel maſque de ſympathie, & de rapports de ſentimens, je me déguiſe pour lui plaire, & quel perſonnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquérir ſa tendreſſe. J'y fais des progrès admirables, & j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'eſt point de meilleure voye, que de ſe parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenſer leurs défauts, & applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaiſance, & la manière dont on les joue a beau être viſible, les plus fins ſont toujours de grandes dupes du côté de la flaterie, & il n'y a rien de ſi impertinent & de ſi ridicule, qu'on ne faſſe avaler, lorſqu'on l'aſſaiſonne en louanges. La ſincérité ſouffre un peu au métier que je fais, mais, quand on a beſoin des hommes, il faut bien s'ajuſter à eux, & puiſqu'on ne ſauroit les gagner que par là, ce n'eſt pas la faute de ceux qui flatent, mais de ceux qui veulent être flatés.

ELISE.

Mais que ne tâchez-vous auſſi à gagner l'appui de mon frère, en cas que la ſervante s'aviſât de révéler notre ſecret?

VALÈRE.

On ne peut pas ménager l'un & l'autre, & l'eſprit du père, & celui du fils, ſont des choſes ſi oppoſées, qu'il eſt difficile d'accommoder ces deux confidences enſemble. Mais vous, de votre part, agiſſez auprès de votre frère, & ſervez-vous de l'a-

Digitized by Google

mitié qui eſt entre vous deux, pour le jetter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce tems pour lui parler, & ne lui découvrez de notre affaire, que ce que vous jugerez à propos.

ELISE.

Je ne ſais ſi j'aurai la force de lui faire cette confidence.

SCENE II.

CLEANTE, ELISE.

CLÉANTE.

Je ſuis bien aiſe de vous trouver ſeule, ma ſœur, & je brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un ſecret.

ELISE.

Me voilà prête à vous ouïr, mon frère. Qu'avez-vous à me dire?

CLÉANTE.

Bien des choſes, ma ſœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ELISE.

Vous aimez?

CLÉANTE.

Oui, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je ſais que je dépends d'un père, & que le nom de fils me ſoumet à ſes volontés, que nous ne devons point engager notre foi ſans le conſentement de

Digitized by Google

ceux dont nous tenons le jour, que le Ciel les a faits les maîtres de nos vœux, & qu'il nous eſt enjoint de n'en diſpoſer que par leur conduite, que, n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils ſont en état de ſe tromper bien moins que nous, & de voir beaucoup mieux ce que nous eſt propre, qu'il en faut plûtot croire les lumières de leur prudence que l'aveuglement de notre paſſion, & que l'emportement de la jeuneſſe nous entraîne le plus ſouvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout celà, ma ſœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire, car enfin mon amour ne veut rien écouter, & je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ELISE.

Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez?

CLÉANTE.

Non, mais j'y ſuis réſolu, & je vous conjure, encore une fois, de ne me point apporter de raiſons pour m'en diſſuader.

ELISE.

Suis-je, mon frère, une ſi étrange perſonne?

CLÉANTE.

Non, ma ſœur, mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait ſur nos cœurs, & j'appréhende votre ſageſſe.

ELISE.

Hélas! Mon frère, ne parlons point de ſageſſe. Il n'eſt perſonne qui n'en manque, du moins une

Digitized by Google

fois en ſa vie; &, ſi je vous ouvre mon cœur peut-être ſerai-je à vos yeux bien moins ſage que vous.

CLÉANTE.

Ah! Plût au Ciel, que votre ame comme la mienne....

ELISE.

Finiſſons auparavant votre affaire, & me dites qui eſt celle que vous aimez.

CLÉANTE.

Une jeune perſonne qui loge depuis peu en ces quartiers, & qui ſemble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voyent. La nature, ma ſœur, n'a rien formé de plus aimable: je me ſuis tranſporté, dès le moment que je la vis. Elle ſe nomme Mariane, & vit ſous la conduite d'une bonne femme de mère qui eſt preſque toujours malade, & pour qui cette aimable fille a des ſentimens d'amitié qui ne ſont pas imaginables. Elle la ſert, la plaint, & la conſole avec une tendreſſe qui vous toucheroit l'ame. Elle ſe prend d'un air le plus charmant du monde aux choſes qu'elle fait; & l'on voit briller mille graces en toutes ſes actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une.., Ah! Ma ſœur, je voudrois que vous l'euſſiez vûe.

ELISE.

J'en vois beaucoup, mon frère, dans les choſes que vous me dites; &, pour comprendre ce qu'elle eſt, il me ſuffit que vous l'aimez.

Digitized by Google

CLÉANTE.

J'ai découvert, sous main, qu'elles ne sont pas fort accommodées, & que leur discrète conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joye ce peut être, que de relever la fortune d'une personne que l'on aime, que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille; & concevez quel déplaisir ce m'est de voir que, par l'avarice d'un père, je sois dans l'impuissance de goûter cette joye, & de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ELISE.

Oui, je conçois assez, mon frère, quel doit être votre chagrin.

CLÉANTE.

Ah! Ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire. Car, enfin, peut-on rien voir de plus cruel, que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir. Hé que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le tems que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir, & si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés, si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours le secours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raisonnables? Enfin, j'ai voulu vous parler, pour m'aider à sonder mon père sur les sentimens où je suis; &, si je

l'y trouve contraire, j'ai réſolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable perſonne, jouir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher par-tout, pour ce deſſein, de l'argent à emprunter; &, ſi vos affaires, ma ſœur, ſont ſemblables aux miennes, & qu'il faille que notre père s'oppoſe à nos déſirs, nous le quitterons-là tous deux, & nous affranchirons de cette tyrannie, où nous tient, depuis ſi long-tems, ſon avarice inſupportable.

ELISE.

Il eſt bien vrai que tous les jours il nous donne, de plus en plus, ſujet de regretter la mort de notre mère; & que...

CLÉANTE.

J'entends ſa voix. Eloignons-nous un peu pour achever notre confidence, & nous joindrons après nos forces, pour venir attaquer la dureté de ſon humeur.

SCENE III.

HARPAGON, LA FLECHE.

HARPAGON.

Hors d'ici, tout à l'heure, & qu'on ne replique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

Digitized by Google

LA FLECHE *à part.*

Je n'ai jamais rien vû de si méchant que ce maudit vieillard; & je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON.

Tu murmures entre tes dents?

LA FLECHE.

Pourquoi me chassez-vous?

HARPAGON.

C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons. Sors vîte, que je ne t'assomme.

LA FLECHE.

Qu'est-ce que je vous ai fait?

HARPAGON.

Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

LA FLECHE.

Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.

Va-t-en l'attendre dans la rue, & ne sois point dans ma maison planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, & faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître, dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, & furetent de tous côtés, pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLECHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Etes-vous un homme volable, quand

Digitized by Google

vous renfermez toutes choſes, & faites ſentinelle jour & nuit?

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me ſemble, & faire ſentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à

(*bas à part.*)

ce qu'on fait. Je tremble qu'il n'ait ſoupçonné quelque choſe de mon argent.

(*haut.*)

Ne ſerois-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FLECHE.

Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON.

(*bas à part.*)

Non, coquin, je ne dis pas celà. J'enrage.

(*haut.*)

Je demande ſi, malicieuſement, tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLECHE.

Hé, que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, ſi c'eſt pour nous la même choſe.

HARPAGON *levant la main pour donner un ſoufflet à la Flèche*

Tu fais le raiſonneur? Je te baillerai de ce raiſonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici encore une fois.

Digitized by Google

LA FLECHE.

Hé bien, je sors.

HARPAGON.

Atten. Ne m'emporte-tu rien?

LA FLECHE.

Que vous emporterois-je?

HARPAGON.

Vien çà que je voye. Montre-moi tes mains.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON.

Les autres.

LA FLECHE.

Les autres?

HARPAGON.

Oui.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON *montrant les haut-de-chausses de la Flèche.*

N'as-tu rien mis ici dedans?

LA FLECHE.

Voyez vous-même.

HARPAGON *tâtant le bas des haut-de-chausses de la Flèche.*

Ces grands haut-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe, & je voudrois qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLECHE *à part.*

Ah! qu'un homme comme cela mériteroit bien ce qu'il craint, & que j'aurois de joye à le voler!

Digitized by Google

HARPAGON.

Hé?

LA FLECHE.

Quoi?

HARPAGON.

Qu'eſt-ce que tu parles de voler?

LA FLECHE.

Je dis que vous fouilliez bien par tout, pour voir ſi je vous ai volé.

HARPAGON.

C'eſt ce que je veux faire.

(*Harpagon fouille dans les poches de la Flèche.*)

LA FLECHE *à part.*

La peſte ſoit de l'avarice & des avaricieux!

HARPAGON.

Comment? Que dis-tu?

LA FLECHE.

Ce que je dis?

HARPAGON.

Oui. Qu'eſt-ce que tu dis d'avarice & d'avaricieux?

LA FLECHE.

Je dis que la peſte ſoit de l'avarice & des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler?

LA FLECHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui ſont-ils ces avaricieux?

LA FLECHE.

Des vilains & des ladres.

Digitized by Google

HARPAGON.

Mais qui eſt-ce que tu entends par là?

LA FLECHE.

De quoi vous mettez-vous en peine?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLECHE.

Eſt-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HARPAGON.

Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me diſes à qui tu parles quand tu dis celà.

LA FLECHE.

Je parle.... Je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi, je pourrois bien parler à ta barette.

LA FLECHE.

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

HARPAGON.

Non; mais je t'empêcherai de jaſer, & d'être inſolent. Taî-toi.

LA FLECHE.

Je ne nomme perſonne.

HARPAGON.

Je te roſſerai, ſi tu parles.

LA FLECHE.

Qui ſe ſent morveux, qu'il ſe mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu?

LA FLECHE.

Oui, malgré moi.

Digitized by Google

HARPAGON.

Ah, ah!

LA FLECHE *montrant à Harpagon une poche de ſon juſte-au-corps.*

Tenez, voilà encore une poche. Etes-vous ſatisfait?

HARPAGON.

Allons, rend-le-moi ſans te fouiller.

LA FLECHE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

LA FLECHE.

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.

Aſſûrément?

LA FLECHE.

Aſſûrément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t-en à tous les diables.

LA FLECHE *à part.*

Me voilà bien congédié.

HARPAGON.

Je te le mets ſur ta conſcience, au moins.

SCE-

Digitized by Google

SCENE IV.

HARPAGON *seul.*

Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort & je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. Certes, ce n'eſt pas une petite peine de garder chez ſoi une grande ſomme d'argent; & bienheureux qui a tout ſon fait bien placé, & ne conſerve ſeulement que ce qu'il faut pour ſa dépenſe. On n'eſt pas peu embarraſſé à inventer dans toute une maiſon une cache fidèle; car, pour moi, les coffres forts me ſont ſuſpects, & je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens juſtement une franche amorce à voleurs; & c'eſt toujours la première choſe que l'on va attaquer.

SCENE V.

HARPAGON, ELISE & CLÉANTE *parlant enſemble, & reſtant dans le fond du Théâtre.*

HARPAGON *ſe croyant ſeul.*

Cependant je ne ſais ſi j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez ſoi, eſt une ſomme aſſez....

Digitized by Google

(*à part, appercevant Elise & Cléante.*)

O Ciel! Je me ferai trahi moi-même; la chaleur m'aura emporté, & je crois que j'ai parlé haut, en raisonnant tout seul.

(*à Cléante & à Elise.*)

Qu'est-ce?

CLÉANTE.

Rien, mon père.

HARPAGON.

Y a-t-il long-tems que vous êtes-là?

ELISE.

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON.

Vous avez entendu....

CLÉANTE.

Quoi, mon père?

HARPAGON.

Là....

ELISE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que je viens de dire.

CLÉANTE.

Non.

HARPAGON.

Si fait, si fait.

ELISE.

Pardonnez-moi.

HARPAGON.

Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenois, en moi-même, de la

Digitized by Google

peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, & je disois qu'il est bienheureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

CLÉANTE.

Nous feignions à vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON.

Je suis bien aise de vous dire celà, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers, & vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus.

CLÉANTE.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON.

Plût-à-Dieu que je les eusse les dix mille écus!

CLÉANTE.

Je ne crois pas...

HARPAGON.

Ce seroit une bonne affaire pour moi.

ELISE.

Ce sont des choses...

HARPAGON.

J'en aurois bon besoin.

CLÉANTE.

Je pense que....

HARPAGON.

Celà m'accommoderoit fort.

ELISE.

Vous êtes...

Digitized by Google

HARPAGON.

Et je ne me plaindrois pas, comme je fais, que le tems eſt miſerable.

CLÉANTE.

Mon Dieu, mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; & l'on ſait que vous avez aſſez de bien.

HARPAGON.

Comment, j'ai aſſez de bien? Ceux qui l'ont dit en ont menti. Il n'y a rien de plus faux, & ce ſont des coquins, qui font courir tous ces bruits-là.

ELISE.

Ne vous mettez point en colère.

HARPAGON.

Celà eſt étrange, que mes propres enfans me trahiſſent, & deviennent mes ennemis.

CLÉANTE.

Eſt-ce être votre ennemi, que de dire que vous avez du bien?

HARPAGON.

Oui. De pareils diſcours, & les dépenſes que vous faites, ſeront cauſe qu'un de ces jours, on viendra chez moi me couper la gorge, dans la penſée que je ſuis tout couſu de piſtoles.

CLÉANTE.

Quelle grande dépenſe eſt-ce que je fais?

HARPAGON.

Qu'elle? Eſt-il rien de plus ſcandaleux que ce ſomptueux équipage que vous promenez par la ville? Je querellois hier votre ſœur; mais c'eſt encore pis,

Digitized by Google

Voilà qui crie vengeance au Ciel; &, à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y auroit là de quoi faire une bonne conſtitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me déplaiſent fort, vous donnez furieuſement dans le Marquis; &, pour aller ainſi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLÉANTE.

Hé, comment vous dérober?

HARPAGON.

Que ſais-je-moi? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez?

CLÉANTE.

Moi, mon père? C'eſt que je joue; &, comme je ſuis fort heureux, je mets ſur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON.

C'eſt fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, & mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrois bien ſavoir, ſans parler du reſte, à quoi ſervent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds juſqu'à la tête, & ſi une demi douzaine d'aiguillettes ne ſuffit pas pour attacher un haut-de-chauſſes. Il eſt bien néceſſaire d'employer de l'argent à des perruques, lorſque l'on peut porter des cheveux de ſon cru, qui ne coûtent rien? Je vais gager qu'en perruque & rubans, il y a du moins vingt piſtoles; & vingt pi-

Digitized by Google

ſtoles rapportent par année dix-huit livres ſix ſols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLÉANTE.

Vous avez raiſon.

HARPAGON.

Laiſſons celà, & parlons d'autres affaires.

(*appercevant Cléante & Eliſe qui ſe font des ſignes.*)

Hé? (*bas à part.*) Je crois qu'ils ſe font ſigne (*haut.*) l'un à l'autre de me voler ma bourſe. Que veulent dire ces geſtes-là?

ELISE.

Nous marchandons, mon frère & moi, à qui parlera le premier; & nous avons tous deux quelque choſe à vous dire.

HARPAGON.

Et moi, j'ai quelque choſe auſſi à vous dire à tous deux.

CLÉANTE.

C'eſt de mariage, mon père, que nous déſirons vous parler.

HARPAGON.

Eſt c'eſt de mariage auſſi, que je veux vous entretenir.

ELISE.

Ah! Mon père.

HARPAGON.

Pourquoi ce cri? Eſt ce le mot, ma fille, ou la choſe qui vous fait peur?

Digitized by Google

CLÉANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre; & nous craignons que nos sentimens ne soient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON.

Un peu de patience. Ne vous allarmez point. Je sais ce qu'il faut à tous deux, & vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire; & *(à Cléante.)* pour commencer par un bout, avez-vous vû, dites moi, une jeune personne appellée Mariane, qui ne loge pas loin?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Et vous?

ELISE.

J'en ai ouï parler.

HARPAGON.

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

CLÉANTE.

Une fort charmante personne.

HARPAGON.

Sa physionomie?

CLÉANTE.

Toute honnête, & pleine d'esprit.

HARPAGON.

Son air & sa manière?

Digitized by Google

CLÉANTE.

Admirables, ſans doute.

HARPAGON.

Ne croyez-vous pas qu'une fille comme celà, mériteroit aſſez que l'on ſongeât à elle?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Que ce ſeroit un parti ſouhaitable?

CLÉANTE.

Très-ſouhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage?

CLÉANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'un mari auroit ſatisfaction avec elle?

CLÉANTE.

Aſſurément.

HARPAGON.

Il y a une petite difficulté. C'eſt que j'ai peur qu'il n'y ait pas, avec elle, tout le bien qu'on pourroit prétendre.

CLÉANTE.

Ah! Mon père, le bien n'eſt pas conſidérable, lorſqu'il eſt queſtion d'épouſer une honnête perſonne.

HARPAGON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'eſt que, ſi l'on n'y trouve pas tout le

bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner celà sur autre chose.

CLÉANTE.

Celà s'entend.

HARPAGON.

Enfin, je suis bien aise de vous voir dans mes sentimens; car son maintien honnête & sa douceur m'ont gagné l'ame, & je suis résolu de l'épouser, pourvû que j'y trouve quelque bien.

CLÉANTE.

Hé?

HARPAGON.

Comment!

CLÉANTE.

Vous êtes résolu, dites-vous...

HARPAGON.

D'épouser Mariane.

CLÉANTE.

Qui? Vous? Vous?

HARPAGON.

Oui, moi, moi, moi. Que veut dire celà?

CLÉANTE.

Il m'a pris tout-à-coup un éblouissement, & je me retire d'ici.

HARPAGON.

Celà ne sera rien. Allez vîte boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire.

Digitized by Google

SCENE VI.

HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

Voilà de mes damoiſeaux flouets, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'eſt-là, ma fille, ce que j'ai réſolu pour moi. Quant à ton frère, je lui deſtine une certaine veuve dont, ce matin, on m'eſt venu parler, &, pour toi, je te donne au Seigneur Anſelme.

ELISE.

Au Seigneur Anſelme?

HARPAGON.

Oui, un homme mûr, prudent & ſage, qui n'a pas plus de cinquante ans, & dont on vante les grands biens.

ELISE *faiſant la révérence.*

Je ne veux point me marier, mon père, s'il vous plaît.

HARPAGON *contrefaiſant Eliſe.*

Et moi, ma petite fille ma mie, je veux que vous vous mariez, s'il vous plaît.

ELISE *faiſant encore la révérence.*

Je vous demande pardon, mon père.

HARPAGON *contrefaiſant Eliſe.*

Je vous demande pardon, ma fille.

ELISE.

Je ſuis très-humble ſervante au Seigneur Anſelme. *(faiſant encore la révérence.)*

Digitized by Google

me; mais, avec votre permiſſion, je ne l'épouſerai point.

HARPAGON.

Je ſuis votre très-humble valet; mais, (*contrefaiſant Eliſe.*) avec votre permiſſion, vous l'épouſerez dès ce ſoir.

ELISE.

Dès ce ſoir?

HARPAGON.

Dès ce ſoir.

ELISE *faiſant encore la révérence.*

Celà ne ſera pas, mon père.

HARPAGON *contrefaiſant encore Eliſe.*

Celà ſera, ma fille.

ELISE.

Non.

HARPAGON.

Si.

ELISE.

Non, vous dis-je.

HARPAGON.

Si, vous dis-je.

ELISE.

C'eſt une choſe où vous ne me réduirez point.

HARPAGON.

C'eſt une choſe où je te réduirai.

ELISE.

Je me tuerai plutôt, que d'épouſer un tel mari.

HARPAGON.

Tu ne te tueras point, & tu l'épouſeras.

Digitized by Google

Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais vû une fille parler de la sorte à son père?

ELISE.

Mais a-t-on jamais vû un père marier sa fille de la sorte?

HARPAGON.

C'est un parti où il n'y a rien à rédire; & je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ELISE.

Et moi, je gage qu'il ne sauroit être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON *appercevant Valère de loin.*

Voilà Valère. Veux-tu qu'entre nous deux nous le faſſions juge de cette affaire?

ELISE.

J'y consens.

HARPAGON.

Te rendras-tu a son jugement?

ELISE.

Oui. J'en passerai par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voilà qui est fait.

SCE-

Digitized by Google

SCENE VII.

VALERE, HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

Ici, Valère. Nous t'avons élû pour nous dire qui a raiſon, de ma fille, ou de moi.

VALÈRE.

C'eſt vous, Monſieur, ſans contredit.

HARPAGON.

Sais-tu bien de quoi nous parlons?

VALÈRE.

Non. Mais vous ne ſauriez avoir tort, & vous êtes toute raiſon.

HARPAGON.

Je veux ce ſoir lui donner pour époux un homme auſſi riche que ſage; & la coquine me dit au nez, qu'elle ſe moque de le prendre. Que dis-tu de cela?

VALÈRE.

Ce que j'en dis?

HARPAGON.

Oui.

VALÈRE.

Hé, hé.

HARPAGON.

Quoi?

Digitized by Google

VALÈRE.

Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment, & vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison. Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout-à-fait; &....

HARPAGON.

Comment! Le seigneur Anselme est un parti considérable, c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage & fort accommodé; & auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Sauroit-elle mieux rencontrer?

VALÈRE.

Celà est vrai. Mais elle pourroit vous dire que c'est un peu précipiter les choses, & qu'il faudroit du moins quelque tems pour voir si son inclination pourroit s'accorder avec....

HARPAGON.

C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu' ailleurs je ne trouverois pas; & il s'engage à la prendre sans dot.

VALÈRE.

Sans dot?

HARPAGON.

Oui.

VALÈRE.

Ah! je ne dis plus rien. Voyez-vous? Voilà une raison tout-à-fait convaincante, il se faut rendre à celà.

Digitized by Google

HARPAGON.

C'eſt pour moi une épargne conſidérable.

VALÈRE.

Aſſurément; celà ne reçoit point de contradiction. Il eſt vrai que votre fille vous peut repréſenter que le mariage eſt une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute ſa vie; & qu'un engagement qui doit durer juſqu'à la mort, ne ſe doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot.

VALÈRE.

Vous avez raiſon. Voilà qui décide tout; celà s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occaſions, l'inclination d'une fille eſt une choſe, ſans doute, où l'on doit avoir de l'égard; & que cette grande inégalité d'âge, d'humeur & de ſentimens, rend un mariage ſujet à des accidens très-fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot.

VALÈRE.

Ah! Il n'y a pas de replique à celà, on le ſait bien. Qui diantre peut aller là-contre? Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeroient mieux ménager la ſatisfaction de leurs filles, que l'argent qu'ils pourroient donner, qui ne les voudroient point ſacrifier à l'intérêt, & chercheroient,

Digitized by Google

plus que toute autre chose, à mettre, dans un mariage, cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité, & la joye, & que...

HARPAGON.

Sans dot.

VALÈRE.

Il est vrai, celà ferme la bouche à tout. Sans dot! Le moyen de résister à une raison comme celle-là?

HARPAGON *à part, regardant du côté du jardin.*

Ouais! Il me semble que j'entends un chien qui aboye. N'est-ce point qu'on en voudroit à mon (*à Valère.*)
argent? Ne bougez, je reviens tout-à-l'heure.

SCENE VIII.

ELISE, VALERE.

ELISE.

Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites?

VALÈRE.

C'est pour ne point l'aigrir, & pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentimens est le moyen de tout gâter; & il y a de certains esprits

Digitized by Google

qu'il ne faut prendre qu'en biaisant, des tempéramens ennemis de toute réſiſtance, des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours ſe roidiſſent contre le droit chemin de la raiſon, & qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites ſemblant de conſentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, &...

ELISE.

Mais ce mariage, Valère?

VALÈRE.

On cherchera des biais pour le rompre.

ELISE.

Mais quelle invention trouver, s'il ſe doit conclure ce ſoir?

VALÈRE.

Il faut demander un délai, & feindre quelque maladie.

ELISE.

Mais on découvrira la feinte, ſi l'on appelle des Médécins.

VALÈRE.

Vous moquez-vous? Y connoiſſent-ils quelque choſe? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira, ils vous trouveront des raiſons pour vous dire d'où celà vient.

Digitized by Google

SCENE IX.

HARPAGON, ELISE, VALERE.

HARPAGON *à part dans le fond du théâtre.*

Ce n'eſt rien, Dieu-merci.

VALÈRE *ſans voir Harpagon.*

Enfin, notre dernier recours, c'eſt que la fuite nous peut mettre à couvert de tout, & ſi votre amour, belle Eliſe, eſt capable d'une fermeté... (*appercevant Harpagon.*)

Oui, il faut qu'une fille obeïſſe à ſon père. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari eſt fait; & lorſque la grande raiſon de, ſans dot, s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON.

Bon. Voilà bien parler celà.

VALÈRE.

Monſieur, je vous demande pardon, ſi je m'emporte un peu, & prends la hardieſſe de lui parler comme je fais.

HARPAGON.

Comment? J'en ſuis ravi, & je veux que tu prennes ſur elle un pouvoir abſolu. (*à Eliſe.*) Oui, tu as beau fuir, je lui donne l'autorité que le Ciel me donne ſur toi, & j'entends que tu faſſes tout ce qu'il te dira.

Digitized by Google

VALÈRE *à Elise.*

Après celà, réſiſtez à mes remontrances.

SCENE X.

HARPAGON, VALERE.

VALÈRE.

Monſieur, je vais la ſuivre, pour lui continuer les leçons que je faiſois.

HARPAGON.

Oui, tu m'obligeras, certes.

VALÈRE.

Il eſt bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON.

Celà eſt vrai. Il faut....

VALÈRE.

Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON.

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, & reviens tout-à-l'heure.

VALÈRE *adreſſant la parole à Elise, en s'en allant du côté par où elle eſt ſortie.*

Oui, l'argent eſt plus précieux que toutes les choſes du monde, & vous devez rendre graces au Ciel, de l'honnête homme de père qu'il vous a donné.

Digitized by Google

Il fait ce que c'eſt que de vivre. Lorſqu'on s'offre de prendre une fille ſans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout eſt renfermé là-dedans; &, ſans dot, tient lieu de beauté, de jeuneſſe, de de naiſſance, d'honneur, de ſageſſe & de probité.

HARPAGON *ſeul.*

Ah! Le brave garçon! Voilà parler comme un oracle. Heureux, qui peut avoir un domeſtique de la ſorte!

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, LA FLECHE.

CLÉANTE.

Ah! Traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'avois-je pas donné ordre....

LA FLECHE.

Oui, Monsieur, je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme; mais, Monsieur votre père, le plus mal gracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, & j'ai couru risque d'être battu.

CLÉANTE.

Comment va notre affaire? Les choses pressent plus que jamais. Depuis que je t'ai vû, j'ai découvert que mon père est mon rival.

LA FLECHE.

Votre père amoureux?

CLÉANTE.

Oui; & j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLECHE.

Lui, se mêler d'aimer! De quoi diable s'avise-t-

il? Se moque-t-il du monde, & l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui?

CLÉANTE.

Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui fût venue en tête.

LA FLECHE.

Mais par qu'elle raison lui faire un mystère de votre amour?

CLÉANTE.

Pour lui donner moins de soupçon, & me conserver au besoin des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on fait?

LA FLECHE.

Ma foi, Monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux; & il faut essuyer d'étranges choses, lorsqu'on est réduit à passer, comme vous, par les mains des fesse-Mathieux.

CLÉANTE.

L'affaire ne se fera point?

LA FLECHE.

Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant, & plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, & il assûre que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLÉANTE.

J'aurai les quinze mille francs que je demande?

LA FLECHE.

Oui, mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

Digitized by Google

CLÉANTE.

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent?

LA FLÈCHE.

Ah! Vraiment, celà ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin de se cacher que vous & ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, & l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche de votre bien, & de votre famille; & je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

CLÉANTE.

Et principalement ma mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLECHE.

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés, avant que de rien faire.

Supposé que le prêteur voye toutes ses sûretés, & que l'emprunteur soit majeur, & d'une famille où le bien soit ample, solide, assûré, clair & net de tout embarras, on fera une bonne & exacte obligation par devant un Notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, & qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûement dressé.

CLÉANTE.

Il n'y a rien à dire à celà.

Digitized by Google

LA FLECHE.

Le prêteur, pour ne charger ſa conduite d'aucun ſcrupule, prétend ne donner ſon argent qu'au denier dix-huit.

CLÉANTE.

Au denier dix-huit? Parbleu, voilà qui eſt honnête. Il n'y a pas lieu de ſe plaindre.

LA FLECHE.

Celà eſt vrai.

Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la ſomme dont il eſt queſtion, & que, pour faire plaiſir à l'emprunteur, il eſt contraint lui-même de l'emprunter d'un autre, ſur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, ſans préjudice du reſte, attendu que ce n'eſt que pour l'obliger, que ledit preteur s'engage à cet emprunt.

CLÉANTE.

Comment diable! Quel juif! Quel arabe eſt-celà? C'eſt plus qu'au denier quatre.

LA FLECHE.

Il eſt vrai, c'eſt ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-deſſus.

CLÉANTE.

Que veux-tu que je voye? j'ai beſoin d'argent, & il faut que je conſente à tout.

LA FLECHE.

C'eſt la réponſe que j'ai faite.

CLÉANTE.

Il y a encore quelque choſe?

LA

Digitized by Google

LA FLECHE.

Ce n'eſt plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres; & pour les mille écus reſtans, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes, bijoux dont s'enſuit le mémoire, & que ledit prêteur a mis, de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été poſſible.

CLÉANTE.

Que veut dire celà?

LA FLECHE.

Ecoutez le mémoire.

Premièrement, un lit de quatre pieds, à bande de point de Hongrie, appliquées fort proprement ſur un drap de couleur d'olive, avec ſix chaiſes, & la courte-pointe de même, le tout bien conditionné, & doublé d'un petit taffetas changeant rouge & bleu.

Plus un pavillon à queue, d'une bonne ſerge d'Aumale roſe-ſeche, avec le molet & les franges de ſoye.

CLÉANTE.

Que veut-il que je faſſe de celà?

LA FLECHE.

Attendez.

Plus une tenture de tapiſſerie des amours de Gombaud & de Macé.

Plus une grande table de bois de noyer à douze colonnes ou piliers tournés, qui ſe tire par les deux bouts, & garnie par le deſſous de ſes ſix eſcabelles.

CLÉANTE.

Qu'ai-je à faire, morbleu....

Digitized by Google

LA FLECHE.

Donnez-vous patience.

Plus, trois grands monſquets, tout garnis de nacre de perles, avec les fourchettes aſſortiſſantes.

Plus, un fourneau de brique, avec deux cornues & trois récipients, fort utiles pour ceux qui ſont curieux de diſtiller.

CLÉANTE.

J'enrage.

LA FLECHE.

Doucement.

Plus un luth de Bologne, garni de toutes ſes cordes, on peu s'en faut.

Plus, un trou-madame, & un damier, avec un jeu de l'oye, renouvellé des Grecs, fort propre à paſſer le tems, lorſque l'on n'a que faire.

Plus, une peau de lézard de trois pieds & demi, remplie de foin, curioſité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.

Le tout ci-deſſus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cent livres, & rabaiſſé à la valeur de mille écus, par la diſcrétion du prêteur.

CLÉANTE.

Que la peſte l'étouffe avec ſa diſcrétion, le traître, le bourreau qu'il eſt! A-t-on jamais parlé d'une uſure ſemblable; & n'eſt-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, ſans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramaſſe? Je n'aurai pas deux cens écus de tout celà, & cependant il faut bien

Digitized by Google

me résoudre à consentir à ce qu'il veut; car il est en état de me faire tout accepter, & il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

LA FLÈCHE.

Je vous vois, Monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenoit Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, & mangeant son bled en herbe.

CLÉANTE.

Que veux-tu que j'y fasse? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères; & on s'étonne après celà que les fils souhaitent qu'ils meurent.

LA FLÈCHE.

Il faut avouer que le vôtre animeroit contre sa vilenie le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires; &, parmi mes confrères que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu, & me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle; mais, à vous dire vrai, il me donneroit, par ses procédés, des tentations de le voler, & je croirois, en le volant, faire une action méritoire.

CLÉANTE.

Donne-moi un peu ce mémoire, que je voye encore.

Digitized by Google

SCENE II.

HARPAGON, MAITRE SIMON, CLEANTE & LA FLECHE *dans le fond du Théâtre.*

M. SIMON.

Oui, Monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent, ses affaires le pressent d'en trouver & il en passera par-tout ce que vous prescrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, Maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter; & savez-vous le nom, les biens & la famille de celui pour qui vous parlez?

M. SIMON.

Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond, & ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même, & son homme m'a assuré que vous serez content quand vous le connoîtrez. Tout ce que je saurois vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, & qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON.

C'est quelque chose que celà. La charité, Maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

Digitized by Google

M. SIMON.

Celà s'entend.

LA FLÈCHE *bas à Cléante, reconnoissant M. Simon.*

Que veut dire ceci? Notre maître Simon qui parle à votre père!

CLÉANTE *bas à la Flèche.*

Lui auroit-on appris qui je suis, & ferois-tu pour me trahir?

M. SIMON *à la Flèche.*

Ah, ah! Vous êtes bien pressés! Qui vous a dit que c'étoit céans?

(à Harpagon.)

Ce n'est pas moi, Monsieur, au moins qui leur ai découvert votre nom & votre logis; mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à celà; ce sont des personnes discrètes, & vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HARPAGON.

Comment?

M. SIMON *montrant Cléante.*

Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON.

Comment, pendard, c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités?

CLÉANTE.

Comment, mon père, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions?

(M. Simon s'enfuit, & la Flèche va se cacher.)

Digitized by Google

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE.

HARPAGON.

C'eſt toi, qui te veux ruiner par des emprunts ſi condamnables?

CLÉANTE.

C'eſt vous qui cherchez à vous enrichir par des uſures ſi criminelles?

HARPAGON.

Oſes-tu bien, après celà, paroître devant moi?

CLÉANTE.

Oſez-vous bien, après celà, vous préſenter aux yeux du monde?

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, di-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenſes effroyables, & faire une honteuſe diſſipation du bien que tes parens t'ont amaſſé avec tant de ſueurs.

CLÉANTE.

Ne rougiſſez-vous point de déſhonorer votre condition par le commerce que vous faites, de ſacrifier gloire & réputation au déſir inſatiable d'entaſſer écu ſur écu, & de renchérir en fait d'intérêts, ſur les plus infâmes ſubtilités qu' ayent jamais inventées les plus célèbres uſuriers?

Digitized by Google

HARPAGON.

Ote-toi de mes yeux, coquin, ôte-toi de mes yeux.

CLÉANTE.

Qui eſt plus criminel à votre avis, ou celui qui achete un argent dont il a beſoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire?

HARPAGON.

Retire-toi, te dis-je, & ne m'échauffe pas les (*ſeul.*)
oreilles. Je ne ſuis pas fâché de cette aventure; & ce m'eſt un avis de tenir l'œil plus que jamais ſur toutes ſes actions.

SCENE IV.

FROSINE, HARPAGON.

FROSINE.

Monſieur....

HARPAGON.

Attendez un moment, je vais revenir vous par- (*à part.*)
ler. Il eſt à propos que je faſſe un petit tour à mon argent.

Digitized by Google

SCENE V.

LA FLECHE, FROSINE.

(LA FLECHE *ſans voir Froſine.*)

L'aventure eſt tout-à-fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magaſin de hardes; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE.

Hé! C'eſt toi, mon pauvre la Flèche. D'où vient cette rencontre?

LA FLECHE.

Ah, ah! C'eſt toi, Froſine. Que viens-tu faire ici?

FROSINE.

Ce que je fais par-tout ailleurs. M'entremettre d'affaires, me rendre ſerviable aux gens, & profiter du mieux qu'il m'eſt poſſible, des petits talens que je puis avoir. Tu ſais que, dans ce monde, il faut vivre d'adreſſe, & qu' aux perſonnes comme moi le Ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue & que l'induſtrie.

LA FLECHE.

As-tu quelque négoce avec le patron du logis?

FROSINE.

Oui. Je traite pour lui quelque petite affaire dont j'eſpère une récompenſe.

Digitized by Google

LA FLECHE.

De lui? Ah, ma foi, tu seras bien fine, si tu en tires quelque chose, & je te donne avis que l'argent céans est fort cher.

FROSINE.

Il y a certains services qui touchent merveilleusement.

LA FLECHE.

Je suis votre valet; & tu ne connois pas encore le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon est, de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel, de tous les mortels, le plus dur & le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnoissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, & de l'amitié tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec & de plus aride que ses bonnes graces & ses caresses, & *donner* est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais, *je vous donne*, mais *je vous prête le bon jour*.

FROSINE.

Mon Dieu! Je sais l'art de traire les hommes. J'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

LA FLECHE.

Bagatelle ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est ture là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le

Digitized by Google

monde; & l'on pourroit crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur & que vertu, & la vûe d'un demandeur lui donne des convulsions; & c'eſt le frapper par ſon endroit mortel, c'eſt lui percer le cœur, c'eſt lui arracher les entrailles; & ſi. . . . Mais il revient, je me retire.

SCENE VI.

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON.

(bas à part.) *(haut.)*

Tout va comme il faut. Hé bien? Qu'eſt-ce, Froſine?

FROSINE.

Ah, mon Dieu! Que vous vous portez bien, & que vous avez-là un vrai viſage de ſanté!

HARPAGON.

Qui? Moi?

FROSINE.

Jamais je ne vous vis un teint ſi frais & gaillard.

HARPAGON.

Tout de bon?

Digitized by Google

FROSINE.

Comment? Vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes, & je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HARPAGON.

Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROSINE.

Hé bien? Qu'est-ce que celà? Soixante ans! Voilà bien de quoi, c'est la fleur de l'âge, celà; & vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HARPAGON.

Il est vrai; mais vingt années de moins pourtant, ne me feroient point de mal, que je crois.

FROSINE.

Vous moquez-vous! Vous n'avez pas besoin de celà, & vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois?

FROSINE.

Assûrément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh! Que voilà bien, entre vos deux yeux, un signe de longue vie!

HARPAGON.

Tu te connois à celà?

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah, mon Dieu! Quelle ligne de vie!

HARPAGON.

Comment?

Digitized by Google

FROSINE.

Ne voyez-vous pas juſqu' où va cette ligne-là?

HARPAGON.

Hé bien? Qu'eſt-ce que celà veut dire?

FROSINE.

Par ma foi! je diſois cent ans; mais vous paſſerez les ſix vingt.

HARPAGON.

Eſt-il poſſible?

FROSINE.

Il faudra vous aſſommer, vous dis-je, & vous mettrez en terre & vos enfans & les enfans de vos enfans.

HARPAGON.

Tant mieux. Comment va notre affaire?

FROSINE.

Faut-il le demander, & me voit-on mêler de rien, dont je ne vienne à bout? J'ai, ſur tout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'eſt point de partis au monde, que je ne trouve en peu de tems le moyen d'accoupler; & je crois, ſi je me l'étois mis en tête, que je marierois le grand Turc avec la République de Veniſe. Il n'y avoit pas, ſans doute, de ſi grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles; je les ai à fond l'une & l'autre entretenues de vous; & j'ai dit à la mère le deſſein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir paſſer dans la rue, & prendre l'air à la fenêtre.

HAR-

Digitized by Google

HARPAGON.

Qui a fait réponſe...

FROSINE.

Elle a reçu la propoſition avec joye; &, quand je lui ai témoigné que vous ſouhaitiez fort que ſa fille aſſiſtât ce ſoir au contrat de mariage qui ſe doit faire de la votre, elle y a conſenti ſans peine, & me l'a confiée pour celà.

HARPAGON.

C'eſt que je ſuis obligé, Froſine, de donner à ſouper au ſeigneur Anſelme; & je ſerai bien aiſe qu'elle ſoit du régal.

FROSINE.

Vous avez raiſon. Elle doit après dîner rendre viſite à votre fille, d'où elle fait ſon compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir enſuite au ſoupé.

HARPAGON.

Hé bien, elles iront enſemble dans mon caroſſe que je leur prêterai.

FROSINE.

Voilà juſtement ſon affaire.

HARPAGON.

Mais, Froſine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à ſa fille? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle ſe ſaignât pour une occaſion comme celle-ci? Car encore n'épouſe-t-on point une fille ſans qu'elle apporte quelque choſe.

Digitized by Google

FROSINE.

Comment? C'eſt une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

HARPAGON.

Douze mille livres de rente?

FROSINE.

Oui. Premièrement, elle eſt nourrie & éleyée dans une grande épargne de bouche. C'eſt une fille accoutumée à vivre de ſalade, de lait, de fromage, & de pommes; & à laquelle, par conſéquent, il ne faudra ni table bien ſervie, ni conſommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicateſſes qu'il faudroit pour une autre femme, & celà ne va pas à ſi peu de choſe, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre celà, elle n'eſt curieuſe que d'une propreté fort ſimple, & n'aime point les ſuperbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles ſomptueux, où donnent ſes pareilles avec tant de chaleur; & cet article là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une averſion horrible pour le jeu, ce qui n'eſt pas commun aux femmes d'aujourd'hui, & j'en ſais une de nos quartiers, qui a perdu, à trente & quarante, vingt mille francs cette année; mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en habits & bijoux, celà fait neuf mille livres, & mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés?

Digitized by Google

HARPAGON.

Oui, celà n'eſt pas mal; mais ce compte-là n'eſt rien de réel.

FROSINE.

Pardonnez-moi. N'eſt-ce pas quelque choſe de réel, que de vous apporter en mariage une grande ſobriété l'héritage d'un grand amour de ſimplicité de parure, & l'acquiſition d'un grand fonds de haine pour le jeu.

HARPAGON.

C'eſt une raillerie que de vouloir me conſtituer ſa dot de toutes les dépenſes qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas; & il faut bien que je touche quelque choſe.

FROSINE.

Mon Dieu! Vous toucherez aſſez; & elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous ſerez le maître.

HARPAGON.

Il faudra voir celà. Mais, Froſine, il y a encore une choſe qui m'inquiète. La fille eſt jeune, comme tu vois, les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs ſemblables, & ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne ſoit pas de ſon goût; & que celà ne vienne à produire chez moi certains petits déſordres qui ne m'accommoderoient pas.

FROSINE.

Ah! Que vous la connoiſſez mal! C'eſt encore une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une

Digitized by Google

aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, & n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON.

Elle?

FROSINE.

Oui, elle. Je voudrois que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vûe d'un jeune homme; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmans; & je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire; & il n'y a pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante-six ans, & qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

HARPAGON.

Sur celà seulement?

FROSINE.

Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans; & sur tout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis-là une chose toute nouvelle.

FROSINE.

Celà va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux, & quelques estampes. Mais que pensez-vous que ce soit?

Digitized by Google

Des Adonis, des Céphales, des Paris, & des Apollons? Non. De beaux portraits de Saturne, du Roi Priam, du vieux Nestor, & du bon père Anchise sur les épaules de son fils.

HARPAGON.

Celà est admirable. Voilà ce que je n'aurois jamais pensé; & je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avois été femme je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

FROSINE.

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que de jeunes gens pour les aimer, ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux pour donner envie de leur peau; & je voudrois bien savoir quel ragoût il y a à eux.

HARPAGON.

Pour moi, je n'y en comprends point, & je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable, est-ce avoir le sens commun? Sont-ce des hommes que des jeunes blondins, & peut-on s'attacher à ces animaux-là?

HARPAGON.

C'est ce que je dis tous les jours, avec leur ton de poule laitée, & leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chausses tout tombans, & leurs estomacs débraillés.

Digitized by Google

FROSINE.

Hé! Celà eſt bien bâti, auprès d'une perſonne comme vous. Voilà un homme celà. Il y a là de quoi ſatisfaire à la vûe; & c'eſt ainſi qu'il faut être fait, & vêtu, pour donner de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouves bien?

FROSINE,

Comment? Vous êtes à ravir, & votre figure eſt à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne ſe peut pas mieux. Que je vous voye marcher. Voilà un corps taillé libre & dégagé comme il faut & qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON.

Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion, qui me prend de tems en tems.

FROSINE.

Celà n'eſt rien. Votre fluxion ne vous ſied point mal, & vous avez grace à touſſer.

HARPAGON.

Di-moi un peu. Mariane ne m'a-t-elle point encore vû? N'a-t-elle point pris garde à moi en paſſant?

FROSINE.

Non. Mais nous nous ſommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre perſonne, & je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, & l'avantage que ce lui ſeroit d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON.

Tu as bien fait, & je t'en remercie.

Digitized by Google

FROSINE.

J'aurois, Monsieur, une petite prière à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent; (*Harpagon prend un air sérieux.*) & vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne saurez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (*Harpagon reprend un air gay.*) Ah! Que vous lui plairez, & que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable! Mais, surtout, elle sera charmée de votre haut-de chausses, attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'est pour la rendre folle de vous; & un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON.

Certes, tu me ravis de me dire celà.

FROSINE.

En vérité, Monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout-à-fait grande. (*Harpagon reprend son air sérieux.*) Je suis ruinée, si je le perds; & quelque petite assistance me rétabliroit mes affaires. Je voudrois que vous eussiez vû le ravissement où elle étoit à m'entendre parler de vous. (*Harpagon reprend un air gay.*) La joye éclatoit dans ses yeux au récit de vos qualités; & je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

Digitized by Google

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaiſir, Froſine; & je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE.

Je vous prie, Monſieur, de me donner le petit ſecours que je vous demande. (*Harpagon reprend encore un air ſérieux.*) Celà me remettra ſur pied, & je vous en ſerai éternellement obligée.

HARPAGON.

Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROSINE.

Je vous, aſſûre, Monſieur, que vous ne ſauriez jamais me ſoulager dans un plus grand beſoin.

HARPAGON.

Je mettrai ordre que mon caroſſe ſoit tout prêt pour vous mener à la foire.

FROSINE.

Je ne vous importunerois pas, ſi je ne m'y voyois forcée par la néceſſité.

HARPAGON.

Et j'aurai ſoin qu'on ſoupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE.

Ne me refuſez pas la grace dont je vous ſollicite. Vous ne ſauriez croire, Monſieur, le plaiſir que....

Digitized by Google

HARPAGON.

Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Juſques à tantôt.

FROSINE *ſeule.*

Que la fièvre te ſerre, chien de vilain à tous les diables. Le ladre a été ferme à toutes mes attaques; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation; & j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je ſuis aſſurée de tirer bonne récompenſe.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, DAME CLAUDE *tenant un balai*, MAISTRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.

ALLONS, venez-çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt, & règle à chacun son emploi. Approchez, Dame Claude, commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer par-tout; &, surtout, prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre celà, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; &, s'il s'en écarte quelqu'une, & qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, & le rabattrai sur vos gages.

M. JACQUES *à part.*

Châtiment politique.

HARPAGON *à Dame Claude.*

Allez.

Digitized by Google

SCENE II.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, MAISTRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.

Vous, Brindavoine, & vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, & de donner à boire; mais seulement lorsque l'on aura soif, & non pas, selon la coutume de certains impertinens de laquais, qui viennent provoquer les gens, & les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, & vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

M. JACQUES *à part.*

Oui, le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.

Quitterons-nous nos siquenilles, Monsieur?

HARPAGON.

Oui, quand vous verrez venir les personnes; & gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous savez bien, Monsieur, qu'un des devans de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

Digitized by Google

LA MERLUCHE.

Et moi, Monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, & qu'on me voit, révérence parler....

HARPAGON *à la Merluche.*

Paix, rangez celà adroitement du côté de la muraille, & présentez toujours le devant au monde.

(*à Brindavoine, en lui montrant comment il doit mettre son chapeau au devant de son pourpoint, pour cacher la tache d'huile.*)

Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, & prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Celà fied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse qui vous doit venir visiter, & vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis?

ELISE.

Oui, mon père.

SCENE

Digitized by Google

SCENE IV.

HARPAGON, CLEANTE, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

Et vous, mon fils le damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

CLÉANTE.

Moi, mon père? Mauvais visage! Et par quelle raison?

HARPAGON.

Mon Dieu! Nous savons le train des enfans dont les pères se remarient, & de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mère. Mais, si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande, surtout, de régaler d'un bon visage cette personne-là, & de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLÉANTE.

A vous dire le vrai, mon père, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mère. Je mentirois, si je vous le disois; mais, pour ce qui est de la bien recevoir, & de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

Digitized by Google

HARPAGON.

Prenez-y garde au moins.

CLÉANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez sagement.

SCENE V.

HARPAGON, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

Valère, aide-moi à ceci. Or-çà, maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

M. JACQUES.

Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler; car je suis l'un & l'autre.

HARPAGON.

C'est à tous les deux.

M. JACQUES.

Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON.

Au cuisinier.

Digitized by Google

M. JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaît.

(M. Jacques ôte sa casaque de cocher, & paraît vêtu en cuisinier.)

HARPAGON.

Quelle diantre de cérémonie est-ce-là?

M. JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me suis engagé, Maître Jacques, à donner ce soir à souper.

M. JACQUES *à part.*

Grande merveille!

HARPAGON.

Di-moi un peu, nous feras-tu bonne chère?

M. JACQUES.

Oui; si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable! Toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'ayent autre chose à dire; de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah! Ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent. Toujours parler d'argent! Voila leur épée de chevet, de l'argent.

VALÈRE.

Je n'ai jamais vû de reponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille, que de faire bonne chère avec bien de l'argent. C'est une chose la plus aisée du monde, & il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant, mais, pour agir en habile

Digitized by Google

homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

M. JACQUES.

Bonne chère avec peu d'argent?

VALÈRE.

Oui.

M. JACQUES à *Valère*.

Par ma foi, Monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, & de prendre mon office de cuisinier; aussi-bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

HARPAGON.

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

M. JACQUES.

Voilà Monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON.

Ah! Je veux que tu me répondes.

M. JACQUES.

Combien ferez-vous de gens à table?

HARPAGON.

Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE.

Celà s'entend.

M. JACQUES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages, & cinq assiettes, ... Potages.... Entrées, ...

Digitized by Google

HARPAGON.

Que diable! Voilà pour traiter une ville toute entière.

M. JACQUES.

Rôt....

HARPAGON *mettant la main sur la bouche de maître Jacques.*

Ah, traître! Tu manges tout mon bien.

M. JACQUES.

Entremêts....

HARPAGON *mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.*

Encore?

VALÈRE *à maître Jacques.*

Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde; & Monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez vous-en lire un peu les préceptes de la santé, & demander aux Médecins, s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme, que de manger avec excès.

HARPAGON.

Il a raison.

VALÈRE.

Apprenez, maître Jacques, vous & vos pareils, que c'est un coupe-gorge, qu'une table remplie de trop de viandes; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité regne dans les repas qu'on donne, & que, suivant le dire d'un Ancien, il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.

Digitized by Google

HARPAGON.

Ah! Que cela eſt bien dit! Approche que je t'embraſſe pour ce mot. Voilà la plus belle ſentence que j'aye entendue de ma vie. Il faut vivre pour manger, & non pas manger pour vi... Non, ce n'eſt pas cela. Comment eſt-ce que tu dis?

VALÈRE.

Qu'il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.

HARPAGON.

(*à M. Jacques.*) (*à Valère.*)

Oui. Entends-tu? Qui eſt le grand homme qui a dit cela?

VALÈRE.

Je ne me ſouviens pas maintenant de ſon nom.

HARPAGON.

Souvien-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver, en lettres d'or, ſur la cheminée de ma ſalle.

VALÈRE.

Je n'y manquerai pas. Et pour votre ſouper, vous n'avez qu'à me laiſſer faire. Je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

M. JACQUES.

Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON *à Valère.*

Il faudra de ces choſes dont on ne mange guères & qui raſſaſient d'abord; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

Digitized by Google

VALÈRE.

Reposez-vous sur moi.

HARPAGON.

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carosse.

M. JACQUES.

Attendez. Ceci s'adresse au cocher. Vous dites...

(*M. Jacques remet sa casaque.*)

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carosse, & tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire.....

M. JACQUES.

Vos chevaux, Monsieur? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, & ce seroit mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des fantômes, ou des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voilà bien malades; ils ne font rien.

M. JACQUES.

Et pour ne faire rien, Monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, & de manger de même. Celà me fend le cœur, de les voir ainsi exténués; car enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours, pour eux, les choses de la bouche; & c'est

Digitized by Google

être, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.

Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

M. JACQUES.

Non Monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, & je ferois conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carosse, lors qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes?

VALÈRE.

Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire; aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

M. JACQUES.

Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre, que sous la mienne.

VALÈRE.

Maître Jacques fait bien le raisonnable.

M. JACQUES.

Monsieur l'Intendant fait bien le nécessaire.

HARPAGON.

Paix.

M. JACQUES.

Monsieur, je ne saurois souffrir les flateurs; & je vois que ce qu'il en fait, que ses controlles perpétuels sur le pain & le vin, le bois, le sel & la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter, & vous faire sa cour. j'enrage de celà, & je suis faché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous.

Digitized by Google

car enfin, je me sens pour vous de la tendresse en dépit que j'en aye; &, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrois-je savoir de vous, Maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

M. JACQUES.

Oui, Monsieur, si j'étois assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

M. JACQUES.

Pardonnez-moi. Je sais fort bien que vous vous mettrez en colère.

HARPAGON.

Point du tout. Au contraire; c'est me faire plaisir; & je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

M. JACQUES.

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque par-tout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, & que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul & aux chausses, & de faire sans cesse des contes de votre lézine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-tems, & les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le tems des

Digitized by Google

étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fites assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton. Celui-ci, que l'on vous surprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux? & que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise? On ne sauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable & la risée de tout le monde; & jamais on ne parle de vous, que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain, & de fesse-Matthieu.

HARPAGON *en battant Maître Jacques.*

Vous êtes un Sot, un maraud, un coquin, & un impudent.

M. JACQUES.

Hé bien! Ne l'avois-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

HARPAGON.

Apprenez à parler,

Digitized by Google

SCENE VI.

VALERE, MAISTRE JACQUES.

VALÈRE *riant.*

A ce que je puis voir, Maître Jacques, on paye mal votre franchise.

M. JACQUES.

Morbleu, Monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton, quand on vous en donnera, & ne venez point rire des miens.

VALÈRE.

Ah! Monsieur Maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

M. JACQUES.

(*bas à part.*)

Il file doux. Je veux faire le brave; & s'il est assez sot pour me craindre le frotter quelque peu. (*haut.*) Savez-vous bien, Monsieur le Rieur, que je ne ris pas, moi; & que si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte?

(*M. Jacques pousse Valère jusqu'au bout du Théâtre, en le menaçant.*)

VALÈRE.

Hé, doucement.

M. JACQUES.

Comment, doucement? Il ne me plaît pas, moi.

Digitized by Google

VALÈRE.

De grace.

M. JACQUES.

Vous êtes un impertinent.

VALÈRE.

Monsieur Maître Jacques.

M. JACQUES.

Il n'y a point de Monsieur Maître Jacques pour un double. Si je prends un bâton, je vous roffe-rai d'importance.

VALÈRE.

Comment? Un bâton?

(Valère fait reculer maître Jacques à son tour.)

M. JACQUES.

Hé! Je ne parle pas de cela.

VALÈRE.

Savez-vous bien, Monsieur le fat, que je suis homme à vous roffer vous-même?

M. JACQUES.

Je n'en doute pas.

VALÈRE.

Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier?

M. JACQUES.

Je le sais bien.

VALÈRE.

Et que vous ne me connoissez pas encore?

M. JACQUES.

Pardonnez-moi.

VALÈ-

VALÈRE.

Vous me roſſerez, dites-vous?

M. JACQUES.

Je le diſois en raillant.

VALÈRE.

Et moi, je ne prends point de goût à votre raillerie.
(*Valère donnant des coups de bâton à Maître Jacques.*)
Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

M. JACQUES *ſeul.*

Peſte ſoit la ſincérité, c'eſt un mauvais métier, déformais j'y renonce; & je ne veux plus dire vrai. Paſſe encore pour mon maître, il a quelque droit de me battre, mais, pour ce Monſieur l'Intendant, je m'en vengerai, ſi je puis.

SCENE VII.

MARIANE, FROSINE, MAISTRE JACQUES.

FROSINE.

Savez-vous, Maître Jacques, ſi votre Maître eſt au logis?

M. JACQUES.

Oui, vraiment, il y eſt; je ne le ſais que trop.

FROSINE.

Dites-lui, je vous prie, que nous ſommes ici.

Digitized by Google

SCENE VIII.

MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

Ah! Que je ſuis, Froſine, dans un étrange état, &, s'il faut dire ce que je ſens, que j'appréhende cette vûe!

FROSINE.

Mais pourquoi, & quelle eſt votre inquiétude?

MARIANE.

Hélas! Me le demandez-vous, & ne vous figurez-vous point les alarmes d'une perſonne toute prête à voir le ſupplice où l'on veut l'attacher?

FROSINE.

Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'eſt pas le ſupplice que vous voudriez embraſſer; & je connois, à votre mine, que le jeune blondin, dont vous m'avez parlé, vous revient un peu dans l'eſprit.

MARIANE.

Oui. C'eſt une choſe, Froſine, dont je ne veux pas me défendre; & les viſites reſpectueuſes qu'il a rendues chez nous, ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon ame.

FROSINE.

Mais avez-vous ſû quel il eſt?

Digitized by Google

MARIANE.

Non. Je ne sais point quel il est. Mais je sais qu'il est fait d'un air à se faire aimer; que, si l'on pouvoit mettre les choses à mon choix, je le prendrois plutôt qu'un autre, & qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE.

Mon Dieu! Tous ces blondins sont agréables & débitent fort bien leur fait; mais la plupart sont gueux comme des rats; & il vaut mieux pour vous se prendre un vieux mari, qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les sens ne trouvent pas si bien leur compte du côté que je dis, & qu'il y a quelques petits dégoûts à essuyer avec un tel époux; mais cela n'est pas pour durer; & la mort, croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable, qui reparera toutes choses.

MARIANE.

Mon Dieu! Frosine, c'est une étrange affaire, lorsque, pour être heureuse, il faut souhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un; & la mort ne suit pas tous les projets que nous faisons.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientôt, & ce doit être là un des articles du contrat. Il seroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois. Le voici en propre personne.

Digitized by Google

MARIANE.

Ah! Frosine, quelle figure!

SCENE IX.

HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

HARPAGON *à Mariane.*

Ne vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, & qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les apercevoir; mais, enfin, c'est avec des lunettes qu'on observe les astres; & je maintiens & garantis que vous êtes un astre; mais un astre, le plus bel astre qui soit dans le pays des astres. Frosine, elle ne répond mot, & ne témoigne, ce me semble, aucune joye de me voir.

FROSINE.

C'est qu'elle est encore toute surprise; & puis, les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'ame.

HARPAGON.

(*à Frosine.*) (*à Mariane.*)

Tu as raison. Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.

Digitized by Google

SCENE X.

HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

Je m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle visite.

ELISE.

Vous avez fait, Madame, ce que je devois faire; & c'étoit à moi de vous prévenir.

HARPAGON.

Vous voyez qu'elle est grande; mais mauvaise herbe croit toujours.

MARIANE *bas à Frosine.*

O l'homme déplaisant!

HARPAGON *à Frosine.*

Que dit la belle?

FROSINE.

Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON.

C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE *à part.*

Quel animal!

HARPAGON.

Je vous suis trop obligé de ces sentimens.

MARIANE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

Digitized by Google

SCENE XI.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

Voici mon fils auſſi, qui vous vient faire la révérence.

MARIANE *bas à Froſine.*

Ah! Froſine, quelle rencontre! C'eſt juſtement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE *à Mariane.*

L'aventure eſt merveilleuſe.

HARPAGON.

Je vois que vous vous étonnez de me voir de ſi grands enfans; mais je ſerai bientôt défait & de l'un & de l'autre.

CLÉANTE *à Mariane.*

Madame, à vous dire le vrai, c'eſt ici une aventure où, ſans doute, je ne m'attendois pas; & mon père ne m'a pas peu ſurpris, lorſqu'il m'a dit tantôt le deſſein qu'il avoit formé.

MARIANE.

Je puis dire la même choſe. C'eſt une rencontre imprévûe, qui m'a ſurpriſe autant que vous; & je n'étois point préparée à une telle aventure.

Digitized by Google

CLÉANTE.

Il eſt vrai que mon père, Madame, ne peut pas faire un plus beau choix, & que ce m'eſt une ſenſible joye que l'honneur de vous voir; mais, avec tout cela, je ne vous aſſûrerai point que je me réjouis du deſſein où vous pourriez être de devenir ma belle-mère. Le compliment, je vous l'avoue, eſt trop difficile pour moi, & c'eſt un titre, s'il vous plait, que je ne vous ſouhaite point. Ce diſcours paroîtra brutal aux yeux de quelques-uns; mais je ſuis aſſûré que vous ſerez perſonne à le prendre comme il faudra; que c'eſt un mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance, que vous n'ignorez pas, ſachant ce que je ſuis, comme il choque mes intérêts, & que vous voulez bien enfin que je vous diſe, avec la permiſſion de mon père, que, ſi les choſes dépendoient de moi, cet hymen ne ſe feroit point.

HARPAGON.

Voilà un compliment bien impertinent. Quelle belle confeſſion à lui faire!

MARIANE.

Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choſes ſont fort égales; & que, ſi vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurois pas moins, ſans doute, à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce ſoit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je ſerois fort fâchée de vous cauſer du dé-

Digitized by Google

plaisir, &, si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON.

Elle a raison. A sot compliment, il faut une réponse de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils; c'est un jeune sot, qui ne sait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit.

MARIANE.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offensée; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentimens. J'aime de lui un aveu de la sorte; &, s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en estimerois bien moins.

HARPAGON.

C'est beaucoup de bonté à vous, de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le tems le rendra plus sage, & vous verrez qu'il changera de sentimens.

CLÉANTE.

Non, mon père, je ne suis point capable d'en changer; & je prie instamment Madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extravagance! Il continue encore plus fort.

CLÉANTE.

Voulez-vous que je trahisse mon cœur?

HARPAGON.

Encore? Avez-vous envie de changer de discours?

Digitized by Google

CLÉANTE.

Hé bien, puiſque vous voulez que je parle d'autre façon, ſouffrez, Madame, que je me mette ici à la place de mon père, & vous avoue, que je n'ai rien vû dans le monde de ſi charmant que vous, que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire, & que le titre de votre époux eſt une gloire, une félicité que je préférerois aux deſtinées des plus grands Princes de la Terre. Oui, Madame, le bonheur de vous poſſéder eſt, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes; c'eſt où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne ſois capable de faire pour une conquête ſi précieuſe, & les obſtacles les plus puiſſans...

HARPAGON.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLÉANTE.

C'eſt un compliment que je fais pour vous à Madame.

HARPAGON.

Mon Dieu! J'ai une langue pour m'expliquer moi-même, & je n'ai pas beſoin d'un interprète comme vous. Allons, donnez des ſièges.

FROSINE.

Non. Il vaut mieux que, de ce pas, nous allions à la foire, afin d'en revenir plutôt, & d'avoir tout le tems enſuite de nous entretenir.

HARPAGON *à Brindavoine.*

Qu'on mette donc les chevaux au carroſſe.

Digitized by Google

SCENE XII.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE.

HARPAGON *à Mariane.*

Je vous prie de m'excuſer, ma belle, ſi je n'ai pas ſongé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLÉANTE.

J'y ai pourvû mon père; & j'ai fait apporter ici quelques baſſins d'oranges de la Chine, de citrons doux, & de confitures, que j'ai envoyé querir de votre part.

HARPAGON *bas à Valère.*

Valère.

VALÈRE *à Harpagon.*

Il a perdu le ſens.

CLÉANTE.

Eſt-ce que vous trouvez mon père, que ce ne ſoit pas aſſez? Madame aura la bonté d'excuſer cela, s'il lui plaît.

MARIANE.

C'eſt une choſe qui n'étoit pas néceſſaire.

CLÉANTE.

Avez-vous jamais vû, Madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt?

Digitized by Google

MARIANE.

Il eſt vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉANTE *ôtant du doigt de ſon père le diamant, & le donnant à Mariane.*

Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE.

Il eſt fort beau, ſans doute, & jette quantité de feux.

CLÉANTE *ſe mettant au devant de Mariane qui veut rendre le diamant.*

Non, Madame, il eſt en de trop belles mains. C'eſt un préſent que mon père vous fait.

HARPAGON.

Moi?

CLÉANTE.

N'eſt-il pas vrai, mon père, que vous voulez que Madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON *bas à ſon fils.*

Comment?

CLÉANTE.

(à Mariane.)

Belle demande! Il me fait ſigne de vous le faire accepter.

MARIANE.

Je ne veux point...

CLÉANTE *à Mariane.*

Vous moquez-vous? il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON *à part.*

J'enrage.

Digitized by Google

MARIANE.

Ce seroit....

CLÉANTE *empêchant toujours Mariane de vendre le diamant.*

Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

MARIANE.

De grace...

CLÉANTE.

Plus du tout.

HARPAGON *à part.*

Peste soit...

CLÉANTE.

Le voilà qui se scandalise de votre refus.

HARPAGON *bas à son fils.*

Ah, traitre!

CLÉANTE *à Mariane.*

Vous voyez qu'il se désespère.

HARPAGON *bas à son fils, en le menaçant.*

Bourreau que tu es!

CLÉANTE.

Mon père, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder, mais elle est obstinée.

HARPAGON *bas à son fils, avec emportement,*

Pendard!

CLÉANTE.

Vous êtes cause, Madame, que mon père me querelle.

HARPAGON *bas à son fils, avec les mêmes gestes.*

Le coquin!

CLÉ-

Digitized by Google

CLÉANTE *à Mariane.*

Vous le ferez tomber malade. De grace, Madame, ne réſiſtez pas davantage.

FROSINE *à Mariane.*

Mon Dieu! Que de façons! Gardez la bague, puiſque Monſieur le veut.

MARIANE *à Harpagon.*

Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant, & je prendrai un autre tems pour vous la rendre.

SCENE XIII.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE.

Monſieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON.

Dis-lui que je ſuis empêché, & qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON *à Mariane.*

Je vous demande pardon. Je reviens tout-à-l'heure.

Digitized by Google

SCENE XIV.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE *courant & faisant tomber Harpagon.*

Monsieur...

HARPAGON.

Ah! Je suis mort.

CLÉANTE.

Qu'est-ce mon père? Vous êtes-vous fait mal?

HARPAGON.

Le traître, assûrément, a reçû de l'argent de mes débiteurs, pour me faire rompre le cou.

VALÈRE *à Harpagon.*

Celà ne sera rien.

LA MERLUCHE *à Harpagon.*

Monsieur, je vous demande pardon, je croyois bien faire d'accourir vite.

HARPAGON.

Que viens-tu faire ici, bourreau?

LA MERLUCHE.

Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés.

HARPAGON.

Qu'on les mène promtement chez le Maréchal.

Digitized by Google

CLÉANTE.

En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon père, les honneurs de votre logis, & conduire Madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

SCENE XV.

HARPAGON, VALERE.

HARPAGON.

Valère, aye un peu l'œil à tout cela; & prens soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALÈRE.

C'est assez.

HARPAGON.

O fils impertinent! As-tu envie de me ruiner?

Fin du troisième Acte.

Digitized by Google

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

CLÉANTE.

Rentrons ici; nous ſerons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous perſonne de ſuſpect & nous pouvons parler librement.

ELISE.

Oui, Madame, mon frère m'a fait confidence de la paſſion qu'il a pour vous. Je ſais les chagrins & les déplaiſirs que ſont capables de cauſer de pareilles traverſes; & c'eſt, je vous aſſûre, avec une tendreſſe extrême que je m'intéreſſe à votre aventure.

MARIANE.

C'eſt une douce conſolation que de voir dans ſes intérêts une perſonne comme vous; & je vous conjure, Madame, de me garder toujours cette généreuſe amitié, ſi capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE.

Vous êtes, par ma foi, de malheureuſes gens l'un & l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci,

Digitized by Google

avertie de votre affaire. Je vous aurois, sans doute, détourné de cette inquiétude, & n'aurois point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLÉANTE.

Que veux-tu? C'est ma mauvaise destinée, qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres?

MARIANE.

Hélas! Suis je en pouvoir de faire des résolutions, & dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des souhaits?

CLÉANTE.

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de simples souhaits, point de pitié officieuse, point de secourable bonté, point d'affection agissante?

MARIANE.

Que saurois-je vous dire? Mettez-vous en ma place, & voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même, je m'en remets à vous; & je vous crois trop raisonnable, pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur & la bienséance.

CLÉANTE.

Hélas! Où me réduisez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront permettre les fâcheux sentimens d'un rigoureux honneur, & d'une scrupuleuse bienséance?

MARIANE.

Mais, que voulez-vous que je fasse? Quand je pourrois passer sur quantité d'égards où notre sexe

Digitized by Google

eſt obligé, j'ai de la conſidération pour ma mère. Elle m'a toujours élevée avec une tendreſſe extrême & je ne ſaurois me réſoudre à lui donner du déplaiſir. Faites, agiſſez auprès d'elle. Employez tous vos ſoins à gagner ſon eſprit; vous pouvez faire & dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence; & s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien conſentir à lui faire un aveu, moi-même, de tout ce que je ſens pour vous.

CLÉANTE.

Frosine, ma pauvre Frosine, voudrois-tu nous ſervir?

FROSINE.

Par ma foi, faut-il le demander? Je le voudrois de tout mon cœur. Vous ſavez que, de mon naturel, je ſuis aſſez humaine. Le Ciel ne m'a point fait l'ame de bronze, & je n'ai que trop de tendreſſe à rendre de petits ſervices, quand je vois des gens qui s'entre-aiment en tout bien & en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci?

CLÉANTE.

Songe un peu, je te prie.

MARIANE.

Ouvre-nous des lumières.

ELISE.

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

(*à Mariane.*)

Ceci eſt aſſez difficile. Pour votre mère, elle n'eſt pas tout-à-fait déraiſonnable, & peut-être pour-

soit-on la gagner, & la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au père.

(à Cléante.)

Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre père est votre père.

CLÉANTE.

Celà s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il conservera du dépit, si l'on montre qu'on le refuse; & qu'il ne sera point d'humeur, ensuite, à donner son consentement à votre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vint de lui-même; & tâcher, par quelque moyen, de le dégoûter de votre personne.

CLÉANTE.

Tu as raison.

FROSINE.

Oui, j'ai raison, je le sais bien. C'est là ce qu'il faudroit; mais le diantre est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez. Si nous avions quelque femme un peu sur l'âge, qui fût de mon talent, & jouât assez bien pour contrefaire une Dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte, & d'un bizarre nom de Marquise, ou de Vicomtesse, que nous supposerions de la basse Bretagne, j'aurois assez d'adresse pour faire accroire à votre père que ce seroit une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle seroit éperduement amoureuse de lui, & souhaiteroit de se voir sa femme, jusqu'à lui donner tout son bien

Digitized by Google

par contrat de mariage; & je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la propoſition; car enfin, il vous aime fort, je le ſais, mais il aime un peu plus l'argent; & quand, ébloui de ce leurre, il auroit une fois conſenti à ce qui vous touche, il importeroit peu enſuite qu'il ſe déſabuſât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre Marquiſe.

CLÉANTE.

Tout celà eſt fort bien penſé.

FROSINE.

Laiſſez-moi faire. Je viens de me reſſouvenir d'une de mes amies, qui ſera notre fait.

CLÉANTE.

Sois aſſûrée, Froſine, de ma reconnoiſſance, ſi tu viens à bout de la choſe. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mère; c'eſt toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous ſera poſſible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne, ſur elle, cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez, ſans réſerve, les graces éloquentes, les charmes tout-puiſſans que le Ciel a placés dans vos yeux & dans votre bouche; & n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières, & de ces careſſes touchantes à qui je ſuis perſuadé qu'on ne ſauroit rien refuſer.

MARIANE.

J'y ferai tout ce que je puis, & n'oublierai aucune choſe.

Digitized by Google

SCÉNE II.

HARPAGON, CLEANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

HARPAGON *à part, sans être apperçu.*

Ouais! Mon fils baise la main de sa prétendue belle-mère, & sa prétendue belle-mère ne s'en défend pas fort. Y auroit-il quelque mystère là-dessous?

ELISE.

Voilà mon père.

HARPAGON.

Le carrosse est tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLÉANTE.

Puisque vous n'y allez pas, mon père, je m'en vais les conduire.

HARPAGON.

Non. Demeurez. Elles iront toutes seules; & j'ai besoin de vous.

Digitized by Google

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE.

HARPAGON.

Or çà, intérêt de belle-mère à part, que te semble, à toi, de cette personne.

CLÉANTE.

Ce qui m'en semble?

HARPAGON.

Oui; de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit?

CLÉANTE.

Là, là.

HARPAGON.

Mais encore?

CLÉANTE.

A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avois crue. Son air est de franche coquette, sa taille est assez gauche, sa beauté très médiocre, & son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon père, pour vous en dégoûter; car belle-mère pour belle-mère, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON.

Tu lui disois tantôt pourtant,...

Digitized by Google

CLÉANTE.

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'étoit pour vous plaire.

HARPAGON.

Si bien donc que tu n'aurois pas d'inclination pour elle?

CLÉANTE.

Moi? Point du tout.

HARPAGON.

J'en suis fâché; car cela rompt une pensée qui m'étoit venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge; & j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une jeune personne. Cette considération m'en faisoit quitter le dessein; &, comme je l'ai fait demander, & que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurois donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

CLÉANTE.

A moi?

HARPAGON.

A toi.

CLÉANTE.

En mariage?

HARPAGON.

En mariage.

CLÉANTE.

Ecoutez. Il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût; mais, pour vous faire plaisir, mon père, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

Digitized by Google

HARPAGON.

Moi? Je suis plus raisonnable que tu ne penses. Je ne veux point forcer ton inclination.

CLÉANTE.

Pardonnez-moi. Je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON.

Non, non. Un mariage ne sauroit être heureux, où l'inclination n'est pas.

CLÉANTE.

C'est une chose, mon père, qui peut-être viendra ensuite; & l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

HARPAGON.

Non. Du coté de l'homme on ne doit point risquer l'affaire, & ce sont des suites fâcheuses, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avois senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure, je te l'aurois fait épouser, au lieu de moi; mais, celà n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, & je l'épouserai moi-même.

CLÉANTE.

Hé bien, mon père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime, depuis un jour que je la vis dans une promenade; que mon dessein étoit tantôt de vous la demander pour femme, & que rien ne m'a retenu, que la déclaration de vos sentimens, & la crainte de vous déplaire.

HAR-

Digitized by Google

HARPAGON.

Lui avez-vous rendu visite?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Beaucoup de fois?

CLÉANTE.

Assez, pour le tems qu'il y a.

HARPAGON.

Vous a-t-on bien reçu?

CLÉANTE.

Fort bien, mais, sans savoir qui j'étois; & c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON.

Lui avez-vous déclaré votre passion, & le dessein où vous étiez de l'épouser?

CLÉANTE.

Sans doute; & même j'en avois fait à sa mère quelque peu d'ouverture.

HARPAGON.

A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition?

CLÉANTE.

Oui, fort civilement.

HARPAGON.

Et la fille, correspond-elle fort à votre amour?

CLÉANTE.

Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

Digitized by Google

HARPAGON.

Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret; & voilà justement ce que je demandois. Or sus, mon fils, savez-vous ce qu'il y a? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour, à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends pour moi; & à vous marier, dans peu, avec celle qu'on vous destine.

CLÉANTE.

Oui, mon père, c'est ainsi que vous me jouez? Hé bien, puisque les choses en sont venues-là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane, qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête, & que, si vous avez pour vous le consentement d'une mère, j'aurai d'autres secours, peut-être, qui combattront pour moi.

HARPAGON.

Comment, pendard, tu as l'audace d'aller sur mes brisées?

CLÉANTE.

C'est vous qui allez sur les miennes, & je suis le premier en date.

HARPAGON.

Ne suis-je pas ton père, & ne me dois-tu pas respect?

CLÉANTE.

Ce ne sont point ici des choses où les enfans soient obligés de déférer aux pères, & l'amour ne connoit personne.

Digitized by Google

HARPAGON.

Je te ferai bien me connoître avec de bons coups de bâton.

CLÉANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moi un bâton tout-à-l'heure.

SCENE IV.

HARPAGON, CLEANTE, MAISTRE JACQUES.

M. JACQUES.

Hé, hé, hé! Messieurs, qu'est ceci? A quoi songez-vous?

CLÉANTE.

Je me moque de celà.

M. JACQUES *à Cléante.*

Ah! Monsieur, doucement.

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence!

M. JACQUES *à Harpagon.*

Ah! Monsieur, de grace.

Digitized by Google

CLÉANTE.

Je n'en démordrai point.

M. JACQUES *à Cléante.*

Hé quoi, à votre père?

HARPAGON.

Laiſſe-moi faire.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Hé quoi, à votre fils? Encore paſſe pour moi.

HARPAGON.

Je te veux faire toi-même, Maître Jacques, juge de ceſte affaire, pour montrer comme j'ai raiſon.

M. JACQUES.

(*à Cléante.*)

J'y conſens. Eloignez-vous un peu.

HARPAGON.

J'aime une fille que je veux épouſer, & le pendard a l'inſolence de l'aimer avec moi, & d'y prétendre malgré mes ordres.

M. JACQUES.

Ah! Il a tort.

HARPAGON.

N'eſt-ce pas une choſe épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec ſon père, & ne doit-il pas, par reſpect, s'abſtenir de toucher à mes inclinations?

M. JACQUES.

Vous avez raiſon. Laiſſez-moi lui parler, & demeurez-là.

Digitized by Google

CLÉANTE *à Maître Jacques qui s'approche de lui.*

Hé bien, oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y recuse point, il ne m'importe qui que ce soit & je veux bien aussi me rapporter à toi, Maître Jacques, de notre différend.

M. JACQUES.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLÉANTE.

Je suis épris d'une jeune personne, qui répond à mes vœux, & reçoit tendrement les offres de ma foi; & mon père s'avise de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

M. JACQUES.

Il a tort, assurément.

CLÉANTE.

N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier? Lui sied-il bien d'être amoureux; & ne devroit-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens?

M. JACQUES.

Vous avez raison, il se moque. Laissez-moi lui (*à Harpagon.*) dire deux mots. Hé bien, votre fils n'est pas si étrange que vous le dites, & il se met à la raison. Il dit qu'il sait le respect qu'il vous doit, qu'il ne s'est emporté que dans la première chaleur; & qu'il ne fera point de refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvû que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites, & lui donner quelque personne en mariage, dont il ait lieu d'être content.

Digitized by Google

HARPAGON.

Ah! Dis-lui, Maître Jacques, que, moyennant celà, il pourra eſpérer toutes choſes de moi; & que, hors Mariane, je lui laiſſe la liberté de choiſir celle qu'il voudra.

M. JACQUES.
(*à Cléante.*)

Laiſſez-moi faire. Hé bien, votre père n'eſt pas ſi déraiſonnable que vous le faites; & il m'a témoigné que ce ſont vos emportemens qui l'ont mis en colère, qu'il n'en veut ſeulement qu'à votre maniére d'agir; & qu'il ſera fort diſpoſé à vous accorder ce que vous ſouhaitez, pourvû que vous vouliez vous y prendre par la douceur, & lui rendre les déférences, les reſpects & les ſoumiſſions qu'un fils doit à ſon père.

CLÉANTE.

Ah! Maître Jacques, tu lui peux aſſûrer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus ſoumis de tous les hommes; & que jamais je ne ferai aucune choſe que par ſes volontés.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Celà eſt fait; il conſent à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voilà qui va le mieux du monde.

M. JACQUES *à Cléante.*

Tout eſt conclu, il eſt content de vos promeſſes.

CLÉANTE.

Le Ciel en ſoit loué.

Digitized by Google

M. JACQUES.

Meſſieurs, vous n'avez qu'à parler enſemble, vous voilà d'accord maintenant; & vous alliez vous quereller, faute de vous entendre.

CLÉANTE.

Mon pauvre Maître Jacques, je te ſerai obligé toute ma vie.

M. JACQUES.

Il n'y a pas de quoi, Monſieur.

HARPAGON.

Tu m'as fait plaiſir, Maître Jacques; & celà mérite une récompenſe.

(*Harpagon fouille dans ſa poche, Maître Jacques tend la main; mais Harpagon ne tire que ſon mouchoir, en diſant.*)

Va, je m'en ſouviendrai, je t'aſſûre.

M. JACQUES.

Je vous baiſe les mains.

SCENE V.

HARPAGON, CLEANTE.

CLÉANTE.

Je vous demande pardon, mon père, de l'emportement que j'ai fait paroître.

HARPAGON.

Celà n'eſt rien,

Digitized by Google

CLÉANTE.

Je vous assûre que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON.

Et moi, j'ai toutes les joyes du monde de te voir raisonnable.

CLÉANTE.

Quelle bonté à vous d'oublier si vîte ma faute!

HARPAGON.

On oublie aisément les fautes des enfans, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLÉANTE.

Quoi? Ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances?

HARPAGON.

C'est une chose où tu m'obliges par la soumission & le respect où tu te ranges.

CLÉANTE.

Je vous promets, mon père, que, jusques au tombeau, je conserverai, dans mon cœur, le souvenir de vos bontés.

HARPAGON.

Et, moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que tu n'obtiennes de moi.

CLÉANTE.

Ah! Mon père, je ne vous demande plus rien, & c'est m'avoir assez donné, que de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment?

Digitized by Google

CLÉANTE.

Je dis, mon père, que je suis trop content de vous & que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON.

Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane?

CLÉANTE.

Vous, mon père.

HARPAGON.

Moi?

CLÉANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Comment? C'est toi qui as promis d'y renoncer.

CLÉANTE.

Moi, y renoncer?

HARPAGON.

Oui.

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Tu ne t'es pas départi d'y prétendre?

CLÉANTE.

Au contraire, j'y suis plus porté que jamais.

HARPAGON.

Quoi, pendard, derechef?

CLÉANTE.

Rien ne me peut changer.

HARPAGON.

Laisse-moi faire, traître!

Digitized by Google

CLÉANTE.

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON.

Je te défends de me jamais voir.

CLÉANTE.

A la bonne heure.

HARPAGON.

Je t'abandonne.

CLÉANTE.

Abandonnez.

HARPAGON.

Je te renonce pour mon fils.

CLÉANTE.

Soit.

HARPAGON.

Je te déshérite.

CLÉANTE.

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON.

Et je te donne ma malediction.

CLÉANTE.

Je n'ai que faire de vos dons.

Digitized by Google

SCENE VI.

CLÉANTE, LA FLECHE.

LA FLECHE *sortant du jardin avec une cassette.*

Ah! Monsieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moi, vite.

CLÉANTE.

Qu'y a-t-il?

LA FLECHE.

Suivez-moi, vous dis-je, nous sommes bien.

CLÉANTE.

Comment?

LA FLECHE.

Voici votre affaire.

CLÉANTE.

Quoi?

LA FLECHE.

J'ai guigné ceci tout le jour.

CLÉANTE.

Qu'est-ce que c'est?

LA FLECHE.

Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

CLÉANTE.

Comment as-tu fait?

LA FLECHE.

Vous saurez tout. Sauvons-nous; je l'entends crier.

Digitized by Google

SCENE VII.

HARPAGON, *criant au voleur dès le jardin.*

Au voleur, au voleur, à l'assassin, au meurtrier! Justice, juste Ciel! Je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'est-il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête. (*à lui-même, se prenant par le bras.*) Rends-moi mon argent, coquin. ... Ah! C'est moi. Mon esprit est troublé, & j'ignore où je suis, qui je suis, & ce que je fais. Hélas! Mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi, &, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joye, tout est fini pour moi, & je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Hé? Que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure, l'on a choisi justement le tems que je parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la Justice, & faire donner la question à toute ma maison, à servantes,

toutes, à valets, à fille, & à moi auſſi. Que de gens aſſemblés! Je ne jette mes regards ſur perſonne qui ne me donne des ſoupçons, & tout me ſemble mon voleur. Hé? De quoi eſt-ce qu'on parle là? De celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? Eſt-ce mon voleur qui y eſt? De grace, ſi l'on ſait des nouvelles de mon voleur, je ſupplie que l'on m'en diſe. N'eſt-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, & ſe mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part ſans doute au vol que l'on m'a fait. Allons vîte, des commiſſaires, des archers, des prévots, des juges, des gênes, des potences, & des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde, &, ſi je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

Fin du quatrième Acte.

Digitized by Google

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

Laissez-moi faire. Je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols; & je voudrois avoir autant de sacs de mille francs, que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON.

Tous les Magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main; &, si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la Justice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avoit dans cette cassette?

HARPAGON.

Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus?

HARPAGON.

Dix mille écus.

Digitized by Google

LE COMMISSAIRE.

Le vol eſt conſidérable.

HARPAGON.

Il n'y a point de ſupplice aſſez grand pour l'énormité de ce crime, &, s'il demeure impuni, les choſes les plus ſacrées ne ſont plus en ſûreté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles eſpèces étoit cette ſomme?

HARPAGON.

En bon louis d'or, & piſtoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui ſoupçonnez-vous de ce vol?

HARPAGON.

Tout le monde; & je veux que vous arrêtiez priſonniers la ville & les fauxbourgs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut, ſi vous m'en croyez, n'effaroucher perſonne, & tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

Digitized by Google

SCENE II.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES.

M. JACQUES, *dans le fond du théâtre, en se retournant du côté par lequel il est entré.*

Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout-à-l'heure, qu'on me lui fasse griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau bouillante, & qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON *à Maître Jacques.*

Qui? Celui qui m'a dérobé?

M. JACQUES.

Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, & je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON.

Il n'est pas question de celà; &, voilà Monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE *à M. Jacques.*

Ne vous épouvantez point. Je suis homme à ne vous point scandaliser, & les choses iront dans la douceur.

M. JACQUES.

Monsieur est de votre soupé?

Digitized by Google

LE COMMISSAIRE.

Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

M. JACQUES.

Ma foi, Monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire; & je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON.

Ce n'est pas là l'affaire.

M. JACQUES.

Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrois, c'est la faute de Monsieur votre intendant qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son œconomie.

HARPAGON.

Traître! il s'agit d'autre chose que de souper; & je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

M. JACQUES.

On vous a pris de l'argent?

HARPAGON.

Oui, coquin! & je m'en vais te faire pendre, si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE.

Mon Dieu! Ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme, & que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous con-

Digitized by Google

fessez la chose, il ne vous fera fait aucun mal, & vous serez récompensé, comme il faut, par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, & il n'est pas que vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire.

M. JACQUES *bas à part.*

Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il est entré céans, il est le favori, on n'écoute que ses conseils, & j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON.

Qu'as-tu à ruminer?

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*

Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter, & je vous ai bien dit qu'il étoit honnête homme.

M. JACQUES.

Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valère?

M. JACQUES.

Oui.

HARPAGON.

Lui, qui me paroît si fidèle?

M. JACQUES.

Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON.

Et sur quoi le crois-tu?

Digitized by Google

M. JACQUES.

Sur quoi?

HARPAGON.

Oui.

M. JACQUES.

Je le crois... sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE.

Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON.

L'as-tu vû roder autour du lieu où j'avois mis mon argent?

M. JACQUES.

Oui, vraiment. Où étoit-il votre argent?

HARPAGON.

Dans le jardin.

M. JACQUES.

Justement. Je l'ai vû roder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent étoit?

HARPAGON.

Dans une cassette.

M. JACQUES.

Voilà l'affaire. Je lui ai vû une cassette.

HARPAGON.

Et cette cassette comment est-elle faite? Je verrai bien si c'est la mienne.

M. JACQUES.

Comment elle est faite?

HARPAGON.

Oui.

Digitized by Google

M. JACQUES.

Elle eſt faite.. Elle eſt faite comme une caſſette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu pour voir.

M. JACQUES.

C'eſt une grande caſſette.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée eſt petite.

M. JACQUES.

Hé, oui, elle eſt petite, ſi on le veut prendre par là, mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur eſt elle?

M. JACQUES.

De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

M. JACQUES.

Elle eſt de couleur.... Là, d'une certaine couleur.... Ne ſauriez-vous m'aider à dire?

HARPAGON.

Hé?

M. JACQUES.

N'eſt-elle pas rouge?

HARPAGON.

Non griſe.

M. JACQUES.

Hé, oui, gris-rouge; c'eſt ce que je voulois dire.

Digitized by Google

HARPAGON.

Il n'y a point de doute. C'eſt elle aſſurément. Ecrivez, Monſieur, écrivez ſa dépoſition. Ciel! A qui déſormais ſe fier? Il ne faut plus jurer de rien; & je crois, après celà, que je ſuis homme à me voler moi-même.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Monſieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins, que c'eſt moi qui vous ai découvert celà.

SCENE III.

HARPAGON, VALERE, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

Approche, vien confeſſer l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait eté commis.

VALÈRE.

Que voulez-vous, Monſieur?

HARPAGON.

Comment, traitre, tu ne rougis pas de ton crime?

VALÈRE.

De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime je veux parler, infame, comme ſi tu ne ſavois pas ce que je veux dire? C'eſt en vain

Digitized by Google

que tu prétendrois de le déguiser. L'affaire est découverte, & l'on vient de m'apprendre tout. Comment? Abuser ainsi de ma bonté, & s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature!

VALÈRE.

Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, & vous nier la chose.

M. JACQUES *à part.*

Oh, oh! Aurois-je deviné sans y penser?

VALÈRE.

C'étoit mon dessein de vous en parler, & je voulois attendre, pour celà, des conjonctures favorables; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, & de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON.

Et quelle belles raisons peux-tu me donner, voleur infame?

VALÈRE.

Ah! Monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

HARPAGON.

Comment pardonnable? Un guet-appens, un assassinat de la sorte!

VALÈRE.

De grace, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

Digitized by Google

HARPAGON.

Le mal n'eſt pas ſi grand que je le fais? mon ſang, mes entrailles, pendard?

VALÈRE.

Votre ſang, Monſieur, n'eſt pas tombé dans de mauvaiſes mains. Je ſuis d'une condition à ne lui point faire de tort; & il n'y a rien, en tout ceci, que je ne puiſſe bien réparer.

HARPAGON.

C'eſt bien mon intention, & que tu me reſtitues ce que tu m'as ravi.

VALÈRE.

Votre honneur, Monſieur, ſera pleinement ſatisfait.

HARPAGON.

Il n'eſt pas queſtion d'honneur là dedans. Mais dis-moi, qui t'a porté à cette action?

VALÈRE.

Hélas! Me le demandez-vous?

HARPAGON.

Oui, vraiment, je te le demande.

VALÈRE.

Un Dieu qui porte les excuſes de tout ce qu'il fait faire; l'Amour.

HARPAGON.

L'amour?

VALÈRE.

Oui.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foi! L'amour de mes louis d'or.

Digitized by Google

VALÈRE.

Non, Monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté, ce n'est pas celà qui m'a ébloui; & je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvû que vous me laissiez celui que j'ai.

HARPAGON.

Non ferai, de par tous les diables! je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait.

VALÈRE.

Appellez-vous celà un vol?

HARPAGON.

Si je l'appelle un vol? Un trésor comme celui-là?

VALÈRE.

C'est un trésor, il est vrai, & le plus précieux que vous ayez sans doute; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande, à genoux, ce trésor plein de charmes; &, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.

Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire celà?

VALÈRE.

Nous nous sommes promis une foi mutuelle, & avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON.

Le serment est admirable, & la promesse plaisante!

VALÈRE.

Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HAR-

Digitized by Google

HARPAGON.

Je vous en empêcherai bien, je vous assûre.

VALÈRE.

Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARPAGON.

C'est être bien endiablé après mon argent.

VALÈRE.

Je vous ai déjà dit, Monsieur, que ce n'étoit point l'intérêt qui m'avoit poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez; & un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

HARPAGON.

Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien; mais j'y donnerai bon ordre, & la Justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.

VALÈRE.

Vous en userez comme vous voudrez, & me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, & que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

HARPAGON.

Je le crois bien, vraiment; il seroit fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais, je veux ravoir mon affaire, & que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

Digitized by Google

VALÈRE.

Moi? Je ne l'ai point enlevée, elle est encore chez vous.

HARPAGON.

(*bas à part.*) (*haut.*)

O ma chère cassette! Elle n'est point sortie de ma maison?

VALÈRE.

Non, Monsieur.

HARPAGON.

Hé, dis-moi un peu; tu n'y as point touché?

VALÈRE.

Moi, y toucher? Ah! Vous lui faites tort aussi-bien qu'à moi; & c'est d'une ardeur toute pure & respectueuse, que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON *à part.*

Brûlé pour ma cassette!

VALÈRE.

J'aimerois mieux mourir que de lui avoir fait paroître aucune pensée offensante; elle est trop sage & trop honnête pour cela.

HARPAGON *à part.*

Ma cassette trop honnête!

VALÈRE.

Tous mes désirs se sont bornés à jouir de sa vûe; & rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON *à part.*

Les beaux yeux de ma cassette! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.

Digitized by Google

VALÈRE.

Dame Claude, Monsieur, sait la vérité de cette aventure; & elle vous peut rendre témoignage...

HARPAGON.

Quoi! Ma servante est complice de l'affaire?

VALÈRE.

Oui, Monsieur, elle a été témoin de notre engagement; & c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flâme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, & de recevoir la mienne.

(*à part.*) HARPAGON.

Hé? Est-ce que la peur de la Justice le fait extravaguer? (*à Valère.*) Que nous brouilles-tu ici de ma fille?

VALÈRE.

Je dis, Monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que vouloit mon amour.

HARPAGON.

La pudeur de qui?

VALÈRE.

De votre fille; & c'est seulement depuis hier qu'elle a pû se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HARPAGON.

Ma fille t'a signé une promesse de mariage?

VALÈRE.

Oui, Monsieur; comme, de ma part, je lui en ai signé une.

Digitized by Google

HARPAGON.

O Ciel! Autre disgrace!

M. JACQUES *au Commissaire.*

Ecrivez, Monsieur, écrivez.

HARPAGON.

Rengrègement de mal! Surcroît de désespoir! (*au Commissaire.*)

Allons, Monsieur, faites le dû de votre charge, & dressez-lui moi son procès comme larron, & comme suborneur.

M. JACQUES.

Comme larron, & comme suborneur.

VALÈRE.

Ce sont des noms qui ne me sont point dûs; &, quand on saura qui je suis.....

SCENE IV.

HARPAGON, ELISE, MARIANE, VALERE, FROSINE, MAISTRE JACQUES, UN COMMISSAIRE.

HARPAGON.

Ah! Fille scélerate, fille indigne d'un père comme moi, c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données? Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infame, & tu lui engages ta foi sans mon consentement? Mais vous serez trompés l'un & l'autre. (*à Elise.*)

Digitized by Google

Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite; & une bonne potence me fera raiſon de ton audace. *(à Valère.)*

VALÈRE.

Ce ne ſera point votre paſſion qui jugera l'affaire; & l'on m'écoutera, au moins, avant que de me condamner.

HARPAGON.

Je me ſuis abuſé de dire une potence; & tu ſeras roué tout vif.

ELISE *aux genoux d'Harpagon.*

Ah! mon père, prenez des ſentimens un peu plus humains, je vous prie; & n'allez point pouſſer les choſes dans les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laiſſez point entraîner aux premiers mouvemens de votre paſſion; & donnez-vous le tems de conſidérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offenſez, il eſt tout autre que vos yeux ne le jugent; & vous trouverez moins étrange que je me ſois donnée à lui, lorſque vous ſaurez que, ſans lui, vous ne m'auriez plus il y a long-tems. Oui, mon père, c'eſt celui qui me ſauva de ce grand péril que vous ſavez que je courus dans l'eau, & à qui vous devez la vie de cette même fille, dont....

HARPAGON.

Tout celà n'eſt rien, & il valoit bien mieux, pour moi, qu'il te laiſſât noyer, que de faire ce qu'il a fait

Digitized by Google

ELISE.

Mon père, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON.

Non, non, je ne veux rien entendre; & il faut que la Justice fasse son devoir.

M. JACQUES *à part.*

Tu me payeras mes coups de bâton.

FROSINE *à part.*

Voici un étrange embarras.

SCENE V.

ANSELME, HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE, VALERE, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES.

ANSELME.

Qu'est-ce, seigneur Harpagon? Je vous vois tout ému.

HARPAGON.

Ah! Seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes, & voici bien du trouble & du désordre au contrat que vous venez faire. On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur; & voilà un traître, un scélerat, qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé

Digitized by Google

chez moi sous le titre de domestique, pour me dérober mon argent, pour me suborner ma fille.

VALÈRE.

Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimathias?

HARPAGON.

Oui, ils se sont donnés l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, Seigneur Anselme; & c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, & faire, à vos dépens, toutes les poursuites de la Justice, pour vous venger de son insolence.

ANSELME.

Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, & de rien prétendre à un cœur qui se seroit donné, mais, pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON.

Voilà Monsieur, qui est un honnête Commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. (*au Commissaire, montrant Valère.*) Chargez-le, comme il faut, Monsieur, & rendez les choses bien criminelles.

VALÈRE.

Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille, & le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis.

HARPAGON.

Je me moque de tous ces contes; & le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse,

Digitized by Google

que de ces imposteurs, qui tirent avantage de leur obscurité, & s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALÈRE.

Sachez que j'ai le cœur trop bon, pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi; & que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANSELME.

Tout beau, prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez, & vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, & qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VALÈRE.

Je ne suis point homme à rien craindre, & si Naples vous est connu, vous savez qui étoit Dom Thomas d'Alburci.

ANSELME.

Sans doute, je le sais, & peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON.

Je ne me soucie ni de Dom Thomas, ni de (*Harpagon, voyant deux chandelles allumées, en souffle une.*) Dom Martin.

ANSELME.

De grace, laissez-le parler, nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALÈRE.

Je veux dire, que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSEL-

ANSELME.

Lui?

VALÈRE.

Oui.

ANSELME.

Allez. Vous vous moquez. Cherchez quelqu'autre hiſtoire qui vous puiſſe mieux réuſſir, & ne prétendez pas vous ſauver ſous cette impoſture.

VALÈRE.

Songez à mieux parler. Ce n'eſt point une impoſture; & je n'avance rien, qu'il ne me ſoit aiſé de juſtifier.

ANSELME.

Quoi? Vous oſez vous dire fils de Dom Thomas d'Alburci?

VALÈRE.

Oui, je l'oſe; & ſuis prêt de ſoutenir cette vérité contre qui que ce ſoit.

ANSELME.

L'audace eſt merveilleuſe! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a ſeize ans, pour le moins, que l'homme, dont vous nous parlez, périt ſur mer avec ſes enfans & ſa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles perſécutions qui ont accompagné les déſordres de Naples, & qui en firent exiler pluſieurs nobles familles.

VALÈRE.

Oui; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que ſon fils âgé de ſept ans, avec un domeſtique, fut ſauvé de ce naufrage par un vaiſſeau Eſpagnol,

& que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi, qu'il me fit élever comme son propre fils; & que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable; que j'ai su depuis peu que mon père n'étoit point mort, comme je l'avois toujours crû; que, passant ici pour l'aller chercher, une aventure par le Ciel concertée, me fit voir la charmante Elise, que cette vûe me rendit esclave de ses beautés, & que la violence de mon amour, & les sévérités de son père me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, & d'envoyer un autre à la quête de mes parens.

ANSELME.

Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assûrer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité?

VALÈRE.

Le capitaine Espagnol, un cachet de rubis qui étoit à mon père, un brasselet d'agathe que ma mère m'avoit mis au bras, le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE.

Hélas! A vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point, & tout ce que vous dites me fait connoître clairement que vous êtes mon frère.

VALÈRE.

Vous, ma sœur?

Digitized by Google

MARIANE.

Oui, mon cœur s'eſt ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche, & notre mère que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des diſgraces de notre famille. Le Ciel ne nous fit point auſſi périr dans ce triſte naufrage; mais il ne nous ſauva la vie que par la perte de notre liberté, & ce furent des corſaires qui nous recueillirent, ma mère & moi, ſur un débris de notre vaiſſeau. Après dix ans d'eſclavage, une heureuſe fortune nous rendit notre liberté, & nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, ſans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous paſſâmes à Gènes, où ma mère alla ramaſſer quelques malheureux reſtes d'une ſucceſſion qu'on avoit déchirée, & de là, fuyant la barbare injuſtice de ſes parens, elle vint en ces lieux, où elle n'a preſque vécu que d'une vie languiſſante.

ANSELME.

O ciel! Quels ſont les traits de ta puiſſance, & que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! Embraſſez-moi, mes enfans, & mêlez tous deux vos tranſports à ceux de votre père.

VALÈRE.

Vous êtes notre père?

MARIANE.

C'eſt vous que ma mère a tant pleuré?

ANSELME.

Oui, ma fille, oui, mon fils, je ſuis Dom Thomas d'Alburci, que le Ciel garantit des ondes avec tout

Digitized by Google

l'argent qu'il portoit, & qui, vous ayant tous crû morts durant plus de seize ans, se préparoit, après de longs voyages, à chercher, dans l'hymen d'une douce & sage personne, la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vû pour ma vie à retourner à Naples, m'a fait y renoncer pour toujours, &, ayant sû trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avois, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom, qui m'a causé tant de traverses.

HARPAGON *à Anselme.*

C'est-là votre fils?

ANSELME.

Oui.

HARPAGON.

Je vous prends à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME.

Lui, vous avoir volé?

HARPAGON.

Lui-même.

VALÈRE.

Qui vous dit celà?

HARPAGON.

Maître Jacques.

VALÈRE *à Maître Jacques.*

C'est toi qui le dis?

M. JACQUES.

Vous voyez que je ne dis rien.

Digitized by Google

HARPAGON.

Oui. Voilà Monsieur le Commissaire qui a reçu la déposition.

VALÈRE.

Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche?

HARPAGON.

Capable, ou non capable, je veux ravoir mon argent.

SCENE DERNIERE.

HARPAGON, ANSELME, ELISE, MARIANE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES, LA FLECHE.

CLÉANTE.

Ne vous tourmentez point, mon père, & n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire, & je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARPAGON.

Où est-il?

CLÉANTE.

Ne vous mettez point en peine. Il est en lieu dont je réponds, & tout ne dépend que de moi. C'est à

Digitized by Google

vous de me dire à quoi vous vous déterminez, & vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien ôté?

CLÉANTE.

Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, & de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE *à Cléante.*

Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez (*montrant Valère.*)
que ce consentement; & que le Ciel, avec un (*montrant Anselme.*)
frère que vous voyez, vient de me rendre un père, dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME.

Le Ciel, mes enfans, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils, plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est point nécessaire d'entendre, & consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

HARPAGON.

Il faut, pour me donner conseil, que je voye ma cassette.

CLÉANTE.

Vous la verrez saine & entière.

Digitized by Google

HARPAGON.

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfans.

ANSELME.

Hé bien, j'en ai pour eux; que celà ne vous inquiète point.

HARPAGON.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages?

ANSELME.

Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait?

HARPAGON.

Oui, pourvû que, pour les nôces, vous me fassiez faire un habit.

ANSELME.

D'accord. Allons jouir de l'allegresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE.

Holà, Messieurs, holà. Tout doucement, s'il vous plait. Qui me payera mes écritures?

HARPAGON.

Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE.

Oui; mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON *montrant Maître Jacques.*

Pour votre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

Digitized by Google

M. JACQUES.

Hélas! Comment faut-il donc faire? On me donne des coups de bâton pour dire vrai; & on me veut pendre pour mentir.

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON.

Vous payerez donc le Commissaire?

ANSELME.

Soit. Allons vîte faire part de notre joye à votre mère.

HARPAGON.

Et moi, voir ma chère cassette.

FIN.

Digitized by Google

OEUVRES
DE
MOLIERE.

TOME DIXIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

OEUVRES

DE

MOLIERE.

AVEC LA VIE DE L'AUTEUR,

PAR

MR. DE VOLTAIRE.

TOME X.

A BERLIN 1790.

CHEZ FRÉDERIC MAURER.

Digitized by Google

Digitized by Google

GEORGE DANDIN,

ou

LE MARI CONFONDU,

COMÉDIE.

Digitized by Google

ACTEURS.

GEORGE DANDIN, riche payſan, mari d'Angélique.

ANGELIQUE, femme de George Dandin, & fille de Monſieur de Sotenville.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, gentilhomme campagnard, père d'Angélique.

MADAME DE SOTENVILLE.

CLITANDRE, amant d'Angélique.

CLAUDINE, ſuivante d'Angélique.

LUBIN, payſan, ſervant de Clitandre.

COLIN, valet de George Dandin.

La ſcène eſt devant la maiſon de George Dandin, à la campagne.

Digitized by Google

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN.

Ah! qu'une femme demoiſelle eſt une étrange affaire, & que mon mariage eſt une leçon bien parlante à tous les payſans qui veulent s'élever au-deſſus de leur condition, & s'allier, comme j'ai fait, à la maiſon d'un gentilhomme! La nobleſſe de ſoi eſt bonne, c'eſt une choſe conſidérable, aſſûrément; mais elle eſt accompagnée de tant de mauvaiſes circonſtances, qu'il eſt très-bon de ne s'y point frotter. Je ſuis devenu là-deſſus ſavant à mes dépens,

Digitized by Google

& connois le ſtile des nobles, lorſqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font eſt petite avec nos perſonnes, c'eſt notre bien ſeul qu'ils épouſent; & j'aurois bien mieux fait, tout riche que je ſuis, de m'allier en bonne & franche payſannerie, que de prendre une femme qui ſe tient au-deſſus de moi, s'offenſe de porter mon nom, & penſe qu'avec tout mon bien, je n'ai pas aſſez acheté la qualité de ſon mari. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une ſottiſe la plus grande du monde. Ma maiſon m'eſt effroyable maintenant, & je n'y rentre point ſans y trouver quelque chagrin.

SCENE II.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN *à part, voyant ſortir Lubin de chez lui.*

Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi?

LUBIN *à part appercevant George Dandin.*

Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN *à part.*

Il ne me connoît pas.

LUBIN *à part.*

Il ſe doute de quelque choſe.

GEORGE DANDIN *à part.*

Quais! il a grand' peine à ſaluer.

Digitized by Google

LUBIN *à part.*

J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vû ſortir de là-dedans.

GEORGE DANDIN.

Bon jour.

LUBIN.

Serviteur.

GEORGE DANDIN.

Vous n'êtes pas d'ici, que je crois.

LUBIN.

Non, je n'y ſuis venu que pour voir la fête de demain.

GEORGE DANDIN.

Hé! Dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous venez de là-dedans?

LUBIN.

Chut.

GEORGE DANDIN.

Comment?

LUBIN.

Paix.

GEORGE DANDIN.

Quoi donc?

LUBIN.

Motus, il ne faut pas dire que vous m'ayez vû ſortir de là.

GEORGE DANDIN.

Pourquoi?

LUBIN.

Mon Dieu! Parce.

Digitized by Google

GEORGE DANDIN.

Mais encore?

LUBIN.

Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN.

Point, point.

LUBIN.

C'eſt que je viens de parler à la maîtreſſe du logis, de la part d'un certain Monſieur qui lui fait les doux yeux; & il ne faut pas qu'on ſache celà, Entendez-vous?

GEORGE DANDIN.

Oui.

LUBIN.

Voilà la raiſon. On m'a enchargé de prendre garde que perſonne ne me vît, & je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'ayez vû.

GEORGE DANDIN.

Je n'ai garde.

LUBIN.

Je ſuis bien aiſe de faire les choſes ſecrètement; comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN.

C'eſt bien fait.

LUBIN.

Le mari, à ce qu'ils diſent, eſt un jaloux qui ne veut pas qu'on faſſe l'amour à ſa femme; & il feroit le diable à quatre, ſi celà venoit à ſes oreilles. Vous comprenez bien?

Digitized by Google

GEORGE DANDIN.

Fort bien.

LUBIN.

Il ne faut pas qu'il sache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN.

Sans doute.

LUBIN.

On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien?

GEORGE DANDIN.

Le mieux du monde.

LUBIN.

Si vous alliez dire que vous m'avez vû sortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Assûrément. Hé, comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là-dedans.

LUBIN.

C'est le Seigneur de notre pays, Monsieur le Vicomte de chose.... Foin, je ne me souviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là, Monsieur Cli.... Clitandre.

GEORGE DANDIN.

Est-ce ce jeune courtisan, qui demeure....

LUBIN.

Oui, auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN *à part.*

C'est pour cela que depuis peu ce damoiseau poli s'est venu loger contre moi; j'avois bon nez sans

Digitized by Google

doute, & ſon voiſinage déjà m'avoit donné quelque ſoupçon.

LUBIN.

Teſtigué, c'eſt le plus honnête homme que vous ayez jamais vû. Il m'a donné trois pièces d'or pour aller dire ſeulement à la femme qu'il eſt amoureux d'elle, & qu'il ſouhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer ſi bien; & ce qu'eſt, au prix de celà, une journée de travail, où je ne gagne que dix ſous.

GEORGE DANDIN.

Hé bien! Avez-vous fait votre meſſage?

LUBIN.

Oui. J'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine, qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulois, & qui m'a fait parler à ſa maîtreſſe.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, coquine de ſervante!

LUBIN.

Morguienne; cette Claudine-là eſt tout-à-fait jolie, elle a gagné mon amitié, & il ne tiendra qu'à elle que nous ne ſoyions mariés enſemble.

GEORGE DANDIN.

Mais quelle réponſe a fait la maîtreſſe à ce Monſieur le courtiſan?

LUBIN.

Elle m'a dit de lui dire.... Attendez, je ne ſais ſi je me ſouviendrai bien de tout celà, qu'elle lui eſt tout-à-fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, & qu'à cauſe de ſon mari qui eſt fantaſque,

Digitized by Google

il garde d'en rien faire paroître; & qu'il faudra ſonger à chercher quelque invention pour ſe pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, pendarde de femme!

LUBIN.

Teſtiguienne, celà ſera drôle; car le mari ne ſe doutera point de la manigance, voilà ce qui eſt de bon, & il aura un pied de nez avec ſa jalouſie. Eſt-ce pas?

GEORGE DANDIN.

Celà eſt vrai.

LUBIN.

Adieu. Bouche couſue au moins. Gardez bien le ſecret, afin que le mari ne le ſache pas.

GEORGE DANDIN.

Oui, oui.

LUBIN.

Pour moi, je vais faire ſemblant de rien. Je ſuis un fin matois, & l'on ne diroit pas que j'y touche.

SCENE III.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'eſt d'avoir

Digitized by Google

voulu épouser une demoiselle. L'on vous accommode de toutes pièces, sans que vous puissiez vous venger, & la gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari liberté de ressentiment; &, si c'étoit une paysanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches, à vous en faire la justice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la noblesse, & il vous ennuyoit d'être maître chez vous. Ah! j'enrage de tout mon cœur, & je me donnerois volontiers des soufflets. Quoi! Ecouter impudemment l'amour d'un damoiseau, & y promettre en même tems de la correspondance! Morbleu! je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au père & à la mère; & les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin & de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un & l'autre fort à propos.

Digitized by Google

SCENE IV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

MR. DE SOTENVILLE.

Qu'eſt-ce, mon gendre? Vous me paroiſſez tout troublé.

GEORGE DANDIN.

Auſſi en ai-je du ſujet, &.....

ME. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, notre gendre, que vous avez peu de civilité, de ne pas ſaluer les gens quand vous les approchez!

GEORGE DANDIN.

Ma foi, ma belle-mère, c'eſt que j'ai d'autres choſes en tête; &....

ME. DE SOTENVILLE.

Encore? Eſt-il poſſible, notre gendre, que vous ſachiez ſi peu votre monde; & qu'il n'y ait pas moyen de vous inſtruire de la manière qu'il faut vivre parmi les perſonnes de qualité?

GEORGE DANDIN.

Comment?

ME. DE SOTENVILLE.

Ne vous déferez-vous jamais, avec moi, de la familiarité de ce mot de, ma belle mère, & ne ſauriez-vous vous accoutumer à me dire, Madame?

Digitized by Google

GEORGE DANDIN.

Parbleu! ſi vous m'appellez votre gendre, il me ſemble que je puis vous appeller ma belle-mère.

ME. DE SOTENVILLE.

Il y a fort à dire, & les choſes ne ſont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'eſt pas à vous à vous ſervir de ce mot-là avec une perſonne de ma condition, que, tout notre gendre que vous ſoyez, il y a grande différence de vous à nous, & que vous devez vous connoître.

MR. DE SOTENVILLE.

C'en eſt aſſez, m'amour, laiſſons cela.

ME. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu! Monſieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, & vous ne ſavez pas vous faire rendre, par les gens, ce qui vous eſt dû.

MR. DE SOTENVILLE.

Corbleu, pardonnez-moi, on ne peut point me faire de leçons là-deſſus, & j'ai ſû montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne ſuis point homme à démordre jamais d'une partie de mes prétentions; mais il ſuffit de lui avoir donné un petit avertiſſement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'eſprit.

GEORGE DANDIN.

Puiſqu'il faut donc parler cathégoriquement, je vous dirai, Monſieur de Sotenville, que j'ai lieu de...

MR. DE

Digitized by Google

MR. DE SOTENVILLE.

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'eſt pas reſpectueux d'appeller les gens par leur nom, & qu'à ceux qui ſont au deſſus de nous, il faut dire, Monſieur, tout court.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, Monſieur, tout court, & non plus Monſieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

MR. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Apprenez auſſi que vous ne devez pas dire, ma femme, quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN.

J'enrage. Comment? Ma femme n'eſt pas ma femme?

ME. DE SOTENVILLE.

Oui, notre gendre, elle eſt votre femme; mais il ne vous eſt pas permis de l'appeller ainſi, & c'eſt tout ce que vous pourriez faire, ſi vous aviez épouſé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN (*bas à part.*) (*haut.*)

Ah! George Dandin, où t'es-tu fourré? Hé, de grace, mettez, pour un moment, votre gentilhommerie à côté, & ſouffrez que je vous par-

(*à part*)

le maintenant comme je pourrai. Au diantre ſoit la tyrannie de toutes ces hiſtoires-là. Je vous

(*à Monſieur de Sotenville.*)

dis donc que je ſuis mal ſatisfait de mon mariage.

MR. DE SOTENVILLE.

Et la raison, mon gendre?

ME. DE SOTENVILLE.

Quoi! Parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages!

GEORGE DANDIN.

Et quels avantages, Madame, puisque Madame y a? L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous; car, sans moi, vos affaires, avec votre permission, étoient fort délabrées, & mon argent a servi à boucher d'assez bons trous; mais, moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, & au lieu de George Dandin, d'avoir reçû par vous le titre Monsieur de la Dandinière?

MR. DE SOTENVILLE.

Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville?

ME. DE SOTENVILLE.

Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issue, maison où le ventre annoblit, & qui, par ce beau privilège, rendra vos enfans gentilshommes?

GEORGE DANDIN.

Oui, voilà qui est bien, mes enfans seront gentilshommes, mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

MR. DE SOTENVILLE.

Que veut dire celà, mon gendre?

GEORGE DANDIN.

Celà veut dire que votre fille ne vit pas comme il

Digitized by Google

faut qu'une femme vive, & qu'elle fait des choſes qui ſont contre l'honneur.

Me. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille eſt d'une race trop pleine de vertu, pour ſe porter jamais à faire aucune choſe dont l'honnêteté ſoit bleſſée, &, de la maiſon de la Prudoterie, il y a plus de trois cens ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, dans la maiſon de Sotenville, on n'a jamais vû de coquette; & la bravoure n'y eſt pas plus héréditaire aux mâles, que la chaſteté aux femelles.

Me. DE SOTENVILLE.

Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie, qui ne voulut jamais être la maîtreſſe d'un Duc & Pair, Gouverneur de notre province.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refuſa vingt mille écus d'un favori du Roi, qui ne lui demandoit ſeulement que la faveur de lui parler.

GEORGE DANDIN.

Oh bien, votre fille n'eſt pas ſi difficile que celà; & elle s'eſt apprivoiſée depuis qu'elle eſt chez moi.

Mr. DE SOTENVILLE.

Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne ſommes point gens à la ſupporter dans de mauvaiſes actions;

& nous ferons les premiers, ſa mère & moi, à vous en faire juſtice.

Mr. DE SOTENVILLE.

Nous n'entendons point raillerie ſur les matières de l'honneur, & nous l'avons élevée dans toute la ſévérité poſſible.

GEORGE DANDIN.

Tout ce que je vous puis dire, c'eſt qu'il y a ici un certain courtiſan que vous avez vû, qui eſt amoureux d'elle à ma barbe; & qui lui a fait faire des proteſtations d'amour, qu'elle a très humainement écoutées.

Mr. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu! je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de ſa mère.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu! Je lui paſſerois mon épée au travers du corps, à elle & au galant, ſi elle avoit forfait à on honneur.

GEORGE DANDIN.

Je vous ai dit ce qui ſe paſſe, pour vous faire mes plaintes, & je vous demande raiſon de cette affaire-là.

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux; & je ſuis homme pour ſerrer le bouton à qui que ce puiſſe être. Mais êtes-vous bien ſûr auſſi de ce que vous nous dites?

Digitized by Google

GEORGE DANDIN.

Très-fûr.

MR. DE SOTENVILLE.

Prenez bien garde au moins; car, entre gentilshommes, ce font des choſes chatouilleuſes, & il n'eſt pas queſtion d'aller faire ici un pas de clerc.

GEORGE DANDIN.

Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne ſoit véritable.

MR. DE SOTENVILLE.

M'amour, allez-vous en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

ME. DE SOTENVILLE.

Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la ſorte, après le ſage exemple que vous lui avez vous-même que je lui ai donné?

MR. DE SOTENVILLE.

Nous allons éclaircir l'affaire, Suivez moi, mon gendre, & ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons, lorſqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN.

Le voici qui vient vers nous.

Digitized by Google

SCENE V.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

MR. DE SOTENVILLE.

Monsieur, suis-je connu de vous?

CLITANDRE.

Non pas, que je sache, Monsieur.

MR. DE SOTENVILLE.

Je m'apelle le Baron de Sotenville.

CLITANDRE.

Je m'en réjouis fort.

MR. DE SOTENVILLE.

Mon nom est connu à la cour; & j'eus l'honneur, dans ma jeunesse, de me signaler, des premiers, à l'arrière-ban de Nanci.

CLITANDRE.

A la bonne heure.

MR. DE SOTENVILLE.

Monsieur mon père, Jean-Gilles de Sotenville, eut la gloire d'assister, en personne, au grand siège de Montauban.

CLITANDRE.

J'en suis ravi.

MR. DE SOTENVILLE.

Et j'ai eu un ayeul, Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré, en son tems, que d'avoir permis-

Digitized by Google

sion de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer,

CLITANDRE.

Je le veux croire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il m'a été rapporté, Monsieur, que vous aimez & poursuivez une jeune personne, qui est ma *(Montrant George Dandin.)* fille, pour laquelle je m'intéresse, & pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

CLITANDRE.

Qui? Moi?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui; et je suis bien aise de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclaircissement de cette affaire.

CLITANDRE.

Voilà une étrange médisance! Qui vous a dit celà, Monsieur?

Mr. DE SOTENVILLE.

Quelqu'un qui croit le bien savoir.

CLITANDRE.

Ce quelqu'un là en a menti. Je suis honnête homme. Me croyez-vous capable, Monsieur, d'une action aussi lâche que celle-là? Moi, aimer une jeune & belle personne, qui a l'honneur d'être la fille de Monsieur le Baron de Sotenville! Je vous

Digitized by Google

révère trop pour celà, & suis trop votre serviteur. Quiconque vous l'a dit est un sot.

MR. DE SOTENVILLE.

Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN.

Quoi?

CLITANDRE.

C'est un coquin & un maraud.

MR. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Répondez.

GEORGE DANDIN.

Répondez vous même.

CLITANDRE.

Si je savois qui ce peut être, je lui donnerois, en votre présence, de l'épée dans le ventre.

MR. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Soutenez donc la chose.

GEORGE DANDIN.

Elle est toute soutenue. Celà est vrai.

CLITANDRE.

Est-ce votre gendre, monsieur, qui...

MR. DE SOTENVILLE.

Oui, c'est lui-même qui s'en est plaint à moi.

CLITANDRE.

Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir; &, sans celà, je lui apprendrois bien à tenir de pareils discours d'une personne comme moi.

Digitized by Google

SCENE VI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Me. DE SOTENVILLE.

Pour ce qui eſt de celà, la jalouſie eſt une étrange choſe! J'amène ici ma fille pour éclaircir l'affaire en préſence de tout le monde.

CLITANDRE.

Eſt-ce donc vous, Madame, qui avez dit à votre mari, que je ſuis amoureux de vous?

ANGÉLIQUE.

Moi? Hé comment lui aurois-je dit? Eſt-ce que celà eſt? Je voudrois bien le voir, vraiment, que vous fuſſiez amoureux de moi. Jouez-vous-y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler, c'eſt une choſe que je vous conſeille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amans, eſſayez un peu, par plaiſir, à m'envoyer des ambaſſades, à m'écrire ſecrètement de petits billets doux, à épier les momens que mon mari n'y ſera pas, ou le tems que je ſortirai, pour me parler de votre amour; vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous ſerez reçû comme il faut.

Digitized by Google

CLITANDRE.

Hé, là, là, Madame, tout doucement. Il n'eſt pas néceſſaire de me faire tant de leçons, & de vous tant ſcandaliſer. Qui vous dit que je ſonge à vous aimer?

ANGÉLIQUE.

Que ſais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici?

CLITANDRE.

On dira ce que l'on voudra; mais vous ſavez ſi je vous ai parlé d'amour, lorſque je vous ai rencontrée.

ANGÉLIQUE.

Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu.

CLITANDRE.

Je vous aſſûre qu'avec moi vous n'avez rien à craindre, que je ne ſuis point homme à donner du chagrin aux belles; & que je vous reſpecte trop, & vous, & meſſieurs vos parens, pour avoir la penſée d'être amoureux de vous.

ME. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Hé bien, vous le voyez.

MR. DE SOTENVILLE.

Vous voilà ſatisfait mon gendre. Que dites-vous à celà?

GEORGE DANDIN.

Je dis que ce ſont-là des contes à dormir debout, que je ſais bien ce que je ſais; & que, tantôt, puiſqu'il faut parler net, elle a reçû une ambaſſade de ſa part.

ANGÉLIQUE.

Moi? J'ai reçu une ambaſſade?

Digitized by Google

CLITANDRE.

J'ai envoyé une ambaſſade?

ANGÉLIQUE.

Claudine.

CLITANDRE *à Claudine.*

Eſt-il vrai?

CLAUDINE.

Par ma foi, voilà une étrange fauſſeté.

GEORGE DANDIN.

Taiſez-vous, carogne que vous êtes. Je ſais de vos nouvelles, & c'eſt vous qui, tantôt, avez introduit le courier.

CLAUDINE.

Qui? Moi?

GEORGE DANDIN.

Oui, vous. Ne faites point tant la ſucrée.

CLAUDINE.

Hélas? Que le monde aujourd'hui eſt rempli de méchanceté, de m'aller ſoupçonner ainſi, moi, qui ſuis l'innocence même!

GEORGE DANDIN.

Taiſez-vous, bonne pièce. Vous faites la fournoiſe, mais je vous connois il y a long-tems; & vous êtes une deſſalée.

CLAUDINE *à Angélique.*

Madame, eſt ce que...

GEORGE DANDIN.

Taiſez-vous, vous dis-je; vous pourriez bien porter la folle enchère de tous les autres, & vous n'avez point de père gentilhomme.

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

C'eſt une impoſture ſi grande, & qui me touche ſi fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Celà eſt bien horrible d'être accuſée par un mari lorſqu'on ne lui fait rien qui ne ſoit à faire. Hélas! Si je ſuis blâmable de quelque choſe, c'eſt d'en uſer trop bien avec lui.

CLAUDINE.

Aſſûrément.

ANGÉLIQUE.

Tout mon malheur eſt de le trop conſidérer; & plût au Ciel que je fuſſe capable de ſouffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un, je ne ſerois pas tant à plaindre. Adieu, je me retire, je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette ſorte.

SCENE VII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

ME. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Allez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

CLAU-

Digitized by Google

CLAUDINE.

Par ma foi, il mériteroit qu'elle lui fît dire vrai; &, si j'étois en sa place, je n'y marchanderois pas. (*à Clitandre.*)

Oui, Monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtresse. Poussez, c'est moi qui vous le dis, ce sera bien employé; & je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée. (*Claudine sort.*)

Mr. DE SOTENVILLE.

Vous méritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là, & votre procédé met tout le monde contre vous.

Me. DE SOTENVILLE.

Allez, songez à mieux traiter une demoiselle bien née; & prenez garde désormais à ne plus faire de pareilles bévues.

GEORGE DANDIN *à part.*

J'enrage de bon cœur, d'avoir tort lorsque j'ai raison.

SCENE VIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE *à Mr. de Sotenville.*

Monsieur, vous voyez comme j'ai été fauſſement accusé, vous êtes homme qui savez les maximes

du point d'honneur; & je vous demande raiſon de l'affront qui m'a été fait.

MR. DE SOTENVILLE.

Celà eſt juſte, & c'eſt l'ordre des procédés. Allons, mon gendre, faites ſatisfaction à Monſieur.

GEORGE DANDIN.

Comment, ſatisfaction?

MR. DE SOTENVILLE.

Oui, celà ſe doit dans les règles, pour l'avoir à tort accuſé.

GEORGE DANDIN.

C'eſt une choſe, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accuſé; & je ſais bien ce que j'en penſe.

MR. DE SOTENVILLE.

Il n'importe. Quelque penſée qui vous puiſſe refter, il a nié, c'eſt ſatisfaire les perſonnes; & l'on n'a nul droit de ſe plaindre de tout homme qui ſe dédit.

GEORGE DANDIN.

Si bien donc que, ſi je le trouvois couché avec ma femme, il en ſeroit quitte pour ſe dédire?

MR. DE SOTENVILLE.

Point de raiſonnemens. Faites-lui les excuſes que je vous dis.

GEORGE DANDIN.

Moi? Je lui ferai encore des excuſes, après...

MR. DE SOTENVILLE.

Allons, vous dis-je, il n'y a rien à balancer, & vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire puiſque c'eſt moi qui vous conduis.

Digitized by Google

GEORGE DANDIN.

Je ne saurois...

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, mon gendre, ne m'échauffez pas la bile, je me mettrois avec lui contre vous. Allons, laissez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN.

Ah, George Dandin!

Mr. DE SOTENVILLE.

Votre bonnet à la main, le premier, Monsieur est gentilhomme, & vous ne l'êtes pas.

GEORGE DANDIN *à part, & bonnet à la main.*

J'enrage.

Mr. DE SOTENVILLE.

Répétez après moi: Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Monsieur.

Mr. DE SOTENVILLE.

Je vous demande pardon.

(*Voyant que George Dandin fait difficulté de lui obéir.*)

Ah!

GEORGE DANDIN.

Je vous demande pardon.

Mr. DE SOTENVILLE.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

GEORGE DANDIN.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

Digitized by Google

MR. DE SOTENVILLE.

C'eſt que je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

GEORGE DANDIN.

C'eſt que je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

MR. DE SOTENVILLE.

Et je vous prie de croire.

GEORGE DANDIN.

Et je vous prie de croire.

MR. DE SOTENVILLE.

Que je ſuis votre ſerviteur.

GEORGE DANDIN.

Voulez-vous que je ſois ſerviteur d'un homme qui me veut faire cocu?

MR. DE SOTENVILLE *le menaçant encore.*

Ah!

CLITANDRE.

Il ſuffit, Monſieur.

MR. DE SOTENVILLE.

Non, je veux qu'il achève, & que tout aille dans les formes. Que je ſuis votre ſerviteur.

GEORGE DANDIN.

Que je ſuis votre ſerviteur.

CLITANDRE *à George Dandin.*

Monſieur, je ſuis le vôtre de tout mon cœur, & je ne ſonge plus à ce qui s'eſt paſſé. Pour vous, *(à Monſieur de Sotenville.)* Monſieur, je vous donne le bon jour; je ſuis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

MR. DE SOTENVILLE.

Je vous baiſe les mains; &, quand il vous plaira,

Digitized by Google

je vous donnerai le divertissement de courre un lièvre.

CLITANDRE.

C'est trop de graces que vous me faites

(Clitandre sort.)

MR. DE SOTENVILLE.

Voilà, mon gendre, comme il faut pousser les choses. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, & ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront.

SCENE IX.

GEORGE DANDIN *seul.*

Ah! que je... Vous l'avez voulu; vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu; cela vous sied fort bien, & vous voilà ajusté comme il faut; vous avez justement ce que vous méritez. Allons. Il s'agit seulement de désabuser le père & la mère; & je pourrai trouver, peut-être, quelque moyen d'y réussir.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

Oui, j'ai bien deviné qu'il falloit que celà vint de toi, & que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

LUBIN.

Par ma foi, je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'avoit vû sortir; & il faut que les gens, en ce pays-ci, soient de grands babillards.

CLAUDINE.

Vraiment, ce Monsieur le Vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son ambassadeur; & il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux.

LUBIN.

Va, une autre fois, je serai plus fin; & je prendrai mieux garde à moi.

CLAUDINE.

Oui, oui, il sera tems.

Digitized by Google

LUBIN.

Ne parlons plus de celà. Ecoute.

CLAUDINE.

Que veux-tu que j'écoute?

LUBIN.

Tourne un peu ton visage devers moi.

CLAUDINE.

Hé bien, qu'est-ce?

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE.

Quoi?

LUBIN.

Hé, là, ne fais-tu pas bien ce que je veux dire?

CLAUDINE.

Non.

LUBIN.

Morgué, je t'aime.

CLAUDINE.

Tout de bon?

LUBIN.

Oui, le diable m'emporte; tu me peux croire, puisque j'en jure.

CLAUDINE.

A la bonne heure.

LUBIN.

Je me sens tout tribouiller le cœur quand je te regarde.

CLAUDINE.

Je m'en rejouis.

Digitized by Google

LUBIN.

Comment eſt-ce que tu fais pour être ſi jolie?

CLAUDINE.

Je fais comme font les autres.

LUBIN.

Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu ſeras ma femme, je ſerai ton mari; & nous ſerons tous deux mari & femme.

CLAUDINE.

Tu ſerois peut-être jaloux comme notre maître.

LUBIN.

Point.

CLAUDINE.

Pour moi, je hais les maris ſoupçonneux; & j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un ſi plein de confiance, & ſi ſûr de ma chaſteté qu'il me vît ſans inquiétude au milieu de trente hommes.

LUBIN.

Hé bien, je ſerai tout comme cela.

CLAUDINE.

C'eſt la plus ſotte choſe du monde que de ſe défier d'une femme, & de la tourmenter. La vérité de l'affaire eſt qu'on n'y gagne rien de bon, cela nous fait ſonger à mal; & ce ſont ſouvent les maris, qui, avec leurs vacarmes, ſe font eux-mêmes ce qu'ils ſont.

LUBIN.

Hé bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

Digitized by Google

CLAUDINE.

Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorſqu'un mari ſe met à notre diſcretion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut; & il en eſt, comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourſe, & nous diſent, prenez. Nous en uſons honnêtement, & nous nous contentons de la raiſon. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, & nous ne les épargnons point.

LUBIN.

Va, je ſerai de ceux qui ouvrent leur bourſe, & tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE.

Hé bien, bien, nous verrons.

LUBIN.

Vien donc ici, Claudine.

CLAUDINE.

Que veux-tu?

LUBIN.

Vien, te dis-je.

CLAUDINE.

Ah! Doucement. Je n'aime pas les patineurs.

LUBIN.

Hé! Un petit brin d'amitié.

CLAUDINE.

Laiſſe-moi-là, te dis-je, je n'entends pas raillerie.

LUBIN.

Claudine,

Digitized by Google

CLAUDINE *repouſſant Lubin.*

Hai!

LUBIN.

Ah! que tu es rude à pauvres gens! Fi, que celà eſt mal-honnête de refuſer les perſonnes! N'as-tu point de honte d'être belle, & de ne vouloir pas qu'on te careſſe? Hé, là.

CLAUDINE.

Je te donnerai ſur le nez,

LUBIN.

Oh! La farouche! La ſauvage! Fi, pouas, la vilaine qui eſt cruelle.

CLAUDINE.

Tu t'émancipes trop.

LUBIN.

Qu'eſt-ce-que celà te coûteroit de me laiſſer faire?

CLAUDINE.

Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN.

Un petit baiſer ſeulement, en rabattant ſur notre mariage.

CLAUDINE.

Je ſuis votre ſervante.

LUBIN.

Claudine, je t'en prie, ſur l'& tant moins.

CLAUDINE.

Hé, que nenni! J'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va-t-en, & dis à Monſieur le Vicomte que j'aurai ſoin de rendre ſon billet.

Digitized by Google

LUBIN.

Adieu, beauté rudânière.

CLAUDINE.

Le mot eſt amoureux.

LUBIN.

Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, & tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

CLAUDINE,

Je vais remettre aux mains de ma maitreſſe..... Mais la voici avec ſon mari; éloignons-nous; & attendons qu'elle ſoit ſeule.

SCENE II.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE.

GEORGE DANDIN.

Non, non; on ne m'abuſe pas avec tant de facilité, & je ne ſuis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait eſt véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne penſe, et votre galimathias ne m'a point tantôt ébloui.

Digitized by Google

SCENE III.

CLITANDRE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE *à part, dans le fond du théâtre.*

Ah! La voilà, mais le mari eſt avec elle.

GEORGE DANDIN *ſans voir Clitandre.*

Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vû la vérité de ce que l'on m'a dit, & le peu de reſpect que vous avez pour le nœud qui nous joint. (*Clitandre & Angélique ſe ſaluent.*) Mon Dieu! Laiſſez-là votre révérence, ce n'eſt pas de ces ſortes de reſpects dont je vous parle, & vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGÉLIQUE.

Moi, me moquer? En aucune façon.

GEORGE DANDIN.

Je ſais votre penſée, & connois... (*Clitandre & Angélique ſe ſaluent encore.*) Encore? Ah! Ne raillons pas davantage. Je n'ignore pas qu'à cauſe de votre nobleſſe, vous me tenez fort au-deſſous de vous; & le reſpect que je vous veux dire, ne regarde point ma perſonne. J'entends parler de celui que vous devez à des nœuds auſſi vénérables que le ſont ceux du mariage. (*Angélique fait ſigne à Clitandre.*) Il ne faut point lever les épaules, & je ne dis point de ſottiſes.

ANGÉ-

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Qui songe à lever les épaules?

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu! Nous voyons clair. Je vous dis encore une fois que le mariage est une chaine, à laquelle on doit porter toute sorte de respect, & que c'est fort mal fait à vous d'en user comme vous faites. (*Angélique fait signe de la tête à Clitandre.*) Oui, oui, mal fait à vous, & vous n'avez que faire de hocher la tête & de me faire la grimace.

ANGÉLIQUE.

Moi? Je ne sais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN.

Je le sais fort bien, moi, & vos mepris ne sont connus. Si je ne suis pas né noble, au moins suis-je d'une race où il n'y a point de reproche, & la famille des Dandins.....

CLITANDRE *derrière Angélique, sans être aperçu de George Dandin.*

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN *sans voir Clitandre.*

Hé?

ANGÉLIQUE.

Quoi? Je ne dis mot.

(*George Dandin tourne autour de sa femme, & Clitandre se retire, en faisant une grande révérence à George Dandin.*)

SCENE IV.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE.

GEORGE DANDIN.

Le voilà qui vient roder autour de vous.

ANGÉLIQUE.

Hé bien? Eſt-ce ma faute? Que voulez-vous que j'y faſſe?

GEORGE DANDIN.

Je veux que vous y faſſiez, ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à ſon mari. Quoiqu'on en puiſſe dire, les galans n'obſèdent jamais que quand on le veut bien? Il y a un certain air doucereux qui les attire, ainſi que le miel fait les mouches; & les honnêtes femmes ont des manières qui les ſavent chaſſer d'abord.

ANGÉLIQUE.

Moi, les chaſſer? Et par quelle raiſon? Je ne me ſcandaliſe point qu'on me trouve bien faite, & cela me fait du plaiſir.

GEORGE DANDIN.

Oui! Mais quel perſonnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie?

ANGÉLIQUE.

Le perſonnage d'un honnête homme, qui eſt bien aiſe de voir ſa femme conſidérée.

Digitized by Google

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet. Ce n'est pas là mon compte; & les Dandins ne sont point accoutumés à cette mode-là.

ANGÉLIQUE.

Oh, les Dandins s'y accoutumeront, s'ils veulent; car, pour moi, je vous déclare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde, & de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment? Parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, & que nous rompions tout commerce avec les vivans? C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de messieurs les maris, & je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissemens, & qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, & ne veux point mourir si jeune.

GEORGE DANDIN.

C'est ainsi que vous satisfaites aux engagemens de la foi que vous m'avez donnée publiquement?

ANGÉLIQUE.

Moi? Je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, & vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, & si je voulois bien de vous? Vous n'avez consulté pour cela que mon père & ma mère, ce sont eux, proprement, qui vous ont épousé; & c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, &

Digitized by Google

que vous avez prise sans consulter mes sentimens, je prétends n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés, & je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, & goûter le plaisir de m'ouir dire des douceurs. Préparez-vous y pour votre punition; & rendez graces au Ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

GEORGE DANDIN.

Oui? C'est ainsi que vous le prenez? Je suis votre mari; & je vous dis que je n'entends pas celà.

ANGÉLIQUE.

Moi, je suis votre femme, & je vous dis que je l'entends.

GEORGE DANDIN *à part.*

Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote, & le mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah! Allons, George Dandin, je ne pourrois me retenir, & il vaut mieux quitter la place.

Digitized by Google

SCENE V.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

J'avois, Madame, impatience qu'il s'en allât pour vous rendre ce mot de la part que vous savez.

ANGÉLIQUE.

Voyons.

CLAUDINE *à part.*

A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplaît pas trop.

ANGÉLIQUE.

Ah! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante! Que, dans tous leurs discours, & dans toutes leurs actions, les gens de cour ont un air agréable! Et qu'est-ce que c'est, auprès d'eux, que nos gens de province?

CLAUDINE.

Je crois qu'après les avoir vûs, les Dandins ne vous plaisent guères.

ANGÉLIQUE.

Demeure ici, je m'en vais faire la réponse.

CLAUDINE *seule.*

Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici...

Digitized by Google

SCENE VI.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Vraiment, Monsieur, vous avez pris là un habile messager.

CLITANDRE.

Je n'ai pas osé envoyer de mes gens, mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te recompense des bons offices que je sais que tu m'as rendus.

(*Il fouille dans sa poche.*)

CLAUDINE.

Hé! Monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine là; & je vous rends service, parce que vous le méritez, & que je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE *donnant de l'argent à Claudine.*

Je te suis obligé.

LUBIN *à Claudine.*

Puisque nous serons mariés, donne-moi cela que je le mette avec le mien.

CLAUDINE.

Je te le garde aussi-bien que le baiser.

CLITANDRE *à Claudine.*

Di-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtresse?

Digitized by Google

CLAUDINE.

Oui. Elle eſt allée y répondre.

CLITANDRE.

Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puiſſe entretenir?

CLAUDINE.

Oui, venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE.

Mais, le trouvera-t-elle bon, & n'y a-t-il rien à riſquer?

CLAUDINE.

Non, non. Son mari n'eſt pas au logis; & puis, ce n'eſt pas lui qu'elle a le plus à ménager, c'eſt ſon père & ſa mère, pourvû qu'ils ſoient prévenus, tout le reſte n'eſt point à craindre.

CLITANDRE.

Je m'abandonne à ta conduite.

LUBIN.

Teſtiguenne, que j'aurai là une habile femme! Elle a de l'eſprit comme quatre.

SCENE VII.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN *à part.*

Voici mon homme de tantôt. Plût au Ciel qu'il pût ſe réſoudre à vouloir rendre témoignage au père & à la mère de ce qu'ils ne veulent point croire.

Digitized by Google

LUBIN.

Ah! Vous voilà, monsieur le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, & qui me l'aviez tant promis. Vous êtes donc un causeur, & vous allez redire ce que l'on vous dit en secret.

GEORGE DANDIN.

Moi?

LUBIN.

Oui. Vous avez été tout rapporter au mari, & vous êtes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien aise de savoir que vous avez de la langue, & celà m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN.

Ecoute, ami.

LUBIN.

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui se passe à cette heure; mais, pour votre punition, vous ne saurez rien du tout.

GEORGE DANDIN.

Comment? Qu'est-ce qui se passe?

LUBIN.

Rien; rien. Voilà ce que c'est d'avoir causé, vous n'en tâterez plus, & je vous laisse sur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN.

Arrête un peu.

LUBIN.

Point.

Digitized by Google

GEORGE DANDIN.

Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN.

Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN.

Non, ce n'eſt pas celà.

LUBIN.

Hé, quelque ſot. Je vous vois venir.

GEORGE DANDIN.

C'eſt autre choſe. Ecoute.

LUBIN.

Point d'affaire. Vous voudriez que je vous diſſe, que Monſieur le Vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, & qu'elle l'a mené chez ſa maîtreſſe. Mais je ne ſuis pas ſi bête.

GEORGE DANDIN.

De grace.....

LUBIN.

Non.

GEORGE DANDIN.

Je te donnerai.....

LUBIN.

Tarare.

Digitized by Google

SCENE VIII.

GEORGE DANDIN *seul.*

Je n'ai pû me servir, avec cet innocent, de la pensée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui est échapé feroit la même chose; &, si le galant est chez moi, ce seroit pour avoir raison aux yeux du père & de la mère, & les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'est que je ne sais comment faire pour profiter de cet avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle; & quelque chose que je puisse voir, moi-même, de mon déshonneur, je n'en ferai point crû à mon serment, & l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais querir beau-père & belle-mère, sans être sûr de trouver chez moi le galant, ce sera la même chose; & je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrois-je point m'éclaircir doucement, s'il y est encore?

(*après avoir été regarder par le trou de la serrure.*)

Ah, Ciel! Il n'en faut plus douter, & je viens de l'appercevoir par le trou de la porte. Le sort me donne ici de quoi confondre ma partie; &, pour achever l'aventure, il fait venir, à point nommé, les juges dont j'avois besoin.

Digitized by Google

SCENE IX.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

Enfin, vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, & votre fille l'a emporté ſur moi, mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode; &, Dieu merci, mon déſhonneur eſt ſi clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

MR. DE SOTENVILLE.

Comment, mon gendre, vous en êtes encore là-deſſus?

GEORGE DANDIN.

Oui, j'y ſuis, & jamais je n'eus tant de ſujet d'y être.

MR. DE SOTENVILLE.

Vous nous venez encore étourdir la tête?

GEORGE DANDIN.

Oui, Madame; & l'on fait bien pis à la mienne.

MR. DE SOTENVILLE.

Ne vous laſſez-vous point de vous rendre importun?

GEORGE DANDIN.

Non. Mais je me laſſe fort d'être pris pour dupe.

Digitized by Google

ME. DE SOTENVILLE.

Ne voulez-vous point vous défaire de vos penſées extravagantes?

GEORGE DANDIN.

Non, Madame; mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me déſhonore.

ME. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, notre gendre, apprenez à parler.

MR. DE SOTENVILLE.

Corbleu, cherchez de termes moins offenſans que ceux-là.

GEORGE DANDIN.

Marchand qui perd, ne peut rire.

ME. DE SOTENVILLE.

Souvenez-vous que vous avez épouſé une demoiſelle.

GEORGE DANDIN.

Je m'en ſouviens aſſez; & ne m'en ſouviendrai que trop.

MR. DE SOTENVILLE.

Si vous vous en ſouvenez, ſongez donc à parler d'elle avec plus de reſpect.

GEORGE DANDIN.

Mais que ne ſonge-t-elle plûtôt à me traiter plus honnêtement? Quoi? Parce qu'elle eſt demoiſelle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, ſans que j'oſe ſouffler?

MR. DE

Mr. DE SOTENVILLE.

Qu'avez-vous donc, & que pouvez-vous dire? N'avez-vous pas vû ce matin qu'elle s'eſt défendue de connoître celui dont vous m'étiez venu parler?

GEORGE DANDIN.

Oui. Mais, vous, que pourrez-vous dire, ſi je vous fais voir maintenant que le galant eſt avec elle?

Me. DE SOTENVILLE.

Avec elle?

GEORGE DANDIN.

Oui, avec elle, & dans ma maiſon.

Mr. DE SOTENVILLE.

Dans votre maiſon!

GEORGE DANDIN.

Oui, dans ma propre maiſon.

Me. DE SOTENVILLE.

Si celà eſt, nous ſerons pour vous contr'elle.

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui. L'honneur de notre famille nous eſt plus cher que toute choſe; &, ſi vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre ſang, & l'abandonnerons à votre colère.

GEORGE DANDIN.

Vous n'avez qu'à me ſuivre.

Me. DE SOTENVILLE.

Gardez de vous tromper.

Mr. DE SOTENVILLE.

N'allez pas faire comme tantôt.

Digitized by Google

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu! Vous allez voir. (*montrant Clitandre qui sort avec Angélique.*) Tenez! Ai-je menti?

SCENE X.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, MONSIEUR DE SOTENVILLE & MADAME DE SOTENVILLE *avec* GEORGE DANDIN, *dans le fond du théâtre.*

ANGÉLIQUE *à Clitandre.*

Adieu. J'ai peur qu'on vous surprenne ici; & j'ai quelques mesures à garder.

CLITANDRE.

Promettez-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGÉLIQUE.

J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN *à Monsieur & à Madame de Sotenville.*

Approchons doucement par derrière; & tâchons de n'être point vûs.

CLAUDINE.

Ah! Madame, tout est perdu. Voilà votre père & votre mère accompagnés de votre mari.

CLITANDRE *à part.*

Ah, Ciel!

Digitized by Google

ANGÉLIQUE *bas à Clitandre & à Claudine.*
Ne faites pas semblant de rien, & me laissez faire
(*haut à Clitandre.*)
tous deux. Quoi? Vous osez en user de la sorte, après l'affaire de tantôt, & c'est ainsi que vous dissimulez vos sentimens? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, & que vous faites des desseins de me solliciter, j'en témoigne mon dépit, & m'explique à vous clairement en présence de tout le monde; vous niez hautement la chose, & me donnez parole d'avoir aucune pensée de m'offenser, & cependant, le même jour, vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre visite, de me dire que vous m'aimez, & de me faire cent sots contes, pour me persuader de répondre à vos extravagances, comme si j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, & m'éloigner jamais de la vertu que mes parens m'ont enseignée? Si mon père savoit celà, il vous apprendroit bien à tenter de ces entreprises; mais une honnête femme n'aime point les éclats, je (*après avoir fait signe à Claudine d'apporter un bâton.*) n'ai garde de lui en rien dire; & je veux vous montrer que, toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un gentilhomme; & ce n'est pas en gentilhomme aussi que je veux vous traiter.
(*Angélique prend le bâton, & le lève sur Clitandre,*

Digitized by Google

qui se range de façon que les coups tombent sur George Dandin.)

CLITANDRE *criant comme s'il avoit été frappé.*
Ah, ah, ah, ah, ah! Doucement.

SCENE XI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Fort, Madame, frappez comme il faut.

ANGÉLIQUE *faisant semblant de parler à Clitandre.*
S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre.

CLAUDINE.

Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGÉLIQUE *faisant l'étonnée.*
Ah! Mon père, vous êtes-là?

MR. DE SOTENVILLE.

Oui, ma fille; & je vois qu'en sagesse & en courage tu te montres un digne rejetton de la maison de Sotenville. Vien-çà, approche-toi que je t'embrasse.

MR. DE SOTENVILLE.

Embrasse-moi aussi, ma fille. Las! Je pleure de

Digitized by Google

joye, & reconnois mon ſang aux choſes que tu viens de faire.

MR. DE SOTENVILLE.

Mon gendre, que vous devez être ravi, & que cette aventure eſt pour vous pleine de douceurs! Vous aviez un juſte ſujet de vous alarmer, mais vos ſoupçons ſe trouvent diſſipés le plus avantageuſement du monde.

ME. DE SOTENVILLE.

Sans doute, notre gendre, vous devez maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE.

Aſſûrément. Voilà une femme, celle-là, vous êtes trop heureux de l'avoir, & vous devriez baiſer les pas par où elle paſſe.

GEORGE DANDIN *à part.*

Hé, traîtreſſe!

MR. DE SOTENVILLE.

Qu'eſt-ce, mon gendre? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous.

ANGÉLIQUE.

Non, non, mon père, il n'eſt pas néceſſaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir; & tout ce que j'en fais, n'eſt que pour l'amour de moi-même.

MR. DE SOTENVILLE.

Où allez-vous, ma fille?

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Je me retire, mon père, pour ne me voir point obligée à recevoir ſes complimens.

CLAUDINE *à George Dandin.*

Elle a raiſon d'être en colère. C'eſt une femme qui mérite d'être adorée, & vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN *à part.*

Scélérate!

SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

MR. DE SOTENVILLE.

C'eſt un petit reſſentiment de l'affaire de tantôt, & celà ſe paſſera avec un peu de careſſe que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voila en état de ne nous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix enſemble, & tâchez de l'appaiſer par des excuſes de votre emportement.

ME. DE SOTENVILLE.

Vous devez conſidérer que c'eſt une jeune fille élevée à la vertu, & qui n'eſt point accoutumée à ſe voir ſoupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je ſuis ravie de voir vos déſordres finis, & des tranſports de joye que vous doit donner ſa conduite.

Digitized by Google

SCENE XIII.

GEORGE DANDIN *seul.*

Je ne dis mot; car je ne gagnerois rien à parler. Jamais il ne s'eſt rien vû d'égal à ma diſgrace. Oui, j'admire mon malheur, & la ſubtile adreſſe de ma carogne de femme pour ſe donner toujours raiſon, & me faire avoir tort. Eſt-il poſſible que toujours j'aurai du deſſous avec elle, que les apparences toujours tourneront contre moi; & que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée? O Ciel! ſeconde mes deſſeins, & m'accorde la grace de faire voir aux gens que l'on me déshonore.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE.

La nuit eſt avancée, j'ai peur qu'il ne ſoit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin.

LUBIN.

Monſieur.

CLITANDRE.

Eſt-ce par ici?

LUBIN.

Je penſe que oui. Morgué voilà une ſotte nuit, d'être ſi noire que celà.

CLITANDRE.

Elle a tort aſſûrément; mais, ſi d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne ſoyions vûs.

LUBIN.

Vous avez raiſon, elle n'a pas tant de tort. Je voudrois bien ſavoir, Monſieur, vous qui êtes ſavant, pourquoi il ne fait point jour la nuit.

CLITANDRE.

C'eſt une grande queſtion, & qui eſt difficile. Tu es curieux, Lubin?

Digitized by Google

LUBIN.

Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été ſonger à des choſes où on n'a jamais ſongé.

CLITANDRE.

Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'eſprit ſubtil & pénétrant.

LUBIN.

Celà eſt vrai. Tenez, j'explique du latin, quoique jamais je ne l'aye appris; & voyant l'autre jour écrit ſur une grande porte, *collegium*, je devinai que celà vouloit dire collège.

CLITANDRE.

Celà eſt admirable! Tu ſais donc lire, Lubin?

LUBIN.

Oui, je ſai lire la lettre moulée; mais je n'ai jamais ſû apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE.

(*après avoir frappé dans ſes mains.*)

Nous voici contre la maiſon. C'eſt le ſignal que m'a donné Claudine.

LUBIN.

Par ma foi, c'eſt une fille qui vaut de l'argent; & je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE.

Auſſi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN.

Monſieur, je vous ſuis.....

CLITANDRE.

Chut. J'entends quelque bruit.

Digitized by Google

SCENE II.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGÉLIQUE.

Claudine.

CLAUDINE.

Hé bien ?

ANGÉLIQUE.

Laiſſe la porte entr'ouverte.

CLAUDINE.

Voilà qui eſt fait.

(Scène de nuit. Les acteurs ſe cherchent les uns les autres, dans l'obſcurité.)

CLITANDRE *à Lubin.*

Ce ſont elles. St.

ANGÉLIQUE.

St.

LUBIN.

St.

CLAUDINE.

St.

CLITANDRE *à Claudine, qu'il prend pour Angélique.*

Madame.

ANGÉLIQUE *à Lubin qu'elle prend pour Clitandre.*

Quoi ?

Digitized by Google

LUBIN *à Angélique, qu'il prend pour Claudine.*
Claudine.

CLAUDINE *à Clitandre, qu'elle prend pour Lubin.*
Qu'eſt-ce.

CLITANDRE *à Claudine, croyant parler à Angélique.*
Ah! Madame, que j'ai de joye!

LUBIN *à Angélique, croyant parler à Claudine.*
Claudine, ma pauvre Claudine.

CLAUDINE *à Clitandre.*
Doucement, Monſieur.

ANGÉLIQUE *à Lubin.*
Tout beau, Lubin.

CLITANDRE.
Eſt-ce toi, Claudine?

CLAUDINE.
Oui.

LUBIN.
Eſt-ce vous, Madame?

ANGÉLIQUE.
Oui.

CLAUDINE *à Clitandre.*
Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN *à Angélique.*
Ma foi, la nuit on n'y voit goute.

ANGÉLIQUE.
Eſt-ce pas vous, Clitandre?

CLITANDRE.
Oui, Madame.

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Mon mari ronfle comme il faut, & j'ai pris ce tems pour nous entretenir ici.

CLITANDRE.

Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUDINE.

C'est fort bien avisé.

(*Angélique, Clitandre, & Claudine vont s'asseoir dans le fond du théâtre.*)

LUBIN *cherchant Claudine.*

Claudine, où est-ce que tu es?

SCENE III.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE & CLAUDINE *assis au fond du théâtre*, GEORGE DANDIN *à moitié déshabillé*, LUBIN.

GEORGE DANDIN *à part.*

J'ai entendu descendre ma femme, & je me suis vite habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée? Seroit-elle sortie?

LUBIN *cherchant toujours Claudine.*

(*prenant George Dandin pour Claudine.*)

Où es-tu donc, Claudine? Ah! Te voilà. Par ma foi, ton maître est plaisamment attrapé, & je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il

qu'il ronfle à cette heure, comme tous les diantres; & il ne fait pas que Monſieur le Vicomte & elle ſont enſemble pendant qu'il dort. Je voudrois bien ſavoir quel ſonge il fait maintenant. Celà eſt tout-à-fait riſible. De quoi s'aviſe-t-il auſſi d'être jaloux de ſa femme, & de vouloir qu'elle ſoit à lui tout ſeul? C'eſt un impertinent, & Monſieur le Vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine? Allons, ſuivons les, & me donne ta petite menotte que je la baiſe. Ah! Que celà eſt doux? Il me ſemble que je mange des confitures.

(*à George Dandin, qu'il prend toujours pour Claudine, & qui le repouſſe rudement.*)

Tu-Dieu, comme vous y allez! Voilà une petite menotte qui eſt un peu bien rude.

GEORGE DANDIN.

Qui va là?

LUBIN.

Perſonne.

GEORGE DANDIN.

Il fuit; & me laiſſe informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que, ſans tarder, j'envoye appeller ſon père & ſa mère, & que cette aventure me ſerve à me faire ſéparer d'elle. Holà, Colin, Colin.

Digitized by Google

SCENE IV.

ANGELIQUE & CLITANDRE, *avec* CLAUDINE & LUBIN *assis au fond du théâtre*, GEORGE DANDIN, COLIN.

COLIN *à la fenêtre.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Allons, vîte ici bas.

COLIN *sautant par la fenêtre.*

M'y voilà, on ne peut pas plus vîte.

GEORGE DANDIN.

Tu es-là?

COLIN.

Oui, Monsieur.

(*Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu sa voix, Colin passe de l'autre, & s'endort.*

GEORGE DANDIN *se tournant du côté où il croit qu'est Colin.*

Doucement. Parle bas. Ecoute. Va-t-en chez mon beau-père, & ma belle mère, & dis que je les prie très-instamment de venir tout-à-l'heure ici. Entens-tu? Hé Colin, Colin.

COLIN *de l'autre côté, se réveillant.*

Monsieur.

Digitized by Google

GEORGE DANDIN.

Où, diable, es-tu?

COLIN.

Ici.

GEORGE DANDIN.

Peste soit du maroufle, qui s'éloigne de moi. *(Pendant que George Dandin retourne du côté où il croit que Colin est resté, Colin, a moitié endormi, passe de l'autre, & se rendort.)* Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-père, & ma belle-mère, & leur dire que je les conjure de se rendre ici tout-à-heure. M'entens-tu bien? Répon, Colin, Colin.

COLIN *de l'autre côté se réveillant.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Voilà un pendard qui me fera enrager. Vien-t-en à moi. *(ils se rencontrent & tombent tous deux.)* Ah! Le traître! Il m'a estropié. Où est-ce que tu es? Approche que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

COLIN.

Assurément.

GEORGE DANDIN.

Veux-tu venir?

COLIN.

Nenni, ma foi.

GEORGE DANDIN.

Vien, te dis-je.

Digitized by Google

COLIN.

Point. Vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, non. Je ne te ferai rien.

COLIN.

Assurément?

GEORGE DANDIN.

(*à Colin, qu'il tient par le bras.*)

Oui. Approche. Bon. Tu es bienheureux de ce que j'ai besoin de toi. Va-t-en vite, de ma part, prier mon beau-père & ma belle-mère, de se rendre ici le plutôt qu'ils pourront, & leur dis que c'est pour une affaire de la dernière conséquence; &, s'ils faisoient quelque difficulté, à cause de l'heure, ne manque pas de les presser, & de leur bien faire entendre qu'il est très-important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entends bien maintenant?

COLIN.

Oui, Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Va vîte, & revien de même. Et moi je vais rentrer dans ma maison, attendant que.... Mais j'entends quelqu'un. Ne seroit-ce point ma femme? Il faut que j'écoute, & me serve de l'obscurité qu'il fait.

(*George Dandin se range près de la porte de sa maison.*)

Digitized by Google

SCENE V.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE *à Clitandre.*

Adieu. Il eſt tems de ſe retirer.

CLITANDRE.

Quoi! Si-tôt?

ANGÉLIQUE.

Nous nous ſommes aſſez entretenus.

CLITANDRE.

Ah! Madame, puis-je aſſez vous entretenir, & trouver, en ſi peu de tems, toutes les paroles dont j'ai beſoin? Il me faudroit des journées entières pour me bien expliquer à vous de tout ce que je ſens, & je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Nous en écouterons une autrefois davantage.

CLITANDRE.

Hélas! De quel coup me percez-vous l'ame, lorſque vous me parlez de vous retirer, & avec combien de chagrin m'allez-vous laiſſer maintenant!

ANGÉLIQUE.

Nous trouverons moyen de nous revoir.

Digitized by Google

CLITANDRE.

Oui; mais je ſonge qu'en me quittant, vous allez trouver un mari. Cette penſée m'aſſaſſine, & les privilèges qu'ont les maris, ſont des choſes cruelles pour un amant qui aime bien.

ANGÉLIQUE.

Serez-vous aſſez foible pour avoir cette inquiétude & penſez-vous qu'on ſoit capable d'aimer de certains maris qu'il y a? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, & que l'on dépend de parens, qui n'ont des yeux que pour le bien; mais on fait leur rendre juſtice, & l'on ſe moque fort de les conſidérer au-delà de ce qu'ils méritent.

GEORGE DANDIN.

Voilà nos carognes de femmes.

CLITANDRE.

Ah! qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçû, & que c'eſt une étrange choſe que l'aſſemblage qu'on a fait, d'une perſonne comme vous, avec un homme comme lui!

GEORGE DANDIN *à part.*

Pauvres maris! Voilà comme on vous traite.

CLITANDRE.

Vous méritez, ſans doute, une toute autre deſtinée; & le Ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un payſan.

Digitized by Google

GEORGE DANDIN.

Plût au Ciel, fût-elle la tienne! Tu changerois de langage. Rentrons, c'en eſt aſſez.

(*George Dandin, étant rentré, ferme la porte en dedans.*)

SCENE VI.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

Madame, ſi vous avez du mal à dire de votre mari, dépêchez vîte, car il eſt tard.

CLITANDRE.

Ah, Claudine, que tu es cruelle!

ANGÉLIQUE *à Clitandre.*

Elle a raiſon. Séparons-nous.

CLITANDRE.

Il faut donc s'y réſoudre, puiſque vous le voulez. Mais, au moins, je vous conjure de me plaindre un peu, des méchans momens que je vais paſſer.

ANGÉLIQUE.

Adieu.

LUBIN.

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bon ſoir?

Digitized by Google

CLAUDINE.

Va, Va, je le reçois de loin, & je t'en renvoye autant.

SCENE VII.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE.

Rentrons sans faire de bruit.

CLAUDINE.

La porte s'eſt fermée.

ANGÉLIQUE.

J'ai le paſſe-par-tout.

CLAUDINE.

Ouvrez donc doucement.

ANGÉLIQUE.

On a fermé en dedans, & je ne ſais comment nous ferons.

CLITANDRE.

Appellez le garçon qui couche-là.

ANGÉLIQUE.

Colin, Colin, Colin.

Digitized by Google

SCENE III.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

GEORGE DANDIN *à la fenêtre.*

Colin, Colin. Ah! Je vous y prends donc, Madame ma femme; & vous faites des *eſcampativos* pendant que je dors? Je ſuis bien aiſe de celà, & de vous voir dehors à l'heure qu'il eſt.

ANGÉLIQUE.

Hé bien? Quel grand mal eſt-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit?

GEORGE DANDIN.

Oui, oui. L'heure eſt bonne à prendre le frais. C'eſt bien plûtot le chaud, Madame la coquine; & nous ſavons toute l'intrigue du rendez-vous, & du damoiſeau. Nous avons entendu votre galant entretien, & les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un & l'autre. Mais ma conſolation, c'eſt que je vais être vengé; & que votre père & votre mère ſeront convaincus maintenant de la juſtice de mes plaintes, & du dérèglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, & ils vont être ici dans ce moment.

ANGÉLIQUE *à part.*

Ah Ciel!

CLAUDINE.

Madame,

Digitized by Google

GEORGE DANDIN.

Voilà un coup, sans doute, où vous ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe, & j'ai dequoi mettre à bas votre orgueil, & détruire vos artifices. Jusques ici vous avez joué mes accusations, ébloui vos parens, & plâtré vos malversations. J'ai eu beau voir, & beau dire, votre adresse toujours l'a emporté sur mon bon droit, & toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raison, mais, à cette fois, Dieu merci, les choses vont être éclaircies, & votre effronterie sera pleinement confondue.

ANGÉLIQUE.

Hé, je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN.

Non, non; il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, & je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il est. En attendant qu'ils viennent, songez, si vous voulez, a chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire; à inventer quelque moyen de rhabiller votre escapade; à trouver quelque belle ruse pour éluder ici les gens & paroître innocente, quelque prétexte spécieux de pélérinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous venez de secourir.

ANGÉLIQUE.

Non. Mon intention n'est pas de vous rien déguiser. Je ne prétends point me défendre, ni vous nier les choses, puisque vous les savez.

Digitized by Google

GEORGE DANDIN.

C'eſt que vous voyez bien que tous les moyens vous en ſont fermés; & que, dans cette affaire, vous ne ſauriez inventer d'excuſe, qu'il ne me ſoit facile de convaincre de fauſſeté.

ANGÉLIQUE.

Oui, je confeſſe que j'ai tort, & que vous avez ſujet de vous plaindre. Mais je vous demande, par grace, de ne m'expoſer point maintenant à la mauvaiſe humeur de mes parens; & de me faire promtement ouvrir.

GEORGE DANDIN.

Je vous baiſe les mains.

ANGÉLIQUE.

Hé, mon pauvre petit mari, je vous en conjure.

GEORGE DANDIN.

Hé; mon pauvre petit mari! Je ſuis votre petit mari maintenant, parce que vous vous ſentez priſe. Je ſuis bien aiſe de celà; & vous ne vous étiez jamais aviſée de me dire ces douceurs.

ANGÉLIQUE.

Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun ſujet de déplaiſir, & de me...

GEORGE DANDIN.

Tout celà n'eſt rien. Je ne veux point perdre cette aventure; & il m'importe qu'on ſoit une fois éclairci à fond de vos déportemens.

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

De grace, laiſſez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, quoi?

ANGÉLIQUE.

Il eſt vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois, que votre reſſentiment eſt juſte, que j'ai pris le tems de ſortir pendant que vous dormiez, & que cette ſortie eſt un rendez-vous que j'avois donné à la perſonne que vous dites. Mais enfin ce ſont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportemens de jeune perſonne qui n'a encore rien vû, & ne fait que d'entrer au monde, des libertés, où l'on s'abandonne, ſans y penſer de mal, & qui, ſans doute, dans le fond, n'ont rien de...

GEORGE DANDIN.

Oui, vous le dites, & ce ſont de ces choſes qui ont beſoin qu'on les croye pieuſement.

ANGÉLIQUE.

Je ne veux point m'excuſer par-là d'être coupable envers vous, & je vous prie ſeulement d'oublier une offenſe dont je vous demande pardon de tout mon cœur; & de m'épargner, en cette rencontre, le déplaiſir que me pourroient cauſer les reproches fâcheux de mon père & de ma mère. Si vous m'accordez généreuſement la grace que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entièrement, elle touchera tout-à-

Digitized by Google

tout-à-fait mon cœur ; & y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parens, & les liens du mariage n'avoient pû y jetter. En un mot, elle sera cause que je renoncerai à toutes les galanteries, & n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir désormais la meilleure femme du monde, & que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en serez satisfait.

GEORGE DANDIN.

Ah ! Crocodile, qui flate les gens pour les étrangler.

ANGÉLIQUE.

Accordez-moi cette faveur.

GEORGE DANDIN.

Point d'affaires. Je suis inexorable.

ANGÉLIQUE.

Montrez-vous généreux.

GEORGE DANDIN.

Non.

ANGÉLIQUE.

De grace.

GEORGE DANDIN.

Point.

ANGÉLIQUE.

Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN.

Non, non, non. Je veux qu'on soit détrompé de vous, & que votre confusion éclate.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, si vous me réduisez au désespoir, je vous avertis qu'une femme en cet état est capable

de tout, & que je ferai quelque chose ici dont vous vous repentirez.

GEORGE DANDIN.

Et que ferez-vous, s'il vous plaît?

ANGÉLIQUE.

Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions; &, de ce couteau que voici, je me tuerai sur la place.

GEORGE DANDIN.

Ah, ah! A la bonne heure.

ANGÉLIQUE.

Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sait de tous côtés nos différends & les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée; & mes parens ne sont pas gens, assurément, à laisser cette mort impunie, & ils en feront, sur votre personne, toute la punition que leur pourront offrir & les poursuites de la Justice, & la chaleur de leur ressentiment. C'est par-là que je trouverai moyen de me venger de vous, & je ne suis pas la première qui ait fû recourir à de pareilles vengeances, & qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la dernière extrémité.

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi-même; & la mode en est passée il y a longtems.

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

C'eſt une choſe dont vous pouvez vous tenir ſûr; &, ſi vous perſiſtez dans votre refus, ſi vous ne me faites ouvrir, je vous jure que, tout-à-l'heure, je vais vous faire voir juſques où peut aller la réſolution d'une perſonne qu'on met au déſeſpoir.

GEORGE DANDIN.

Bagatelles, bagatelles, c'eſt pour me faire peur.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, puiſqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, & montrera ſi je me moque.

(*Après avoir fait ſemblant de ſe tuer.*)

Ah! C'en eſt fait. Faſſe le Ciel que ma mort ſoit vengée, comme je le ſouhaite, & que celui qui en eſt la cauſe, reçoive un juſte châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi!

GEORGE DANDIN.

Ouais! Seroit-elle bien ſi malicieuſe, que de s'être tuée pour me faire pendre? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE *à Claudine.*

Ste. Paix. Rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

Digitized by Google

SCENE X.

ANGÉLIQUE & CLAUDINE *entrant dans la maison, au moment que George Dandin en sort, & fermant la porte en dedans*, GEORGE DANDIN *une chandelle à la main.*

GEORGE DANDIN.

La méchanceté d'une femme iroit-elle bien juſques-là? Il n'y a perſonne. Hé, je m'en étois bien douté, & la pendarde s'eſt retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien après moi, ni par prières, ni par menaces. Tant mieux, cela rendra ſes affaires encore plus mauvaiſes, & le père & la mère qui vont (*après avoir été à la porte de ſa maiſon pour rentrer,*) venir, en verront mieux ſon crime. Ah, ah! La porte eſt fermée. Holà, oh, quelqu'un, qu'on m'ouvre promtement.

SCENE XI.

ANGÉLIQUE & CLAUDINE *à la fenêtre*, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE.

Comment! C'eſt toi? D'où viens-tu, bon pendard? Eſt-il l'heure de revenir chez ſoi quand le

Digitized by Google

jour eſt prêt de paroître, & cette manière de vie eſt-elle celle que doit ſuivre un honnête mari?

CLAUDINE.

Celà eſt-il beau d'aller yvrogner toute la nuit, & de laiſſer ainſi toute ſeule une pauvre jeune femme dans la maiſon?

GEORGE DANDIN.

Comment! Vous avez,...

ANGÉLIQUE.

Va, va, traître, je ſuis laſſe de tes déportemens, & je veux m'en plaindre, ſans plus tarder, à mon père & à ma mère.

GEORGE DANDIN.

Quoi? C'eſt ainſi que vous oſez....

SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, & MADAME DE SOTENVILLE, *en déshabillé de nuit*, COLIN *portant une lanterne*, ANGÉLIQUE & CLAUDINE *à la fenêtre*, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE *à Mr. & Me. de Sotenville.*

Approchez, de grace, & venez me faire raiſon de l'inſolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin & la jalouſie ont troublé, de telle ſorte, la cervelle, qu'il ne ſait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait; & vous a lui-même envoyé querir

Digitized by Google

pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit; &, si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi; que, durant qu'il dormoit, je me suis dérobé d'auprès de lui pour m'en aller courir, & cent autres contes de même nature qu'il est allé rêver.

GEORGE DANDIN *à part.*

Voilà une méchante carogne,

CLAUDINE.

Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans la maison, & que nous étions dehors; & c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

MR. DE SOTENVILLE.

Comment! Qu'est-ce à dire cela?

ME. DE SOTENVILLE.

Voilà une furieuse impudence, que de nous envoyer querir!

GEORGE DANDIN.

Jamais....

ANGÉLIQUE.

Non, mon père, je ne puis plus souffrir un mari de la sorte, ma patience est poussée à bout, & il vient de me dire cent paroles injurieuses.

M. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Corbleu; vous êtes un mal-honnête homme.

CLAUDINE.

C'est une conscience de voir une pauvre jeune

Digitized by Google

femme traitée de la façon, & celà crie vengeance au Ciel.

GEORGE DANDIN.

Peut-on...

Mr. DE SOTENVILLE.

Allez, vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN.

Laiſſez-moi vous dire deux mots.

ANGÉLIQUE.

Vous n'avez qu'a l'écouter, il va vous en conter de belles.

GEORGE DANDIN *à part.*

Je déſeſpère.

CLAUDINE.

Il a tant bû, que je ne penſe pas qu'on puiſſe durer contre lui: l'odeur du vin qu'il ſouffle eſt montée juſqu'à nous.

GEORGE DANDIN.

Monſieur mon beau-père, je vous conjure...

Mr. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous puez le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie....

Me. DE SOTENVILLE.

Fi, ne m'approchez pas, votre haleine eſt empeſtée.

GEORGE DANDIN *à Mr. de Sotenville.*

Souffrez que je vous....

Mr. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous dis-je, on ne peut vous ſouffrir.

GEORGE DANDIN *à Me. de Sotenville.*

Permettez-moi, de grace, que ...

Digitized by Google

ME. DE SOTENVILLE.

Pouas, vous m'engloutiſſez le cœur. Parlez de loin, ſi vous voulez.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, & que c'eſt elle qui eſt ſortie.

ANGÉLIQUE.

Ne voilà pas ce que je vous ai dit.

CLAUDINE.

Vous voyez quelle apparence il y a.

MR. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Allez, vous vous moquez des gens. Deſcendez, ma fille, & venez ici.

SCENE XIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN, COLIN.

GEORGE DANDIN.

J'atteſte le Ciel, que j'étois dans la maiſon, & que....

MR. DE SOTENVILLE.

Taiſez-vous, c'eſt une extravagance qui n'eſt pas ſupportable.

GEORGE DANDIN.

Que la foudre m'écraſe tout-à-l'heure, ſi....

Digitized by Google

MR. DE SOTENVILLE.

Ne nous rompez pas davantage la tête; & ſongez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN.

Moi, demander pardon?

MR. DE SOTENVILLE.

Oui, pardon; & ſur le champ.

GEORGE DANDIN.

Quoi! je...

MR. DE SOTENVILLE.

Corbleu, ſi vous me repliquez, je vous apprendrai ce que c'eſt que de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN.

Ah, George Dandin!

SCENE XIV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE, COLIN.

MR. DE SOTENVILLE.

Allons, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

ANGÉLIQUE.

Moi, lui pardonner tout ce qu'il m'a dit? Non, non, mon père, il m'eſt impoſſible de m'y réſoudre; & je vous prie de me ſéparer d'un mari avec lequel je ne ſaurois plus vivre.

Digitized by Google

CLAUDINE.

Le moyen d'y reſiſter?

MR. DE SOTENVILLE.

Ma fille, de ſemblables ſéparations ne ſe font point ſans grand ſcandale; & vous devez vous montrer plus ſage que lui, & patienter encore cette fois.

ANGÉLIQUE.

Comment patienter après de telles indignités? Non, mon père, c'eſt une choſe où je ne puis conſentir.

MR. DE SOTENVILLE.

Il le faut, ma fille, & c'eſt moi qui vous le commande.

ANGÉLIQUE.

Ce mot me ferme la bouche; & vous avez ſur moi une puiſſance abſolue.

CLAUDINE.

Quelle douceur!

ANGÉLIQUE.

Il eſt fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures; mais, quelque violence que je me faſſe, c'eſt à moi de vous obéir.

CLAUDINE.

Pauvre mouton!

MR. DE SOTENVILLE.

Approchez.

ANGÉLIQUE.

Tout ce que vous me faites faire ne ſervira de rien; & vous verrez que ce ſera dès demain à recommencer.

Digitized by Google

MR. DE SOTENVILLE.

(à George Dandin.)

Nous y donnerons ordre. Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN.

A genoux?

MR. DE SOTENVILLE.

Oui, à genoux; & sans tarder.

GEORGE DANDIN *à genoux, une chandelle à la main.*

(à part.) *(à Mr. de Sotenville.)*

O Ciel! Que faut-il dire?

MR. DE SOTENVILLE.

Madame, je vous prie de me pardonner.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie de me pardonner.

MR. DE SOTENVILLE.

L'extravagance que j'ai faite.

GEORGE DANDIN.

(à part.)

L'extravagance que j'ai faite, de vous épouser.

MR. DE SOTENVILLE.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

GEORGE DANDIN.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

MR. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Prenez-y garde, & sachez que c'est ici la dernière de vos impertinences que nous souffrirons.

ME. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu! Si vous y retournez, on vous ap-

Digitized by Google

prendra le respect que vous devez à votre femme & à ceux de qui elle sort.

MR. DE SOTENVILLE.

(*à George Dandin.*)

Voilà le jour qui va paroître. Adieu. Rentrez chez vous, & songez bien à être sage.

(*à Madame de Sotenville.*)

Et, nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

SCENE DERNIERE.

GEORGE DANDIN *seul.*

Ah! Je le quitte maintenant, & je n'y vois plus de remède. Lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jetter dans l'eau la-tête la première.

FIN.

INTER-

Digitized by Google

INTERMEDES

DE LA

COMÉDIE

DE

GEORGE *DANDIN.*

Digitized by Google

ACTEURS.

GEORGE DANDIN.
BERGERS danſans, déguiſés en valets de fête.
BERGERS jouans de la flûte.
CLIMENE, bergère chantante.
CLORIS, bergère chantante.
TIRCIS, berger chantant, amant de Climène.
PHILENE, berger chantant, amant de Cloris.
UNE BERGERE.
BATELIERS danſans.
UN PAYSAN, ami de George Dandin.
CHOEUR DE BERGERS chantans.
BERGERS & BERGERES danſans.
UN SATYRE chantant.
CHOEUR DE SUIVANS DE BACCHUS chantans.
CHOEUR DE SUIVANS DE L'AMOUR chantans.
UN BERGER chantant.
SUIVANS DE BACCHUS & BACCHANTES danſans.
SUIVANS DE L'AMOUR danſans.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

La Comédie de George Dandin parut pour la première fois devant le Roi en 1668, & faiſoit une des principales parties de la fête que ſa Majeſté donna à Verſailles le 18 Juillet de cette année. Elle y fut repréſentée avec des intermèdes qui ſont une eſpèce de Comédie en vers, mêlée de muſique & de danſes, qu'on avoit, en quelque ſorte, liée au ſujet principal.

Digitized by Google

INTERMEDES

DE LA

COMÉDIE

DE

GEORGE *DANDIN.*

PREMIER INTERMÈDE.

SCENE PREMIERE.

GEORGE-DANDIN, BERGERS *déguisés en valets de fête*, BERGERS *jouans de la flûte.*

PREMIERE ENTRÉE.

Quatre bergers, déguisés en valets de fête, accompagnés de quatre bergers jouans de la flûte, entrent en danſant, & obligent George Dandin à danſer avec eux.

George Dandin mal ſatisfait de ſon mariage, & n'ayant l'eſprit rempli que de fâcheuſes penſées, quit-

Digitized by Google

te bientôt, les bergers avec lesquels il n'a demeuré que par contrainte.

SCENE II.

CLIMÈNE, CLORIS.

CLIMÈNE.

L'autre jour d'Annette
J'entendis la voix,
Qui, sur sa musette,
Chantoit dans nos bois;
Amour, que sous ton empire
On souffre de maux cuisans!
Je le puis bien dire,
Puisque je le sens.

CLORIS.

La jeune Lisette,
Au même moment,
Sur le ton d'Annette,
Reprit tendrement,
Amour, si, sous ton empire,
Je souffre des maux cuisans,
C'est de n'oser dire
Tout ce que je sens.

Digitized by Google

SCENE III.

TIRCIS, PHILÈNE, CLIMÈNE, CLORIS.

CLORIS.

Laiſſe-nous en repos, Philène.

CLIMÈNE.

Tircis, ne vien point m'arrêter,

TIRCIS & PHILÈNE ENSEMBLE.

Ah! Belle inhumaine,
Daigne un moment m'écouter.

CLIMÈNE & CLORIS ENSEMBLE.

Mais, que me veux-tu conter?

TIRCIS & PHILÈNE ENSEMBLE.

Que, d'une flâme immortelle,
Mon cœur brûle ſous tes loix.

CLIMÈNE & CLORIS ENSEMBLE.

Ce n'eſt pas une nouvelle,
Tu me l'as dit mille fois.

PHILÈNE *à Cloris.*

Quoi! Veux-tu, toute ma vie,
Que j'aime, & n'obtienne rien?

CLORIS.

Non, ce n'eſt pas mon envie;
N'aime plus, je le veux bien.

TIRCIS *à Climène.*

Le Ciel me force à l'hommage
Dont tous ces bois ſont témoins,

Digitized by Google

CLIMÈNE.

C'eſt au Ciel, puiſqu'il t'engage,
A te payer de tes ſoins.

PHILÈNE *à Cloris.*

C'eſt par ton mérite extrême,
Que tu captives mes vœux.

CLORIS.

Si je mérite qu'on m'aime,
Je ne dois rien à tes feux.

TIRCIS & PHILÈNE ENSEMBLE.

L'éclat de tes yeux me tue.

CLIMÈNE & CLORIS ENSEMBLE.

Détourne de moi tes pas.

TIRCIS & PHILÈNE ENSEMBLE.

Je me plais dans cette vûe.

CLIMÈNE & CLORIS ENSEMBLE.

Berger, ne t'en plains donc pas.

PHILÈNE.

Ah, belle Climène!

TIRCIS.

Ah, belle Cloris!

PHILÈNE *à Climène.*

Ren-la pour moi plus humaine.

TIRCIS *à Cloris.*

Domte pour moi ſes mépris.

CLIMÈNE *à Cloris.*

Sois ſenſible à l'amour que te porte Philène.

CLORIS *à Climène.*

Sois ſenſible à l'ardeur dont Tircis eſt épris.

Digitized by Google

CLIMÈNE *à Cloris.*

Si tu veux me donner ton exemple, bergère,
Peut-être je le recevrai.

CLORIS *à Climène.*

Si tu veux te résoudre à marcher la première,
Possible que je te suivrai.

CLIMÈNE *à Philène.*

Adieu, berger.

CLORIS *à Tircis.*

Adieu, berger.

CLIMÈNE *à Philène.*

Attends un favorable sort.

CLORIS *à Tircis.*

Attends un doux succès du mal qui te possède.

TIRCIS.

Je n'attends aucun remède.

PHILÈNE.

Et je n'attends que la mort.

TIRCIS & PHILÈNE ENSEMBLE.

Puisqu'il nous faut languir en de tels déplaisirs,
Mettons fin, en mourant, à nos tristes soupirs.

Fin du premier Intermède.

Digitized by Google

PREMIER ACTE
DE LA
COMÉDIE.

II. INTERMÈDE.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UNE BERGERE.

La Bergère vient apprendre à George Dandin le déſeſpoir de Tircis & Philène, qui ſe ſont précipités dans les eaux. George Dandin, agité d'autres inquiétudes, la quitte en colère.

SCENE II.

CLORIS.

Ah! Mortelles douleurs!
Qu'ai-je plus à prétendre?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

Digitized by Google

Pourquoi faut-il qu'un tyrannique honneur
Tienne notre ame en eſclave aſſervie?
Hélas! Pour contenter ſa barbare rigueur,
J'ai réduit mon amant à ſortir de la vie.

Ah! Mortelles douleurs!
Qu'ai-je plus à prétendre?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

Me puis-je pardonner, dans ce funeſte ſort,
Les ſévères froideurs dont je m'étois armée?
Quoi donc, mon cher amant, je t'ai donné la mort!
Eſt-ce le prix, hélas! de m'avoir tant aimée.

Ah! Mortelles douleurs!
Qu'ai-je plus à prétendre?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

Fin du ſecond intermède.

Digitized by Google

ACTE SECOND
DE LA
COMÉDIE.

III. INTERMÈDE.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UNE BERGERE, BATELIERS.

La bergère qui avoit annoncé à George Dandin le malheur de Tircis & Philène, lui vient dire que ces bergers ne sont point morts, & lui montre les bateliers qui les ont sauvés. George Dandin n'écoute pas plus tranquillement ce second récit de la Bergère, qu'il n'avoit fait le premier, & se retire.

Digitized by Google

SCENE II.

ENTRÉE DE BALLET.

Les Bateliers qui ont ſauvé Tircis & Philène, ravis de la recompenſe qu'ils ont reçue, expriment leur joye en danſant, & font une manière de jeu avec leurs crocs.

Fin du troiſième Intermède.

TROI-

Digitized by Google

TROISIEME ACTE
DE LA
COMÉDIE.

IV. INTERMÈDE.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UN PAYSAN.

Ce payſan, ami de George Dandin, lui conſeille de noyer dans le vin toutes ſes inquiétudes, & l'emmène pour joindre ſa troupe, voyant venir toute la foule des bergers amoureux, qui commencent à célébrer, par des chants, & des danſes, le pouvoir de l'Amour.

SCENE II.

Le théâtre change, & repréſente de grandes roches entremêlées d'arbres où l'on voit pluſieurs bergers qui jouent des inſtrumens.

Digitized by Google

CLORIS, CLIMENE, TIRCIS, PHILÈNE, CHOEUR DE BERGERS *chantans*, BERGERS & BERGERES *danſans*.

CLORIS.

Ici l'ombre des ormeaux,
Donne un teint frais aux herbettes,
Et les bords de ces ruiſſeaux
Brillent de mille fleurettes
Qui ſe mirent dans les eaux.
Prenez, bergers, vos muſettes,
Ajuſtez vos chalumeaux;
Et mêlons nos chanſonnettes
Au chant des petits oiſeaux.
Le Zéphire, entre ces eaux,
Fait mille courſes ſecrettes;
Et les roſſignols nouveaux,
De leurs douces amourettes,
Parlent aux tendres rameaux.
Prenez, bergers, vos muſettes,
Ajuſtez vos chalumeaux;
Et mêlons nos chanſonnettes
Au chant des petits oiſeaux.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Bergers & Bergères danſans.

CLIMÈNE.

Ah! Qu'il eſt doux, belle Silvie,
Ah! Qu'il eſt doux de s'enflammer!
Il faut retrancher de la vie
Ce qu'on en paſſe ſans aimer.

Digitized by Google

CLORIS.

Ah! Les beaux jours qu'Amour nous donne,
Lorſque ſa flâme unit les cœurs!
Eſt-il ni gloire, ni couronne,
Qui vaille ſes moindres douceurs?

TIRCIS.

Qu'avec peu de raiſon on ſe plaint d'un martyre
Que ſuivent de ſi doux plaiſirs.

PHILÈNE.

Un moment de bonheur dans l'amoureux empire
Répare dix ans de ſoupirs.

TOUS ENSEMBLE.

Chantons tous de l'Amour le pouvoir adorable!
Chantons tous dans ces lieux
Ses attraits glorieux;
Il eſt le plus aimable,
Et le plus grand des Dieux.

SCENE III.

Un grand rocher couvert d'arbres, ſur lequel eſt aſſiſe toute la troupe de Bacchus, s'avance ſur le bord du théâtre.

UN SATIRE, UN SUIVANT DE BACCHUS, CHOEUR DE SATIRES *chantans*, SUIVANS DE BACCHUS & BACCHANTES *danſans*; CLORIS, CLIMENE, TIRCIS, PHILENE, CHOEUR DE BERGERS *chantans*, BERGERS & BERGERES *danſans*.

Digitized by Google

LE SATYRE.

Arrêtez, c'eſt trop entreprendre;
Un autre Dieu, dont nous ſuivons les loix,
S'oppoſe à cet honneur qu'à l'Amour oſent rendre
Vos muſettes & vos voix.
A des titres ſi beaux Bacchus ſeul peut prétendre,
Et nous ſommes ici pour défendre ſes droits.

CHOEUR DE SATYRES.

Nous ſuivons de Bacchus le pouvoir adorable,
Nous ſuivons en tous lieux
Ses attraits glorieux;
Il eſt le plus aimable,
Et le plus grand des Dieux.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Suivans de Bacchus & Bacchantes danſans.

CLORIS.

C'eſt le printems qui rend l'ame
A nos champs ſemés de fleurs;
Mais c'eſt l'Amour & ſa flâme
Qui font revivre nos cœurs.

UN SUIVANT *de Bacchus.*

Le ſoleil chaſſe les ombres
Dont le Ciel eſt obſcurci;
Et, des ames les plus ſombres,
Bacchus chaſſe le ſouci.

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Bacchus eſt révéré ſur la terre & ſur l'onde.

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

Et l'Amour eſt un Dieu qu'on adore en tous lieux.

Digitized by Google

CHOEUR *des suivans de Bacchus.*

Bacchus à son pouvoir a soumis tout le monde.

CHOEUR *des suivans de l'Amour.*

Et l'Amour a domté les hommes & les Dieux.

CHOEUR *des suivans de Bacchus.*

Rien peut-il égaler sa douceur sans seconde?

CHOEUR *des suivans de l'Amour.*

Rien peut-il égaler ses charmes précieux?

CHOEUR *des suivans de Bacchus.*

Fi de l'Amour & de ses feux.

CHOEUR *des suivans de l'Amour.*

Ah! Quel plaisir d'aimer!

CHOEUR *des suivans de Bacchus.*

Ah! Quel plaisir de boire!

CHOEUR *des suivans de l'Amour.*

A qui vit sans amour, la vie est sans appas.

CHOEUR *des suivans de Bacchus.*

C'est mourir que de vivre & de ne boire pas.

CHOEUR *des suivans de l'Amour.*

Aimables fers!

CHOEUR *des suivans de Bacchus.*

Douce victoire!

CHOEUR *des suivans de l'Amour.*

Ah! Quel plaisir d'aimer!

CHOEUR *des suivans de Bacchus.*

Ah! Quel plaisir de boire!

TOUS ENSEMBLE.

Non, non, c'est un abus;
Le plus grand Dieu de tous....

Digitized by Google

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*
C'eſt l'Amour.
CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*
C'eſt Bacchus.

SCENE IV.

UN BERGER, *& les mêmes acteurs.*

UN BERGER.

C'eſt trop, c'eſt trop, Bergers. Hé, pourquoi ces débats?
Souffrons qu'en un parti la raiſon nous aſſemble.
L'Amour a des douceurs, Bacchus a des appas,
Ce ſont deux Déïtés qui ſont fort bien enſemble;
Ne les ſéparons pas.

LES DEUX CHOEURS.

Mêlons donc leurs douceurs aimables.
Mêlons nos voix dans ces lieux agréables;
Et faiſons répéter aux échos d'alentour,
Qu'il n'eſt rien de plus doux que Bacchus & l'Amour.

TROISIÈME ENTRÉE DU BALLET.

Les bergers & bergères ſe mêlent avec les ſuivans de Bacchus & les Bacchantes. Les ſuivans de Bacchus frappent avec leurs tyrſes les eſpèces de tambours de baſque que portent les Bacchantes, pour repréſenter ces cribles qu'elles portoient anciennement aux fêtes de Bacchus; les uns & les autres font différentes poſtures, pendant que les bergers & les bergères danſent plus ſérieuſement.

FIN.

Digitized by Google

MONSIEUR
DE
POURCEAUGNAC,
COMÉDIE - BALLET.

Digitized by Google

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.
ORONTE, père de Julie.
JULIE, fille d'Oronte.
ERASTE, amant de Julie.
NERINE, femme d'intrigue, feinte picarde.
LUCETTE, feinte gasconne.
SBRIGANI, napolitain, homme d'intrigue.
PREMIER MEDECIN.
SECOND MEDECIN.
UN APOTIQUAIRE.
UN PAYSAN.
UNE PAYSANNE.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMT.
DEUX ARCHERS.

ACTEURS DU BALLET.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
TROUPE DE DANSEURS.
DEUX MAITRES A DANSER.
DEUX PAGES danſans.
QUATRE CURIEUX de ſpectacles danſans.
DEUX SUISSES danſans.
DEUX MEDECINS groteſques.
MATASSINS danſans.

Digitized by Google

DEUX AVOCATS chantans.
DEUX PROCUREURS } danſans.
DEUX SERGENS }
TROUPE DE MASQUES.
UNE EGYPTIENNE chantante.
UN EGYPTIEN chantant.
UN PANTALON chantant.
CHOEUR DE MASQUES chantans.
SAUVAGES danſans.
BISCAYENS danſans.

La ſcène eſt à Paris.

Digitized by Google

MONSIEUR DE *POURCEAUGNAC*, *COMÉDIE - BALLET.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS *chantans*, PLUSIEURS AUTRES *jouant des instrumens* TROUPE DE DANSEURS.

ÉRASTE *aux musiciens, & aux danseurs.*

Suivez les ordres que je vous ai donnés pour la sérénade. Pour moi, je me retire, & ne veux point paroître ici.

Digitized by Google

SCENE II.

UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS *chantans*, PLUSIEURS AUTRES *jouans des inſtrumens*, TROUPE DE DANSEURS. *Cette ſérénade eſt compoſée de chants, d'inſtrumens, & de danſes. Les paroles qui s'y chantent ont rapport à la ſituation où Éraſte ſe trouve avec Julie, & expriment les ſentimens de deux amans qui ſont traverſés dans leur amour par le caprice de leurs parens.*

UNE MUSICIENNE.

Répands, charmante nuit, répands ſur tous les yeux
De tes pavots la douce violence;
Et ne laiſſe veiller en ces aimables lieux,
Que les cœurs que l'Amour ſoumet à ſa puiſſance.
Tes ombres & ton ſilence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à ſoupirer d'amour.

I. MUSICIEN.

Que ſoupirer d'amour
Eſt une douce choſe,
Quand rien à nos vœux ne s'oppoſe!
A d'aimables panchans notre cœur nous diſpoſe;
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
Que ſoupirer d'amour
Eſt une douce choſe,
Quand rien à nos vœux ne s'oppoſe!

Digitized by Google

2. MUSICIEN.

Tout ce qu'à nos vœux on oppose,
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien;
Et, pour vaincre toute chose,
Il ne faut que s'aimer bien.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle,
Les rigueurs des parens, la contrainte cruelle,
L'absence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidèle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle;
Quand deux cœurs s'aiment bien
Tout le reste n'est rien.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Danse de deux maîtres à danser.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Danse de deux pages.

III. ENTRÉE DE BALLET.

Quatre curieux de spectacles, qui ont pris querelle pendant la danse des deux pages, dansent en se battant l'épée à la main.

IV. ENTRÉE DE BALLET.

Deux suisses séparent les quatre combattans; &, après les avoir mis d'accord, dansent avec eux.

SCENE

Digitized by Google

SCENE III.

JULIE, ÉRASTE, NÉRINE.

JULIE.

Mon Dieu! Éraſte, gardons d'être ſurpris; je tremble qu'on ne nous voye enſemble; & tout ſeroit perdu après la défenſe que l'on m'a faite.

ÉRASTE.

Je regarde de tous côtés, & je n'apperçois rien.

JULIE *à Nérine.*

Aye auſſi l'œil au guet, Nérine; & pren bien garde qu'il ne vienne perſonne.

NÉRINE *ſe retirant dans le fond du théâtre.*

Repoſez-vous ſur moi, dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE.

Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque choſe de favorable, & croyez-vous, Éraſte, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon père s'eſt mis en tête?

ÉRASTE.

Au moins y travaillons-nous fortement; & déjà nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverſer ce deſſein ridicule.

NÉRINE *accourant à Julie.*

Par ma foi, voilà votre père.

JULIE.

Ah! Séparons-nous vîte.

Digitized by Google

NÉRINE.

Non, non, non, ne bougez, je m'étois trompée.

JULIE.

Mon Dieu! Nérine, que tu es sotte de nous donner de ces frayeurs.

ERASTE.

Oui, belle Julie, nous avons dressé pour celà quantité de machines; & nous ne feignons point de mettre tout en usage, sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons jouer, vous en aurez le divertissement, &, comme aux comédies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise & de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir. C'est assez de vous dire que nous avons en main divers stratagêmes tout prêts à produire dans l'occasion; & que l'ingénieuse Nérine, & l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NÉRINE.

Assûrément. Votre père se moque-t-il, de vouloir vous anger de son avocat de Limoges, Monsieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vû de sa vie, & qui vient par le coche vous enlever à notre barbe? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent rejetter un amant qui vous agrée? Et une personne comme vous, est-elle faite pour un limosin? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une limosine; & ne laisse-t-il en repos les chrétiens? Le seul nom de Monsieur de Pourceaugnac m'a mise dans une co-

Digitized by Google

lère effroyable. J'enrage de Monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom-là, Monsieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage; & vous ne ferez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac! Celà se peut-il souffrir? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne saurois supporter, & nous lui jouerons tant de pièces, nous lui ferons tant de niches sur niches, que nous renvoyerons à Limoges Monsieur de Pourceaugnac.

ÉRASTE.

Voici notre subtil napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCENE IV.

JULIE, ÉRASTE, SBRIGANI, NÉRINE.

SBRIGANI.

Monsieur, votre homme arrive. Je l'ai vû à trois lieues d'ici, où a couché le coche; &, dans la cuisine où il est descendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne demie heure, & je le sais déjà par cœur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler, vous verrez de quel air la nature l'a dessiné, & si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut; mais, pour son esprit, je vous avertis par avance, qu'il est des plus épais qui se fassent; que nous trouvons en lui une ma-

tière tout-à-fait disposée pour ce que nous voulons, & qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

ÉRASTE.

Nous dis-tu vrai?

SBRIGANI.

Oui, si je me connois en gens.

NÉRINE.

Madame, voilà un illustre. Votre affaire ne pouvoit être mise en de meilleures mains, & c'est le héros de notre siècle pour les exploits dont il s'agit; un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galères; qui, au péril de ses bras & de ses épaules, fait mettre noblement à fin les aventures les plus difficiles; & qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pays, pour je ne sais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises.

SBRIGANI.

Je suis confus des louanges dont vous m'honorez, & je pourrois vous en donner avec plus de justice sur les merveilles de votre vie; & principalement sur la gloire que vous acquîtes, lorsqu'avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune Seigneur étranger que l'on mena chez vous; lorsque vous fites galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille; lorsqu'avec tant de grandeur d'ame, vous sûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié; & que, si généreusement,

Digitized by Google

on vous vît prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnes qui ne l'avoient pas mérité.

NÉRINE.

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle; & vos éloges me font rougir.

SERIGANI.

Je veux bien épargner votre modestie, laissons cela; &, pour commencer notre affaire, allons vîte joindre notre provincial, tandis que, de votre côté, vous nous tiendrez prêts au besoin les autres acteurs de la Comédie.

ÉRASTE.

Au moins, Madame, souvenez-vous de votre rôle; &, pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des résolutions de votre père.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille.

ÉRASTE.

Mais, belle Julie, si toutes nos machines venoient à ne pas réussir?

JULIE.

Je déclarerai à mon père mes véritables sentimens.

ÉRASTE.

Et si, contre vos sentimens, il s'obstinoit à son dessein?

JULIE.

Je le menacerois de me jetter dans un couvent.

ÉRASTE.

Mais si, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage?

Digitized by Google

JULIE.

Que voulez-vous que je vous dise?

ÉRASTE.

Ce que je veux que vous me disiez?

JULIE.

Oui.

ÉRASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoi?

ÉRASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre; & que, malgré tous les efforts d'un père, vous me promettez d'être à moi.

JULIE.

Mon Dieu! Éraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant, & n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon cœur, ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité, dont peut-être n'aurons-nous pas besoin; & s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses.

ÉRASTE.

Hé bien....

SBRIGANI.

Ma foi, voici notre homme, songeons à nous.

NÉRINE.

Ah! Comme il est bâti!

Digitized by Google

SCENE V.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC *se tournant du côté d'où il vient, & parlant à des gens qui le suivent.*

Hé bien, quoi? Qu'eſt ce? Qu'y a-t-il? Au diantre ſoit la ſotte ville, & les ſottes gens qui y ſont! Ne pouvoir faire un pas, ſans trouver des nigauds qui vous regardent, & ſe mettent à rire! Hé, meſſieurs les badauds, faites vos affaires, & laiſſez paſſer les perſonnes ſans leur rire au nez. Je me donne au diable, ſi je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI *parlant aux mêmes perſonnes.*

Qu'eſt-ce que c'eſt, Meſſieurs? Que veut dire cela? A qui en avez-vous? Faut-il ſe moquer ainſi des honnêtes étrangers qui arrivent ici?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà un homme raiſonnable, celui-là.

SBRIGANI.

Quel procédé eſt le vôtre, & qu'avez-vous à rire?

M. DE POURCEAUGNAC.

Fort bien.

SBRIGANI.

Monſieur a-t-il quelque choſe de ridicule en ſoi?

Digitized by Google

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui?

SERIGANI.

Eſt-il autrement que les autres?

M. DE POURCEAUGNAC.

Suis-je tortu, ou boſſu?

SERIGANI.

Apprenez à connoître les gens.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt bien dit.

SERIGANI.

Monſieur eſt d'une mine à reſpecter.

M. DE POURCEAUGNAC.

Celà eſt vrai.

SERIGANI.

Perſonne de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Gentilhomme Limoſin.

SERIGANI.

Homme d'eſprit.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qui à étudié en Droit.

SERIGANI.

Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute.

SERIGANI.

Monſieur n'eſt point une perſonne à faire rire.

M. DE POURCEAUGNAC.

Aſſurément.

Digitized by Google

SBRIGANI.

Et quiconque rira de lui, aura affaire à moi.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

SBRIGANI.

Je suis fâché, Monsieur, de voir recevoir de la sorte une personne comme vous, & je vous demande pardon pour la ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

SBRIGANI.

Je vous ai vû ce matin, Monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeuné; & la grace avec laquelle vous mangiez votre pain, m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous; & comme je sais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, & que vous y êtes tout neuf, je suis bien-aise de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon service à cette arrivée, & vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas, par fois, pour les honnêtes gens toute la considération qu'il faudroit.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est trop de grace que vous me faites.

SBRIGANI.

Je vous l'ai déjà dit; du moment que je vous ai vû, je me suis senti pour vous de l'inclination.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis obligé.

SBRIGANI.

Votre physionomie m'a plû,

Digitized by Google

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce m'eſt beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

J'y ai vû quelque choſe d'honnête.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

SBRIGANI.

Quelque choſe d'aimable.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De gracieux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De doux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De majeſtueux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De franc.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

Et de cordial.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

Digitized by Google

SBRIGANI.

Je vous assûre que je suis tout à vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

C'est du fond du cœur que je parle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je suis homme tout-à-fait sincère.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemi de la fourberie.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'en suis persuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentimens. Vous regardez mon habit qui n'est pas fait comme les autres; mais je suis originaire de Naples, à votre service, & j'ai voulu conserver un peu la manière de s'habiller, & la sincérité de mon pays.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne.

SBRIGANI.

Ma foi, celà vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

Digitized by Google

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt ce que m'a dit mon tailleur. L'habit eſt propre & riche, & il fera du bruit ici.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au louvre?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI.

Le Roi ſera ravi de vous voir.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Avez-vous arrêté un logis?

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, j'allois en chercher un.

SBRIGANI.

Je ſerai bien aiſe d'être avec vous pour celà, & je connois tout ce pays-ci.

SCENE VI.

ERASTE, M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

ÉRASTE.

Ah! Qu'eſt-ceci! Que vois-je! Quelle heureuſe rencontre! Monſieur de Pourceaugnac! Que je ſuis ravi de vous voir! Comment? Il ſemble que vous ayez peine à me reconnoître?

M. DE

M. DE POURCEAUGNAC.

Monsieur, je suis votre serviteur.

ÉRASTE.

Est-il possible que cinq ou six années m'ayent été de votre mémoire, & que vous ne reconnoissiez pas le meiller ami de toute la famille des Pourceaugnacs?

M. DE POURCEAUGNAC.

(bas à Sbrigani.)

Pardonnez-moi. Ma foi, je ne sais qui il est.

ÉRASTE.

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoisse, depuis le plus grand jusqu'au plus petit; je ne fréquentois qu'eux dans le tems que j'y étois, & j'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est moi qui l'ai reçû, Monsieur.

ÉRASTE.

Vous ne vous remettez point mon visage?

M. DE POURCEAUGNAC.

(à Sbrigani.)

Si fait. Je ne le connois point.

ÉRASTE.

Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire, je ne sais combien de fois, avec vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

(à Sbrigani.)

Excusez-moi. Je ne sais ce que c'est.

ÉRASTE.

Comment apellez-vous ce traiteur de Limoges qui fait si bonne chère?

M. DE POURCEAUGNAC.

Petit Jean?

ÉRASTE.

Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promène?

M. DE POURCEAUGNAC.

Le cimetière des arènes?

ÉRASTE.

Justement. C'est où je passois de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

(*à Sbrigani.*)

Excusez-moi, je me le remets. Diable emporte, si je m'en souviens.

SBRIGANI *bas, à Monsieur de Pourceaugnac.*

Il y a cent choses comme celà qui passent de la tête.

ÉRASTE.

Embrassez-moi donc, je vous prie; & resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI *à Mr. de Pourceaugnac.*

Voilà un homme qui vous aime fort.

ÉRASTE.

Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment se porte Monsieur votre.... là.... qui est si honnête homme?

Digitized by Google

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon frère le Conſul?

ÉRASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ſe porte le mieux du monde.

ÉRASTE.

Certes j'en ſuis ravi. Et celui qui eſt de ſi bonne humeur? Là... Monſieur votre....

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon couſin l'aſſeſſeur?

ÉRASTE.

Juſtement.

M. DE POURCEAUGNAC.

Toujours gay & gaillard.

ÉRASTE.

Ma foi, j'en ai beaucoup de joye. Et Monſieur votre oncle?... Le...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai point d'oncle.

ÉRASTE.

Vous en aviez pourtant en ce tems-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non. Rien qu'une tante.

ÉRASTE.

C'eſt ce que je voulois dire, Madame votre tante; comment ſe porte-t-elle?

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle eſt morte depuis ſix mois.

Digitized by Google

ÉRASTE.

Hélas! La pauvre femme! Elle étoit si bonne perſonne.

M. DE POURCEAUGNAC.

Nous avons auſſi mon neveu le chanoine, qui a penſé mourir de la petite vérole.

ÉRASTE.

Quel dommage ç'auroit été!

M. DE POURCEAUGNAC.

Le connoiſſez-vous auſſi?

ÉRASTE.

Vraiment, ſi je le connois! Un grand garçon bien fait.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ÉRASTE.

Non, mais de taille bien priſe.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé, oui.

ÉRASTE.

Qui eſt votre neveu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

ÉRASTE.

Fils de votre frère ou de votre ſœur.

M. DE POURCEAUGNAC.

Juſtement.

ÉRASTE.

Chanoine de l'Egliſe de.... Comment l'appelle-z vous?

Digitized by Google

M. DE POURCEAUGNAC.

De saint Étienne.

ÉRASTE.

Le voilà, je ne connois autre.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il dit toute ma parenté.

SBRIGANI.

Il vous connoît, plus que vous ne croyez.

M. DE POURCEAUGNAC.

A ce que je vois, vous avez demeuré long-tems dans notre ville?

ÉRASTE.

Deux ans entiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous étiez donc là, quand mon cousin l'élu fit tenir son enfant à Monsieur notre Gouverneur?

ÉRASTE.

Vraiment oui; j'y fus convié des premiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Celà fut galant.

ÉRASTE.

Très-galant.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'étoit un repas bien troussé.

ÉRASTE.

Sans doute.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme Perigourdin?

Digitized by Google

ÉRASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu, il trouva à qui parler.

ÉRASTE.

Ah, ah!

M. DE POURCEAUGNAC.

Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait.

ÉRASTE.

Assûrément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai garde de....

ÉRASTE.

Vous moquez-vous? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part, que dans ma maison.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce seroit vous...

ÉRASTE.

Non, vous avez beau faire, vous logerez chez moi.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ÉRASTE.

Où sont vos hardes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je les ai laissées avec mon valet, où je suis descendu.

Digitized by Google

ÉRASTE.

Envoyons-les querir par quelqu'un.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'eſt prudemment aviſé.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce pays-ci eſt un peu ſujet à caution.

ÉRASTE.

On voit les gens d'eſprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner Monſieur, & le ramenerai où vous voudrez.

ÉRASTE.

Oui. Je ſerai bien aiſe de donner quelques ordres, & vous n'avez qu'à revenir a cette maiſon-là.

SBRIGANI.

Nous ſommes à vous tout-à-l'heure.

ÉRASTE *à M. de Pourceaugnac.*

Je vous attends avec impatience.

M DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Voilà une connoiſſance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'être honnête homme.

ÉRASTE *ſeul.*

Ma foi, Monſieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons; les choſes ſont préparées, & je n'ai qu'à frapper. Holà.

Digitized by Google

SCENE VII.

UN APOTIQUAIRE, ÉRASTE.

ÉRASTE.

Je crois, Monsieur, que vous êtes le Médecin à qui l'on est venu parler de ma part.

L'APOTIQUAIRE.

Non, Monsieur, ce n'est pas moi qui suis le Médecin; à moi n'appartient pas cet honneur, & je ne suis qu'apotiquaire, apotiquaire indigne, pour vous servir.

ÉRASTE.

Et Monsieur le Médecin est-il à la maison?

L'APOTIQUAIRE.

Oui. Il est-là embarrassé à expédier quelques malades, & je vais lui dire que vous êtes ici.

ÉRASTE.

Non, ne bougez; j'attendrai qu'il ait fait. C'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé; & qui se trouve attaqué de quelque folie que nous serions bien aise qu'il pût guérir, avant que de le marier.

L'APOTIQUAIRE.

Je sais ce que c'est, je sais ce que c'est, & j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi, vous ne pouviez pas vous adresser à un Médecin plus habile; c'est un homme

Digitized by Google

qui fait la Médecine à fond, comme je fais ma croix de par dieu; & qui, quand on devroit crever, ne démordroit pas, d'un *iota*, des règles des anciens. Oui, il fuit toujours le grand chemin, le grand chemin, & ne va point chercher midi à quatorze heures, & pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéri une perſonne avec d'autres remèdes, que ceux que la faculté permet.

ÉRASTE.

Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guérir, que la faculté n'y conſente.

L'APOTIQUAIRE.

Ce n'eſt pas parce que nous ſommes grands amis, que j'en parle; mais il y a plaiſir d'être ſon malade, & j'aimerois mieux mourir de ſes remèdes, que de guérir de ceux d'un autre; car, quoi qu'il puiſſe arriver, on eſt aſſûré que les choſes ſont toujours dans l'ordre, &, quand on meurt ſous ſa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ÉRASTE,

C'eſt une grande conſolation pour un défunt.

L'APOTIQUAIRE.

Aſſûrément. On eſt bien aiſe au moins d'être mort méthodiquement. Au reſte, il n'eſt pas de ces Médecins qui marchandent les maladies; c'eſt un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ſes malades; &, quand on a à mourir, cela ſe fait avec lui le plus vîte du monde.

Digitized by Google

ÉRASTE.

En effet, il n'eſt rien tel que de ſortir promtement d'affaire.

L'APOTIQUAIRE.

Celà eſt vrai. A quoi bon tant barguigner, & tant tourner autour du pot? Il faut ſavoir vîtement le court ou le long d'une maladie.

ÉRASTE.

Vous avez raiſon.

L'APOTIQUAIRE.

Voilà déjà trois de mes enfans dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui ſont morts en moins de quatre jours; & qui, entre les mains d'un autre, auroient langui plus de trois mois.

ÉRASTE.

Il eſt bon d'avoir des amis comme celà.

L'APOTIQUAIRE.

Sans doute. Il ne me reſte que deux enfans, dont il prend ſoin comme des ſiens; il les traite & gouverne à ſa fantaiſie, ſans que je me mêle de rien; & le plus ſouvent, quand je reviens de la ville, je ſuis tout étonné que je les trouve ſaignés ou purgés par ſon ordre.

ÉRASTE.

Voilà des ſoins fort obligeans.

L'APOTIQUAIRE.

Le voici, le voici, le voici qui vient.

Digitized by Google

SCENE VIII.

ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTIQUAIRE, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE.

LE PAYSAN *au Médecin.*

Monsieur, il n'en peut plus; & il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

I. MÉDECIN.

Le malade est un sot, d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoique c'en soit, Monsieur, il a toujours avec cela son cours de ventre depuis six mois.

I. MÉDECIN.

Bon. C'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours, mais, s'il mouroit avant ce tems-là, ne manquez pas de m'en donner avis, car il n'est pas de la civilité qu'un Médecin visite un mort.

LA PAYSANNE *au Médecin.*

Mon père, Monsieur, est toujours malade de plus en plus.

I. MÉDECIN.

Ce n'est pas ma faute. Je lui donne des remèdes, que ne guérit-il? Combien a-t-il été saigné de fois?

Digitized by Google

LA PAYSANNE.

Quinze, Monsieur, depuis vingt jours.

I. MÉDECIN.

Quinze fois saigné?

LA PAYSANNE.

Oui.

I. MÉDECIN.

Et il ne guérit point?

LA PAYSANNE.

Non, Monsieur.

I. MÉDECIN.

C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs; &, si rien ne nous réussit, nous l'envoyerons aux bains.

L'APOTIQUAIRE.

Voilà le fin celà, voilà le fin de la Médecine.

SCENE IX.

ERASTE, PREMIER MEDECIN, UN APOTIQUAIRE.

ÉRASTE *en Médecin.*

C'est moi, Monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés, pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de

de le guérir avec plus de commodité, & qu'il soit vû de moins de monde.

L. MÉDECIN.

Oui, Monsieur, j'ai déjà disposé tout, & promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ÉRASTE.

Le voici fort à-propos.

I. MÉDECIN.

La conjoncture est tout-à-fait heureuse, & j'ai ici un ancien de mes amis, avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

SCENE X.

M. DE POURCEAUGNAC, ÉRASTE, PREMIER MEDECIN, UN APOTIQUAIRE.

ÉRASTE *à M. de Pourceaugnac.*

Une petite affaire m'est survenue, qui m'oblige à vous quitter; (*montrant le médecin.*) mais voilà une personne, entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

I. MÉDECIN.

Le devoir de ma profession m'y oblige; & c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

Digitized by Google

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

C'eſt ſon maître d'hôtel, ſans doute; & il faut que ce ſoit un homme de qualité.

I. MÉDECIN *à Éraſte.*

Oui, je vous aſſûre que je traiterai Monſieur méthodiquement, & dans toutes les régularités de notre art.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu! Il ne me faut point tant de cérémonies; & je ne viens pas ici pour incommoder.

I. MÉDECIN.

Un tel emploi ne me donne que de la joye.

ÉRASTE *au Médecin.*

Voilà toujours dix piſtoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaît, je n'entends pas que vous faſſiez de dépenſe, & que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ÉRASTE.

Mon Dieu! Laiſſez-moi faire; ce n'eſt pas pour ce que vous penſez.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ÉRASTE.

C'eſt ce que je veux faire. (*bas au Médecin.*) Je vous recommande, ſur tout, de ne le point laiſſer ſortir de vos mains, car, par fois, il veut s'échapper.

Digitized by Google

I. MÉDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ÉRASTE *à M. de Pourceaugnac.*

Je vous prie de m'excuſer de l'incivilité que je commets.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vous moquez, & c'eſt trop de grace que vous me faites.

SCENE XI.

M. DE POURCEAUGNAC, PREMIER MEDECIN, SECOND MEDECIN, UN APOTIQUAIRE.

I. MÉDECIN.

Ce m'eſt beaucoup d'honneur, Monſieur, d'être choiſi pour vous rendre ſervice.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

I. MÉDECIN.

Voici un habile homme, mon confrère, avec lequel je vais conſulter la maniére dont nous vous traiterons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je, & je ſuis homme à me contenter de l'ordinaire.

Digitized by Google

I. MÉDECIN.

Allons, des fièges. (*Des laquais entrent; & donnent des fièges.*)

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Voilà, pour un jeune homme, des domeſtiques bien lugubres.

I. MÉDECIN.

Allons, Monſieur, prenez votre place, Monſieur. (*Les deux Médecins font aſſeoir M. de Pourceaugnac entre eux deux.*)

M. DE POURCEAUGNAC *s'aſſéyant.*

Votre très-humble valet. (*Les deux Médecins lui prennent chacun une main, pour lui tâter le pouls.*) Que veut dire celà?

I. MÉDECIN.

Mangez-vous bien, Monſieur?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui; & bois encore mieux.

I. MÉDECIN.

Tant pis. Cette grande appétition du froid & de l'humide, eſt une indication de la chaleur & ſéchereſſe qui eſt au dedans. Dormez-vous fort?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui, quand j'ai bien ſoupé.

I. MÉDECIN.

Faites-vous des ſonges?

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

I. MÉDECIN.

De quelle nature ſont-ils?

Digitized by Google

M. DE POURCEAUGNAC.

De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce-là?

I. MÉDECIN.

Vous déjections, comment sont-elles?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ma foi, je ne comprends rien à toutes ces questions; & je veux plûtôt boire un coup.

I. MÉDECIN.

Un peu de patience. Nous allons raisonner sur votre affaire devant vous, & nous le ferons en françois, pour être plus intelligibles.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau?

I. MÉDECIN.

Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie, qu'on ne la connoisse parfaitement, & qu'on ne la puisse parfaitement connoître, sans en bien établir l'idée particulière, & la véritable espèce par ses signes diagnostiques & pronostiques; vous me permettrez, Monsieur notre ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, & aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, Monsieur, avec votre permission, que notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie, que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque, espèce de folie très-

Digitized by Google

fâcheuſe, & qui ne demande pas moins qu'un Eſculape comme vous, conſommé dans notre art; vous, dis je, qui avez blanchi, comme on dit, ſous le harnois, & auquel il en a tant paſſé par les mains, de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la diſtinguer des deux autres; car le célèbre Galien établit doctement à ſon ordinaire trois eſpèces de cette maladie, que nous nommons mélancolie, ainſi appellée non ſeulement par les latins, mains encore par les grecs, ce qui eſt bien à remarquer pour notre affaire. La première, qui vient du propre vice du cerveau; la ſeconde, qui vient de tout le ſang, fait & rendu atrabilaire; la troiſième, appellée hypocondriaque, qui eſt la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas ventre, & de la région inférieure; mais particulièrement de la rate, dont la chaleur & l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaiſſes & craſſes, dont la vapeur noire & maligne cauſe dépravation aux fonctions de la faculté Princeſſe; & fait la maladie dont, par notre raiſonnement, il eſt manifeſtement atteint & convaincu. Qu'ainſi ne ſoit, pour diagnoſtique inconteſtable de ce que je dis, vous n'avez qu'à conſidérer ce grand ſérieux que vous voyez; cette triſteſſe accompagnée de crainte & de défiance, ſignes pathognomoniques & individuels de cette maladie, ſi bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate; cette phyſionomie, ces yeux rouges & hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps menue, grê-

Digitized by Google

le, noire & velue, lesquels signes le dénotent très-affecté de cette maladie procédante du vice des hypocondres; laquelle maladie par laps de tems naturalisée, enviellie, habituée, & ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourroit bien dégénérer ou en manie, ou en phtisie, ou en apoplexie, ou même en fine phrénésie & fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie, car *ignoti nulla est curatio morbi*, il ne vous sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à Monsieur. Premièrement, pour remédier à cette pléthore obturante, & à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement, c'est-à-dire, que les saignées soient fréquentes & plantureuses; en premier lieu de la basilique, puis de la céphalique, & même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, & que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir; & en même tems, de le purger, désopiler, & évacuer par purgatifs propres & convenables, c'est-à dire, par cholagogues, ménélagogues, *& cætera*; & comme la véritable source de tout le mal est, ou une humeur crasse & féculente, ou une vapeur noire & grossière qui obscurcit, infecte & salit les esprits animaux, il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure & nette, avec force petit lait clair, pour purifier, par l'eau, la féculence de l'humeur crasse, & éclaircir, par le lait clair, la noirceur de cette vapeur; mais, avant toute chose, je trou-

Digitized by Google

ve qu'il eſt bon de le réjouir par agréables converſations, chants & inſtrumens de muſique, à quoi il n'y a pas d'inconvenient de joindre des danſeurs, afin que leurs mouvemens, diſpoſition & agilité puiſſent exciter & réveiller la pareſſe de ſes eſprits engourdis, qui occaſionne l'épaiſſeur de ſon ſang, d'où procède la maladie. Voilà les remèdes que j'imagine, auxquels pourront être ajoûtés beaucoup d'autres meilleurs, par Monſieur notre maître & ancien, ſuivant l'expérience, jugement, lumière & ſuffiſance qu'il s'eſt acquiſe dans notre art. *Dixi.*

2. MÉDECIN.

A Dieu ne plaiſe, Monſieur, qu'il me tombe en penſée d'ajoûter rien à ce que vous venez de dire. Vous avez ſi bien diſcouru ſur tous les ſignes, les ſymptômes & les cauſes de la maladie de Monſieur; le raiſonnement que vous en avez fait eſt ſi docte, & ſi beau, qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas fou, & mélancolique hypocondriaque, &, quand il ne le ſeroit pas, il faudroit qu'il le devînt, pour la beauté des choſes que vous avez dites, & la juſteſſe du raiſonnement que vous avez fait. Oui, Monſieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphice depinxiſti*, tout ce qui appartient à cette maladie, il ne ſe peut rien de plus doctement, ſagement, ingénieuſement conçû, penſé, imaginé que ce que vous avez prononcé au ſujet de ce mal, ſoit pour la diagnoſe, ou la prognoſe, ou la thérapie; & il ne me reſte rien ici, que de féliciter Monſieur d'être tombé entre vos mains, & de lui

Digitized by Google

dire qu'il est trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace & la douceur des remèdes que vous avez si judicieusement proposés. Je les approuve tous, *manibus & pedibus descendo in tuam sententiam.* Tout ce que j'y voudrois ajoûter, c'est de faire les saignées & les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet*; de prendre le lait clair avant le bain; de lui composer un fronteau où il entre du sel; le sel est symbole de la sagesse; de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténèbres de ses esprits, *album est dissregativum visûs*; & de lui donner tout-à-l'heure un petit lavement, pour servir de prélude & d'introduction à ces judicieux remèdes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le Ciel, que ces remèdes, Monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade, selon notre intention.

M. DE POURCEAUGNAC.

Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une comédie?

I. MÉDECIN.

Non, Monsieur, nous ne jouons point.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que tout ceci? Et que voulez-vous dire avec votre galimathias & vos sottises?

I. MÉDECIN.

Bon. Dire des injures. Voilà un diagnostique qui nous manquoit pour la confirmation de son mal; & ceci pourroit bien tourner en manie.

Digitized by Google

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Avec qui m'a-t-on mis ici?

(*Il crache deux ou trois fois.*)

I. MÉDECIN.

Autre diagnoſtique. La ſputation fréquente.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laiſſons celà; & ſortons d'ici.

I. MÉDECIN.

Autre encore. L'inquiétude de changer de place.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce donc que toute cette affaire? Et que me voulez-vous?

I. MÉDECIN.

Vous guérir, ſelon l'ordre qui nous à été donné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Me guérir?

I. MÉDECIN.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu, je ne ſuis pas malade.

I. MÉDECIN.

Mauvais ſigne, lorſqu'un malade ne ſent pas ſon mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien.

I. MÉDECIN.

Nous ſavons mieux que vous comment vous vous portez; & nous ſommes Médecins qui voyons clair dans votre conſtitution.

Digitized by Google

M. DE POURCEAUGNAC.

Si vous êtes Médecins, je n'ai que faire de vous; & je me moque de la Médecine.

I. MÉDECIN.

Hom, hom! Voici un homme plus fou que nous ne penſons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon père & ma mère n'ont jamais voulu de remèdes; & ils ſont morts tous deux ſans l'aſſiſtance de Médecins.

I. MÉDECIN.

Je me m'etonne pas s'ils ont engendré un fils qui eſt inſenſé. (*au ſecond Médecin.*)

Allons, procédons à la curation; &, par la douceur exhilarante de l'harmonie, adouciſſons, lénifions, & accoiſons l'aigreur de ſes eſprits, que je vois prêts à s'enflammer.

SCENE XII.

M. DE POURCEAUGNAC *ſeul.*

Que diable eſt-ce-là? Les gens de ce pays-ci ſont-ils inſenſés? Je n'ai jamais rien vû de tel, & je n'y comprends rien du tout.

Digitized by Google

SCENE XIII.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX MEDECINS *groteſques.*

(Ils s'aſſéyent d'abord tous trois; les Médecins ſe lèvent à différentes repriſes pour ſaluer Monſieur de Pourceaugnac, qui ſe lève autant de fois pour les ſaluer.)

LES DEUX MÉDECINS.

Buon dì, buon dì, buon dì,
Non vi laſciate uccidere
Dal dolor malinconico,
Noi vi faremo ridere
Col noſtro canto armonico;
Sol' per guarirvi
Siamo venuti quì.
Buon dì, buon dì, buon dì.

I. MÉDECIN.

Altro non è la pazzia
Che malinconia.
L'ammalato
Non è diſperato,
Se vol pigliar un poco d'allegria.
Altro non è la pazzia
Che malinconia.

I. MÉDE-

2. MÉDECIN.

Su, cantate, ballate, ridete;
E, se far meglio volete,
Quando sentite il delire vicino,
Pigliate del vino,
E qualche volta un poco di tabac.
Allegramente, monsù Pourceaugnac.

SCENE XIV.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX MEDECINS *grotesques*, MATASSINS.

ENTRÉE DE BALLET.

Danse des matassins autour de M. de Pourceaugnac.

SCENE XV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTIQUAIRE *tenant une seringue.*

L'APOTIQUAIRE.

Monsieur, voici un petit remède, un petit remède, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

M. DE POURCEAUGNAC.

Comment? Je n'ai que faire de celà.

Digitized by Google

L'APOTIQUAIRE.

Il a été ordonné, Monſieur, il a été ordonné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! Que de bruit!

L'APOTIQUAIRE.

Prenez-le, Monſieur, prenez-le; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah!

L'APOTIQUAIRE.

C'eſt un petit clyſtère, un petit clyſtère, benin, benin; il eſt benin, benin; là prenez, prenez Monſieur, c'eſt pour déterger, pour déterger, déterger.

SCENE XVI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTIQUAIRE, *les* DEUX MÉDECINS *groteſques, &* *les* MATASSINS *avec des ſeringues.*

LES DEUX MÉDECINS.

Piglia lo ſù,
Signor Monſù,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſù,
Che non ti farà male,
Piglia lo ſù queſto ſerviziale,

Digitized by Google

Piglia lo ſù,
Signor Monſù,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſù.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allez-vous-en au diable.

(*Monſieur de Pourceaugnac, mettant ſon chapeau pour ſe garantir des ſeringues, eſt ſuivi par les deux Médecins & par les Mataſſins; il paſſe par derrière le théâtre, & revient ſe mettre ſur ſa chaiſe, auprès de laquelle il trouve l'Apotiquaire qui l'attendoit; les deux Médecins & les Mataſſins rentrent auſſi.*)

LES DEUX MÉDECINS.

Piglia lo ſù,
Signor Monſù,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſù,
Che non ti farà male.
Piglia lo ſù queſto ſereiziale,
Piglia lo ſù,
Signor Monſù,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſù.

(*Monſieur de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaiſe, l'Apotiquaire appuye ſa ſeringue contre; & les Médecins & les Mataſſins le ſuivent.*)

Fin du prémier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

PREMIER MÉDECIN, SBRIGANI.

I. MÉDECIN.

Il a forcé tous les obstacles que j'avois mis; & s'est dérobé aux remèdes que je commençois de lui faire.

SBRIGANI.

C'est être bien ennemi de soi-même, que de fuir des remèdes aussi salutaires que les vôtres.

I. MÉDECIN.

Marque d'un cerveau démonté, & d'une raison dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez guéri haut la main?

I. MÉDECIN.

Sans doute; quand il y auroit eu complication de douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant voilà cinquante pistoles bien acquises qu'il vous fait perdre.

I. MÉDECIN.

Moi, je n'entends point les perdre, & je prétends le guérir, en dépit qu'il en ait. Il est lié & en-

Digitized by Google

gagé à mes remèdes; & je veux le faire saisir où je le trouverai, comme déserteur de la Médecine, & infracteur de mes ordonnances.

SBRIGANI.

Vous avez raison. Vos remèdes étoient un coup sûr, & c'est de l'argent qu'il vous vole.

I. MÉDECIN.

Où puis-je en avoir des nouvelles?

SBRIGANI.

Chez le bon homme Oronte assûrément, dont il vient épouser la fille; & qui, ne sachant rien de l'infirmité de son gendre futur, voudra peut-être se hâter de conclure le mariage.

I. MÉDECIN.

Je vais lui parler tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

I. MÉDECIN.

Il est hipotéqué à mes consultations; & un malade ne se moquera pas d'un Médecin.

SBRIGANI.

C'est fort bien dit à vous; &, si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie, que vous ne l'ayez passé tout votre saoul.

I. MÉDECIN.

Laissez-moi faire.

SBRIGANI *à part, en s'en allant.*

Je vais de mon côté dresser une autre batterie, & le beau-père est aussi dupe que le gendre.

Digitized by Google

SCENE II.

ORONTE, PREMIER MÉDECIN.

I. MÉDECIN.

Vous avez, Monsieur, un certain Monsieur de Pourceaugnac, qui doit épouser votre fille.

ORONTE.

Oui, je l'attends de Limoges, & il devroit être arrivé.

I. MÉDECIN.

Aussi l'est-il, & il s'en est fui de chez moi, après y avoir été mis; mais je vous défends, de la part de la Médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aye dûement préparé pour celà, & mis en état de procréer des enfans bien conditionnés & de corps & d'esprit.

ORONTE.

Comment donc?

I. MÉDECIN.

Votre prétendu gendre a été constitué mon malade; sa maladie qu'on m'a donnée à guérir, est un meuble qui m'appartient, & que je compte entre mes effets; & je vous déclare que je ne prétends point qu'il se marie, qu'au préalable il n'ait satisfait à la Médecine, & subi les remèdes que je lui ai ordonnés.

ORONTE.

Il a quelque mal?

Digitized by Google

I. MÉDECIN.

Oui.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaît?

I. MÉDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ORONTE.

Est-ce quelque mal....

I. MÉDECIN.

Les Médecins sont obligés au secret. Il suffit que je vous ordonne, à vous, & à votre fille, de ne point célébrer, sans mon consentement, vos nôces avec lui, sur peine d'encourir la disgrace de la Faculté, & d'être accablé de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Je n'aigarde, si celà est, de faire le mariage.

I. MÉDECIN.

On me l'a mis entre les mains, & il est obligé d'être mon malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

I. MÉDECIN.

Il a beau fuir, je le ferai condamner par arrêt à se faire guérir par moi.

ORONTE.

J'y consens.

I. MÉDECIN.

Oui, il faut qu'il crève, ou que je le guérisse.

Digitized by Google

ORONTE.

Je le veux bien.

LE MÉDECIN.

Et, si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous, & je vous guérirai.

ORONTE.

Je me porte bien.

LE MÉDECIN.

Il n'importe. Il me faut un malade; & je prendrai qui je pourrai.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez; mais ce ne sera pas moi. (*seul.*) Voyez un peu la belle raison.

SCENE III.

ORONTE, SERIGANI *en marchand flamand.*

SERIGANI.

Montsir, avec le sostre permission, je suisse un trancher marchant flamane, qui soudroit bienne sous temandair un petit nouvel.

ORONTE.

Quoi, Monsieur?

SERIGANI.

Mettez le sostre chapeau sur le tête, Montsir, si ve plaît.

Digitized by Google

ORONTE.

Dites-moi, Monsieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moi le dire rien, Montsir, si fous le mettre pas le chapeau sur le tête.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, Monsieur?

SBRIGANI.

Fous connoître point en sti file un certe Montsir Oronte?

ORONTE.

Oui, je le connois.

SBRIGANI.

Et quel homme estile, Montsir, si ve plait?

ORONTE.

C'est un homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je fous temande Montsir, s'il est un homme riche qui a du bienne?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, Montsir?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

J'en suisse aise beaucoup, Montsir.

ORONTE.

Mais pourquoi celà?

Digitized by Google

SBRIGANI.

L'eſt, Montſir, pour un petit raiſonne de conſéquence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoi?

SBRIGANI.

L'eſt, Montſir, que ſti Monſir Oronte donne ſon fille en mariage à un certe Monſir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien?

SBRIGANI.

Et ſti Monſir de Pourcegnac, Monſir, l'eſt un homme que doivre beaucoup grandement, à dix ou douze marchanes flamanes qui être venus ici.

ORONTE.

Ce Monſieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands?

SBRIGANI.

Oui, Monſir; &, depuis huite mois, nous afoit obtenir un petit ſentence contre lui; & lui a remettre à payer tout ſe créancier de ſti mariage que ſti Monſir Oronte donne pour ſon fille.

ORONTE.

Hom, hom! Il a remis là à payer ſes créanciers?

SBRIGANI.

Oui, Monſir, & avec un grant défotion nous tous attendre ſti mariage.

ORONTE.

(*à part.*)

L'avis n'eſt pas mauvais. Je vous donne le bon jour.

Digitized by Google

SBRIGANI.

Je remercie, Monſir, de la faveur grande.

ORONTE.

Votre très-humble valet.

SBRIGANI.

Je le ſuis, Monſir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que Monſir m'avoir donné.

(*ſeul, après avoir ôté ſa barbe, & dépouillé l'habit de flamand qu'il a par deſſus le ſien.*)

Celà ne va pas mal. Quittons notre ajuſtement de flamand pour ſonger à d'autres machines; tâchons de ſemer tant de ſoupçons & de diviſion entre le beau-père & le gendre, que celà rompe le mariage prétendu. Tous deux également ſont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre, &, entre nous autres fourbes de la premiere claſſe, nous ne faiſons que nous jouer, lorſque nous trouvons un gibier auſſi facile que celui-là.

SCENE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC *ſe croyant ſeul.*

Piglia lo ſù, piglia lo ſù.
Signor monſù.....

Que diable eſt-ce-là? (*appercevant Sbrigani.*) Ah!

Digitized by Google

SERIGANI.

Qu'eſt-ce, Monſieur, qu'avez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout ce que je vois, me ſemble lavement.

SERIGANI.

Comment?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous ne ſavez pas ce qui m'eſt arrivé dans ce logis, à la porte duquel vous m'avez conduit?

SERIGANI.

Non, vraiment. Qu'eſt-ce que c'eſt?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je penſois y être régalé comme il faut.

SERIGANI.

Hé bien?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous laiſſe entre les mains de Monſieur. Des Médecins habillés de noir. Dans une chaiſe. Tâter le pouls. Comme ainſi ſoit. Il eſt fou. Deux gros jouflus. Grands chapeaux. *Buon dì, buon dì.* Six Pantalons. Ta, ra, ta, ta; ta, ra, ta, ta. *Allegramente, Monſù Pourceaugnac.* Apotiquaire. Lavement. Prenez, Monſieur, prenez, prenez. Il eſt benin, benin, benin. C'eſt pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglia lo ſù, ſignor monſù, piglia lo, piglia lo, piglia lo ſù.* Jamais je n'ai été ſi ſaoul de ſottiſes.

SERIGANI.

Qu'eſt-ce que tout celà veut dire?

M. DE

M. DE POURCEAUGNAC.

Celà veut dire que cet homme-là, avec ſes grandes embraſſades, eſt un fourbe, qui m'a mis dans une maiſon pour ſe moquer de moi, & me faire une pièce.

SBRIGANI.

Celà eſt-il poſſible?

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute. Ils étoient une douzaine de poſſédés après mes chauſſes; & j'ai eu toutes les peines du monde à m'échaper de leurs pattes.

SBRIGANI.

Voyez un peu; les mines ſont bien trompeuſes! Je l'aurois crû le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnemens, comme il eſt poſſible qu'il y ait des fourbes comme celà dans le monde.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ne ſens-je point le lavement? Voyez, je vous prie.

SBRIGANI.

Hé! Il y a quelque petite choſe qui approche de celà.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'ai l'odorat & l'imagination toute remplie de celà; & il me ſemble toujours que je vois une douzaine de lavemens qui me couchent en joue.

SBRIGANI.

Voilà une méchanceté bien grande; & les hommes ſont bien traîtres & ſcélérats!

M. DE POURCEAUGNAC.

Enſeignez-moi, de grace, le logis de Monſieur Oronte; je ſuis bien aiſe d'y aller tout-à-l'heure.

SERIGANI.

Ah, ah! Vous êtes donc de complexion amoureuſe; & vous avez oui parler que ce Monſieur Oronte a une fille....

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Je viens l'épouſer.

SERIGANI.

L'é.., L'épouſer?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SERIGANI.

En mariage!

M. DE POURCEAUGNAC.

De quelle façon donc?

SERIGANI.

Ah! C'eſt une autre choſe; je vous demande pardon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que celà veut dire?

SERIGANI.

Rien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais encore?

SERIGANI.

Rien, vous dis-je. J'ai un peu parlé trop vîte.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-deſſous.

SERIGANI.

Non, celà n'eſt pas néceſſaire.

Digitized by Google

M. DE POURCEAUGNAC.

De grace.

SBRIGANI.

Point. Je vous prie de m'en diſpenſer.

M. DE POURCEAUGNAC.

Eſt-ce que vous n'êtes pas de mes amis?

SBRIGANI.

Si fait. On ne peut l'être davantage.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'eſt une choſe où il y va de l'intérêt du prochain.

M. DE POURCEAUGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI.

Laiſſez-moi conſulter un peu ſi je le puis faire en conſcience. (*après s'être un peu éloigné de Monſieur de Pourceaugnac.*)

C'eſt un homme qui cherche ſon bien, qui tâche de pourvoir ſa fille le plus avantageuſement qu'il eſt poſſible; & il ne faut nuire à perſonne. Ce ſont des choſes qui ſont connues à la vérité; mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, & il eſt défendu de ſcandaliſer ſon prochain. Cela eſt vrai; mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut ſurprendre, & qui, de bonne foi, vient ſe marier avec une fille qu'il ne connoît

Digitized by Google

pas, & qu'il n'a jamais vûe, un gentilhomme plein de franchiſe, pour qui je me ſens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour ſon ami, prend confiance en moi, & me donne une bague à garder pour l'amour de lui. (*à M. de Pourceaugnac.*) Oui. Je trouve que je puis vous dire les choſes ſans bleſſer ma conſcience; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous ſera poſſible, & d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là mène une vie déshonnête, celà ſeroit un peu trop fort, cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante auſſi n'eſt pas aſſez, celui de coquette achevée, me ſemble propre à ce que nous voulons, & je m'en puis ſervir pour vous dire honnêtement ce qu'elle eſt.

M. DE POURCEAUGNAC.

L'on me veut donc prendre pour dupe?

SBRIGANI.

Peut-être, dans le fond, n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit; & puis il y a des gens, après tout, qui ſe mettent au-deſſus de ces ſortes de choſes, & qui ne croyent pas que leur honneur dépende...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur, je ne me veux point mettre ſur la tête un chapeau comme celui là, & l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs.

Digitized by Google

SBRIGANI.

Voilà le père.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce vieillard-là?

SBRIGANI.

Oui. Je me retire.

SCENE V.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

Bon jour, Monsieur, bon jour.

ORONTE.

Serviteur, Monsieur, serviteur.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes Monsieur Oronte, n'est-ce pas?

ORONTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Et moi, Monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Croyez-vous, Monsieur Oronte, que les Limosins soient des sots?

ORONTE.

Croyez-vous, Monsieur de Pourceaugnac, que les Parisiens soient des bêtes?

Digitized by Google

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, Monsieur Oronte, qu'un homme comme moi soit affamé de femme?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, Monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit affamée de mari?

SCENE VI.

JULIE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

JULIE.

On vient de me dire, mon père, que Monsieur de Pourceaugnac est arrivé. Ah! le voilà, sans doute, & mon cœur me le dit. Qu'il est bien fait! Qu'il a bon air! Et que je suis contente d'avoir un tel époux! Souffrez que je l'embrasse, & que je lui témoigne.....

ORONTE.

Doucement, ma fille, doucement.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Tudieu! Quelle galante! Comme elle prend feu d'abord.

ORONTE.

Je voudrois bien savoir, Monsieur de Pourceaugnac, par quelle raison vous venez.....

Digitized by Google

JULIE *s'approche de Monsieur de Pourceaugnac, le regarde d'un air languissant, & lui veut prendre la main.*

Que je suis aise de vous voir! Et que je brûle d'impatience...

ORONTE,

Ah! Ma fille, ôtez-vous de-là, vous dis-je.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Oh, oh! Quelle égrillarde!

ORONTE.

Je voudrois bien, dis-je, savoir par quelle raison, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de.....

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

(Julie continue le même jeu.)

Vertu de ma vie!

ORONTE *à Julie.*

Encore? Quest ce à dire celà?

JULIE.

Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi?

ORONTE.

Non. Rentrez là-dedans.

JULIE.

Laissez-moi le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je.

JULIE.

Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

ORONTE.

Je ne veux pas, moi; &, si tu ne rentres tout-à-l'heure, je...

JULIE.

Hé bien, je rentre.

ORONTE.

Ma fille eſt une ſotte, qui ne ſait pas les choſes.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Comme nous lui plaiſons?

ORONTE *à Julie qui eſt reſtée, après avoir fait quelques pas pour s'en aller.*

Tu ne veux pas te retirer?

JULIE.

Quand eſt-ce donc que vous me marierez avec Monſieur?

ORONTE.

Jamais; & tu n'es pas pour lui.

JULIE.

Je le veux avoir, moi, puiſque vous me l'avez promis.

ORONTE.

Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Elle voudroit bien me tenir.

JULIE.

Vous avez beau faire, nous ſerons mariés enſemble en dépit de tout le monde.

ORONTE.

Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous aſſûre. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend.

Digitized by Google

SCENE VII.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu! Notre beau-père prétendu, ne vous fatiguez point tant; on n'a pas envie de vous enlever votre fille, & vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE.

Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche? Et qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde; & voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses sûretés?

ORONTE.

Je ne sais pas ce que celà veut dire; mais vous êtes-vous mis dans la tête, qu'un homme de soixante & trois ans ait si peu de cervelle, & considére si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous savez; & qui a été mis chez un Médecin pour être pansé?

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est une pièce que l'on m'a faite, & je n'ai aucun mal.

Digitized by Google

ORONTE.

Le Médecin me l'a dit lui-même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Médecin en a menti. Je ſuis gentilhomme, & je le veux voir l'épée à la main.

ORONTE.

Je ſais ce que j'en dois croire; & vous ne m'abuſerez pas là-deſſus, non plus que ſur les dettes que vous avez aſſignées ſur le mariage de ma fille.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelles dettes?

ORONTE.

La feinte ici eſt inutile; & j'ai vû le marchand flamand, qui, avec les autres créanciers, a obtenu depuis huit mois ſentence contre vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel marchand flamand? Quels créanciers? Quelle ſentence obtenue contre moi?

ORONTE.

Vous ſavez bien ce que je veux dire.

Digitized by Google

SCENE VIII.

LUCETTE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

LUCETTE *contrefaisant une Languedocienne.*

Ah! Tu es assi, & à la fi yeu te trobi après abé fait tant de passés. Podes-tu, scélérat, podes-tu sous-tene ma bisto?

M. DE POURCEAUGNAC.

Queſt-ce que veut cette femme-là?

LUCETTE.

Que te boli, infame! Tu fas semblan de nou me pas connouisse, & nou rougisses pas, impudint que tu sios, tu ne rougisses pas de me beyre? (*à Oronte.*) Non sabi pas, mousſur, saquos bous dont m'an dit que bouillo espousa la fillo; mai yeu bous déclari que yeu soun sa fenno, & que y a set ans, Mousſur, qu'en passant à Pézénas el auguet l'adresse dambé sas mignardisas, commo sap tapla sayre, de me gagna lou cor, & m'oubligel pra quel moueyen à ly donna la man per l'éspousa.

ORONTE.

Oh, oh!

M. DE POURCEAUGNAC.

Que diable eſt-ce ceci?

LUCETTE.

Lou trayte me quitel trés ans après, sul préteste de qualques affayres que l'apelabon dins soun pays

Digitized by Google

& despey noun l'y resau put quaso de noubelo, may dins lou tens qui soungeabi lou mens, m'an dounat abist, que begnio dins aquesto billo, per se remarida danbé un autro jouena fillo, que sous parens ly an proucurado, sensse saupré res de sou prumié mariage. Yeu ay tout quittar en diligenso, & me souy rendudo dins aqueste loc lou pu leau qu'ay pousçut, per m'oupousa en aquel criminel mariage, & confondre as elys de tout le mounde lou plus méchant day hommes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une étrange effrontée!

LUCETTE.

Impudint, n'as pas de honte de m'injuria, allios d'être confus day reproches secrets que ta consienso te den fayre?

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi, je suis votre mari?

LUCETTE.

Infame, gausos-tu dire lou contrari? Hé tu sabes bé, per ma penno, que n'es que trop berrat; & plagueso al Cel qu'aco nou fougesso pas, & que mauqueso layssado dins l'état d'innouessenço, & dins la tranquilitat oun moun amo bibio daban que tous charmes & tas trounparies oun m'en benguesson malheurousomen fayre sourey; yeu nou serio pas réduito à fayre lou triste personnatgé que yeu fave présentemen; à beyre un marit cruel mespresa toute l'ardou que yeu ay per el, & me laissa sensse

fenſſe cap de piétat abandounado à las mourtéle doulous que yeu reſſenti de ſas perfidos acciûs.

ORONTE.

Je ne ſaurois m'empêcher de pleurer.

(*à M. de Pourceaugnac.*)

Allez, vous êtes un méchant homme.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne connois rien à tout ceci.

SCENE IX.

NÉRINE, LUCETTE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

NÉRINE *contrefaiſant une Picarde.*

Ah! Je n'en pis plus, je ſis toute éſſoflée. Ah! Finfaron, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas mie. Juſtiche, juſtiche, je boute empéche-

(*à Oronte.*)

ment au mariage. Chés mon méri, Monſieu, & je veux faire pindre ché bon pindar-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Encore!

ORONTE *à part.*

Quel diable d'homme eſt-ce-ci?

LUCETTE.

Et que boulez-bous dire, ambe boſtre empachomen, & boſtro pendarie? Quaquel homo es boſtre marit?

Digitized by Google

NÉRINE.

Oui, Medéme, & je ſis ſa femme.

LUCETTE.

A quo es faus, aquos yeu que ſoun ſa fenno, & ſe deueſtre pendut, aquo ſera yeu que lou ferai penjat.

NÉRINE.

Je n'entains mie che baragoin-là.

LUCETTE.

Yeu bous diſi que yeu ſoun ſe fenno.

NÉRINE.

Sa femme?

LUCETTE.

Oy.

NÉRINE.

Je vous dis que cheſt mi, encore in coup, qui le fis.

LUCETTE.

Et yeu bous ſouſtenir yeu, qu'aquos yeu.

NÉRINE.

Il y a quetre ans qu'il m'a épouſée.

LUCETTE.

Et yeu fet ans y a que m'a preſo per fenno.

NÉRINE.

J'ai des gairants de tout cho que je di.

LUCETTE.

Tout mon pays lo ſap.

NÉRINE.

No ville en eſt témoin.

LUCETTE.

Tou Pézénas a biſt noſtre mariatge.

Digitized by Google

NÉRINE.

Tout chin Quentin a assisté à no noche.

LUCETTE.

Nou y a res de tan béritable.

NÉRINE.

Il gn'y a rien de plus certain.

LUCETTE *à M. de Pourceaugnac.*

Gausos-tu dire lou contrari, valisquos?

NÉRINE *à M. de Pourceaugnac.*

Est-che que tu me démentiras, méchaint homme?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il est aussi vrai l'un que l'autre.

LUCETTE.

Quaingn'impudensse! Et coussy, misérable, nou te soubennes plus de la pavre Françon, & del pavre Jeannet, que soun lous fruits de nostre mariage?

NÉRINE.

Bayez un peu l'insolence. Quoi, tu ne te souviens mie de chette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaige de te foi?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà deux impudentes carognes!

LUCETTE.

Beni Françon, beni Jeannet, beni toustou, beni toustaine, beni fayre beyre à un payre dénaturat, la duretat quel a per nostres.

NÉRINE.

Venez, Madeleine, me n'ainfin, venez vesen ichi faire honte à vo père de l'impudainche qu'il au.

SCENE X.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC, LUCETTE, NÉRINE, PLUSIEURS ENFANS.

LES ENFANS.

Ah! Mon papa, mon papa, mon papa!

M. DE POURCEAUGNAC.

Diantre soit des Petits-fils de putains!

LUCETTE.

Coussy, trayte, tu nou sios pas la darniare consusiu, de ressaupre à tal tous enfans, & de ferma l'aureillo à la tendresso paternello? Tu nou m'escaperat pas, infame, yeu te boly seguy per tout, & te reproucha ton crime jusquos à tant que me sio beniado, & que t'ayo fayt peniat, couqui, te boly fayre penjat.

NÉRINE.

Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là; & d'être insainsible aux cairesses de chette pauvre ainfain? Tu ne te sauveras mie de mes pattes, & en dépit de tes deins, je ferai bien voir que je sis ta femme, & je te ferai pindre.

LES ENFANS.

Mon papa, mon papa, mon papa!

M. DE POURCEAUGNAC.

Au secours, au secours! Où suirai-je? Je n'en puis plus,

Digitized by Google

ORONTE *à Lucette, & à Nérine.*

Allez, vous ferez bien de le faire punir, & il mérite d'être pendu.

SCENE XI.

SBRIGANI *seul.*

Je conduis de l'œil toutes choſes, & tout celà ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre provincial qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpiſſe.

SCENE VII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! Je ſuis aſſommé. Quelle peine! Quelle maudite ville! Aſſaſſiné de tous côtés?

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce, Monſieur? Eſt il encore arrivé quelque choſe?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Il pleut en ce pays des femmes & des lavemens.

SBRIGANI.

Comment donc?

Digitized by Google

M. DE POURCEAUGNAC.

Deux carognes de baragouineuſes me ſont venu accuſer de les avoir épouſées toutes deux, & me menacent de la juſtice.

SERIGANI.

Voilà une méchante affaire ; & la juſtice, en ce pays-ci, eſt rigoureuſe en diable contre cette ſorte de crime.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui; mais quand il y auroit information, ajournement, décret & jugement obtenu par ſurpriſe, défaut & contumace, j'ai la voye de conflit de juriſdiction pour temporiſer, & venir aux moyens de nullité qui feront dans les procédures.

SERIGANI.

Voilà en parler dans tous les termes; & l'on voit bien, Monſieur, que vous êtes du métier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi? Point du tout. Je ſuis gentilhomme.

SERIGANI.

Il faut bien, pour parler ainſi, que vous ayez étudié la pratique.

M. DE POURCEAUGNAC.

Point. Ce n'eſt que le ſens commun qui me fait juger que je ſerai toujours reçû à mes faits juſtificatifs, & qu'on ne me ſauroit condamner ſur une ſimple accuſation, ſans un recollement & confrontation avec mes parties.

SERIGANI.

En voilà du plus fin encore.

Digitized by Google

M. DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là me viennent ſans que je les ſache.

SBRIGANI.

Il me ſemble que le ſens commun d'un gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui eſt du droit, & de l'ordre de la juſtice; mais non pas à ſavoir les vrais termes de la chicane.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce ſont quelques mots que j'ai retenus en liſant les romans.

SBRIGANI.

Ah! fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque Avocat pour conſulter mon affaire.

SBRIGANI.

Je le veux, & vais vous conduire chez deux hommes fort habiles; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point ſurpris de leur manière de parler; ils ont contracté du barreau certaine habitude de déclamation, qui fait que l'on diroit qu'ils chantent, & vous prendrez pour muſique tout ce qu'ils vous diront.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourvû qu'ils me diſent ce que je veux ſavoir?

Digitized by Google

SCENE XIII.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, *deux* AVOCATS, *deux* PROCUREURS, *deux* SERGENS.

1. AVOCAT *traînant ſes paroles en chantant.*

La polygamie eſt un cas,
Eſt un cas pendable.

2. AVOCAT *chantant fort vîte, & en bredouillant.*

Votre fait
Eſt clair & net;
Et tout le droit,
Sur cet endroit,
Conclut tout droit.
Si vous conſultez nos Auteurs,
Legiſlateurs & Gloſſateurs,
Juſtinian, Papinian,
Ulpian, & Tribonian,
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
Paul Caſtre, Julian, Barthole,
Jaſon, Alciat, & Cujas,
Ce grand homme ſi capable,
La polygamie eſt un cas,
Eſt un cas pendable.

EN-

Digitized by Google

ENTRÉE DE BALLET.

Pendant que le 2. AVOCAT *chante les paroles qui suivent,*

Tous les peuples policés,
Et bien sensés,
Les françois, anglois, hollandois,
Danois, suédois, polonois,
Portugais, espagnols, flamans,
Italiens, allemans,
Sur ce fait tiennent loi semblable;
Et l'affaire est sans embarras.
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.
Le 1. AVOCAT *chante celles-ci.*
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

(*Monsieur de Pourceaugnac impatienté, les chasse.*)

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

Oui, les choſes s'acheminent où nous voulons; &, comme ſes lumières ſont fort petites, & ſon ſens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur ſi grande de la ſévérité de la juſtice de ce pays, & des apprêts qu'on faiſoit déjà pour ſa mort, qu'il veut prendre la fuite; & pour ſe dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'eſt réſolu à ſe déguiſer, & le déguiſement qu'il a pris, eſt l'habit de femme.

ÉRASTE.

Je voudrois bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI.

Songez de votre part à achever la comédie; &, tandis que je jouerai mes ſcènes avec lui, allez-vous-en. (*Il lui parle à l'oreille.*) Vous entendez bien?

ÉRASTE.

Oui.

Digitized by Google

SBRIGANI.

Et lorsque je l'aurai mis où je veux.....

(Il lui parle à l'oreille.)

ÉRASTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Et quand le père aura été averti par moi....

(Il lui parle encore à l'oreille.)

ÉRASTE.

Celà va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voici notre Demoiselle. Allez vite, qu'il ne nous voye ensemble.

SCENE II.

M. DE POURCEAUGNAC *en femme*, SBRIGANI.

SBRIGANI.

Pour moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connoître; & vous avez la mine, comme celà, d'une femme de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la justice ne soient point observées.

Digitized by Google

SBRIGANI.

Oui, je vous l'ai déjà dit. Ils commencent ici par faire pendre un homme, & puis ils lui font son procès.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une justice bien injuste.

SBRIGANI.

Elle est sévère comme tous les diables, particulièrement sur ces sortes de crimes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais quand on est innocent?

SBRIGANI.

N'importe. Ils ne s'enquêtent point de celà; & puis, ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays, & ils ne sont point plus ravis que de voir pendre un Limosin.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que les Limosins leur ont donc fait?

SBRIGANI.

Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse & du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avoue que je suis pour vous dans une peur épouvantable; & je ne me consolerois de ma vie, si vous veniez à être pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'être pendu; & qu'une preuve comme celle-là, feroit tort à nos titres de noblesse.

Digitized by Google

SBRIGANI.

Vous avez raiſon, on vous conteſteroit après celà le titre d'écuyer. Au reſte, étudiez-vous, quand je vous menerai par la main, à bien marcher comme une femme; & à prendre le langage, & toutes les manières d'une perſonne de qualité.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laiſſez-moi faire; j'ai vû les perſonnes du bel air. Tout ce qu'il y a, c'eſt que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI.

Votre barbe n'eſt rien, & il y a des femmes qui en ont autant que vous. Ça, voyons un peu comme vous ferez. (*après que Monſieur de Pourceaugnac a contrefait la femme de condition.*) Bon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon carroſſe, où eſt-ce qu'eſt mon carroſſe? Mon Dieu! Qu'on eſt miſérable, d'avoir des gens comme celà! Eſt-ce qu'on me fera attendre toute la journée ſur le pavé; & qu'on ne me fera point venir mon carroſſe?

SBRIGANI.

Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Holà, ho, cocher, petit laquais. Ah! Petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt! Petit laquais, petit laquais. Où eſt-ce donc qu'eſt ce petit laquais! Ce petit laquais ne ſe trouvera-t-il point? Ne me fera-t-on point venir ce petit laquais? Eſt-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde?

Digitized by Google

SBRIGANI.

Voilà qui va à merveille; mais je remarque une chose, cette coëffe est un peu trop déliée, j'en vais querir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que deviendrai-je cependant?

SBRIGANI.

Attendez-moi là, je suis à vous dans un moment vous n'avez qu'à vous promener.

(Monsieur de Pourceaugnac fait plusieurs tours sur le théâtre, en continuant à contrefaire la femme de qualité.)

SCENE III.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, DEUX SUISSES.

1. SUISSE *sans voir M. de Pourceaugnac.*

Allons, dépêchons, camerade, ly faut allair tous deux nous à la crève, pour regarrer un peu chouffi-cier sti Monsir de Porcegnac, qu'il l'a été condamné par ordonnance à l'être pendu par son cou.

2. SUISSE *sans voir M. de Pourceaugnac.*

Ly faut nous loër un fenestre pour foir sti chouffice.

Digitized by Google

1. SUISSE.

Ly disent que l'on fait téjà planter un grand potence tout neuve, pour ly accrochir sti Porcegnac.

2. SUISSE.

Ly sira, mon foi, un grand plaisir, d'y regarter pendre sti limossin.

1. SUISSE.

Oui, te li foir gambiller les pieds en haut tesant tout le monde.

2. SUISSE.

Ly est un plaiçant trôle, oui; ly disent que s'être marié trois foye.

1. SUISSE.

Sti tiable ly fouloir trois femmes à ly tout seul; ly être bien assez t'une.

2. SUISSE *appercevant M. de Pourceaugnac.*

Ah! Pon chour, Mamesselle.

1. SUISSE.

Que faire fous là tout seul?

M. DE POURCEAUGNAC.

J'attends mes gens, Messieurs.

2. SUISSE.

Ly être belle, par mon foi.

M. DE POURCEAUGNAC.

Doucement, Messieurs.

1. SUISSE.

Fous, Mamesselle, fouloir finir rechouir fous à la crève? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choli.

Digitized by Google

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous rends grace.

2. SUISSE.

L'être un gentilhomme limoſſin, qui ſera pendu chantimeat à un grand potence.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai pas de curioſité.

1. SUISSE.

Ly être là un petit téton qui l'eſt trôle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout beau.

1. SUISSE.

Mon foi, moi couchair pien afec fous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! C'en eſt trop, & ces ſortes d'ordures-là ne ſe diſent point à une femme de ma condition.

2. SUISSE.

Laiſſe, toi; l'être moi qui le veut couchair afec elle.

1. SUISSE.

Moi, ne fouloir pas laiſſer.

2. SUISSE.

Moi, li fouloir, moi.

(*Les deux ſuiſſes tirent M. de Pourceaugnac avec violence.*)

1. SUISSE.

Moi, ne faire rien.

2. SUISSE.

Toi, l'afoir pien menti.

1. SUIS-

Digitized by Google

1. SUISSE.

Parti, toi, l'afoir menti toi-même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Au ſecours! A la force!

SCENE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN EXEMT, DEUX ARCHERS, DEUX SUISSES.

L'EXEMT.

Qu'eſt-ce? Qu'elle violence eſt-ce-là? Et que voulez-vous faire à Madame? Allons, que l'on ſorte de là, ſi vous ne voulez que je vous mette en priſon.

1. SUISSE.

Parti, pon; toi, ne l'afoir point.

2. SUISSE.

Parti, pon auſſi; toi, ne l'afoir point encore.

Digitized by Google

SCENE V.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN EXEMT.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis obligée, Monsieur, de m'avoir délivrée de ces insolens.

L'EXEMT.

Ouais! Voilà un visage qui ressemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas moi, je vous assûre.

L'EXEMT.

Ah, ah! Qu'est-ce que veut-dire....

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne sais pas.

L'EXEMT.

Pourquoi donc dites-vous celà?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMT.

Voilà un discours qui marque quelque chose; & je vous arrête prisonnier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé! Monsieur, de grace!

Digitized by Google

L'EXEMT.

Non, non, à votre mine, & à vos discours, il faut que vous soyez ce Monsieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte; & vous viendrez en prison tout-à-l'heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hélas!

SCENE VI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMT, DEUX ARCHERS.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

Ah Ciel! Que veut dire celà?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMT.

Oui, oui, c'est de quoi je suis ravi.

SBRIGANI *à l'Exemt.*

Hé! Monsieur, pour l'amour de moi, vous savez que nous sommes amis depuis long-tems, je vous conjure de ne le point mener en prison.

L'EXEMT.

Non, il m'est impossible.

Digitized by Google

SBRIGANI.

Vous êtes homme d'accommodement. N'y a-t-il pas moyen d'ajuſter cela avec quelques piſtoles?

L'EXEMT *à ſes archers.*

Retirez-vous un peu.

SCÈNE VII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMT.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

Il faut lui donner de l'argent pour vous laiſſer aller. Faites vîte.

M. DE POURCEAUGNAC *donnant de l'argent à Sbrigani.*

Ah! Maudite ville!

SBRIGANI.

Tenez, Monſieur.

L'EXEMT.

Combien y a-t-il?

SBRIGANI.

Un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix.

L'EXEMT.

Non, mon ordre eſt trop exprès.

SBRIGANI (*à l'exemt qui veut s'en aller.*)

Mon Dieu! Attendez. (*à M. de Pourceaugnac.*) Dépêchez, donnez-lui-en encore autant.

Digitized by Google

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais....

SBRIGANI.

Dépêchez-vous, vous dis-je, & ne perdez point de tems. Vous auriez un grand plaisir quand vous seriez pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! (*Il donne encore de l'argent à Sbrigani.*)

SBRIGANI *à l'exemt.*

Tenez, Monsieur.

L'EXEMT *à Sbrigani.*

Il faut donc que je m'enfuye avec lui; car il n'y auroit point ici de sûreté pour moi. Laissez-le-moi conduire, & ne bougez d'ici.

SBRIGANI.

Je vous prie d'en avoir un grand soin.

L'EXEMT.

Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aye mis en lieu de sûreté.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Adieu. Voila le seul honnête homme que j'aye trouvé en cette ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de tems. Je vous aime tant, que je voudrois que vous fussiez déjà bien loin. (*seul.*) Que le Ciel te conduise! Par ma foi, voilà une grande dupe! Mais, voici.....

Digitized by Google

SCENE VIII.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI, *feignant de ne pas voir Oronte.*

Ah! Quelle étrange aventure! Quelle fâcheuse nouvelle pour un père! Pauvre Oronte, que je te plains!

ORONTE.

Qu'eſt-ce? Quel malheur me préſages-tu?

SBRIGANI.

Ah! Monſieur, ce perfide Limoſin, ce traître de Monſieur de Pourceaugnac, vous enlève votre fille.

ORONTE.

Il m'enlève ma fille?

SBRIGANI.

Oui. Elle en eſt devenue ſi folle, qu'elle vous quitte pour le ſuivre; & l'on dit qu'il a un caractère pour ſe faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE.

Allons vîte à la juſtice. Des archers après eux.

SCENE IX.

ORONTE, ÉRASTE, JULIE, SBRIGANI.

ÉRASTE *à Julie.*

Allons, vous viendrez malgré vous, & je veux vous remettre entre les mains de votre père. Te-

Digitized by Google

nez, Monsieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération. Car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser, & me guérir absolument de l'amour que j'avois pour elle.

ORONTE.

Ah! Infame que tu es!

ÉRASTE *à Julie.*

Comment? Me traiter de la sorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de Monsieur votre père; il est sage & judicieux dans les choses qu'il fait; & je ne me plains point de lui, de m'avoir rejetté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ses raisons pour celà. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus, & quatre ou cinq mille écus est un denier considérable, & qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole; mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laisser d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, & le suivre honteusement sans le consentement de Monsieur votre père, après les crimes qu'on lui impute, c'est une chose condamnée de tout le monde, & dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglans reproches.

Digitized by Google

JULIE.

Hé bien, oui. J'ai conçû de l'amour pour lui, & je l'ai voulu suivre, puisque mon père me l'avoit choisi pour époux. Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme; & tous les crimes dont on l'accuse, sont fausserés épouvantables.

ORONTE.

Taisez-vous, vous êtes une impertinente; & je sais mieux que vous ce qui en est.

JULIE.

Ce sont, sans doute, des pièces qu'on lui fait, & (*montrant Éraste.*)
c'est peut-être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

ÉRASTE.

Moi, je serois capable de celà?

JULIE.

Oui, vous.

ORONTE.

Taisez-vous, vous dis je. Vous êtes une sotte.

ÉRASTE.

Non, non, ne vous imaginez pas que j'aye aucune envie de détourner ce mariage, & que ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déjà dit, ce n'est que la seule considération que j'ai pour Monsieur votre père; & je n'ai pû souffrir qu'un honnête homme, comme lui, fût exposé à la honte de tous les bruits qui pourroient suivre une action comme la vôtre.

Digitized by Google

ORONTE.

Je vous suis, seigneur Éraste, infiniment obligé.

ÉRASTE.

Adieu, Monsieur. J'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance, j'ai fait tout ce que j'ai pû pour obtenir un tel bonheur, mais j'ai été malheureux, & vous ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Celà n'empêchera pas que je ne conserve pour vous les sentimens d'estime & de vénération où votre personne m'oblige, &, si je n'ai pû être votre gendre, au moins serai-je éternellement votre serviteur.

ORONTE.

Arrêtez, seigneur Éraste. Votre procédé me touche l'ame, & je vous donne ma fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mari, que Monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et je veux, moi, tout-à-l'heure, que tu prennes le seigneur Éraste. Çà la main.

JULIE.

Non, je n'en ferai rien.

ORONTE.

Je te donnerai sur les oreilles.

ÉRASTE.

Non, non, Monsieur, ne lui faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE.

C'est à elle à m'obéir; & je sais me montrer le maître.

Digitized by Google

ÉRASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là? Et voulez-vous que je possède un corps, dont un autre possédera le cœur?

ORONTE.

C'est un fortilège qu'il lui a donné, & vous verrez qu'elle changera de sentimens avant qu'il soit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

JULIE.

Je ne....

ORONTE.

Ah! Que de bruit! Çà, votre main, vous dis-je. Ah, ah, ah!

ÉRASTE *à Julie.*

Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main, ce n'est que de Monsieur votre père dont je suis amoureux, & c'est lui que j'épouse.

ORONTE.

Je vous suis beaucoup obligé, & j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on fasse venir le Notaire pour dresser le contrat.

ÉRASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertissement de la saison, & faire entrer les masques, que le bruit des nôces de Monsieur de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la ville.

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

TROUPE DE MASQUES *danſans & chantans.*

UN MASQUE *en Egyptienne.*

Sortez, ſortez de ces lieux,
Soucis, chagrins & triſteſſe;
Venez, venez, ris & jeux,
Plaiſirs, amour & tendreſſe;
Ne ſongeons qu'à nous rejoüir,
La grande affaire eſt le plaiſir.

CHOEUR DE MASQUES *chantant.*

Ne ſongeons qu'à nous rejoüir,
La grande affaire eſt le plaiſir.

L'EGYPTIENNE.

A me ſuivre tous ici,
Votre ardeur eſt non commune;
Et vous êtes en ſouci
De votre bonne fortune:
Soyez toujours amoureux,
C'eſt le moyen d'être heureux.

UN MASQUE *en Egyptien.*

Aimons juſqu'au trépas.
La raiſon nous y convie.
Hélas! Si l'on n'aimoit pas,
Que ſeroit-ce de la vie?
Ah! Perdons plûtôt le jour,
Que de perdre notre amour.

Digitized by Google

L'EGYPTIEN.

Les biens,

L'EGYPTIENNE.

La gloire,

L'EGYPTIEN.

Les grandeurs,

L'EGYPTIENNE.

Les ſceptres qui font tant d'envie,

L'EGYPTIEN.

Tout n'eſt rien, ſi l'amour n'y mêle ſes ardeurs;

L'EGYPTIENNE.

Il n'eſt point, ſans l'amour, de plaiſirs dans la vie.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Soyons toujours amoureux;
C'eſt le moyen d'être heureux.

CHOEUR.

Sus, chantons tous enſemble,
Danſons, ſautons, jouons-nous.

UN MASQUE, *en pantalon.*

Lorſque pour rire on s'aſſemble,
Les plus ſages, ce me ſemble,
Sont ceux qui ſont les plus fous.

TOUS ENSEMBLE.

Ne ſongeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire eſt le plaiſir.

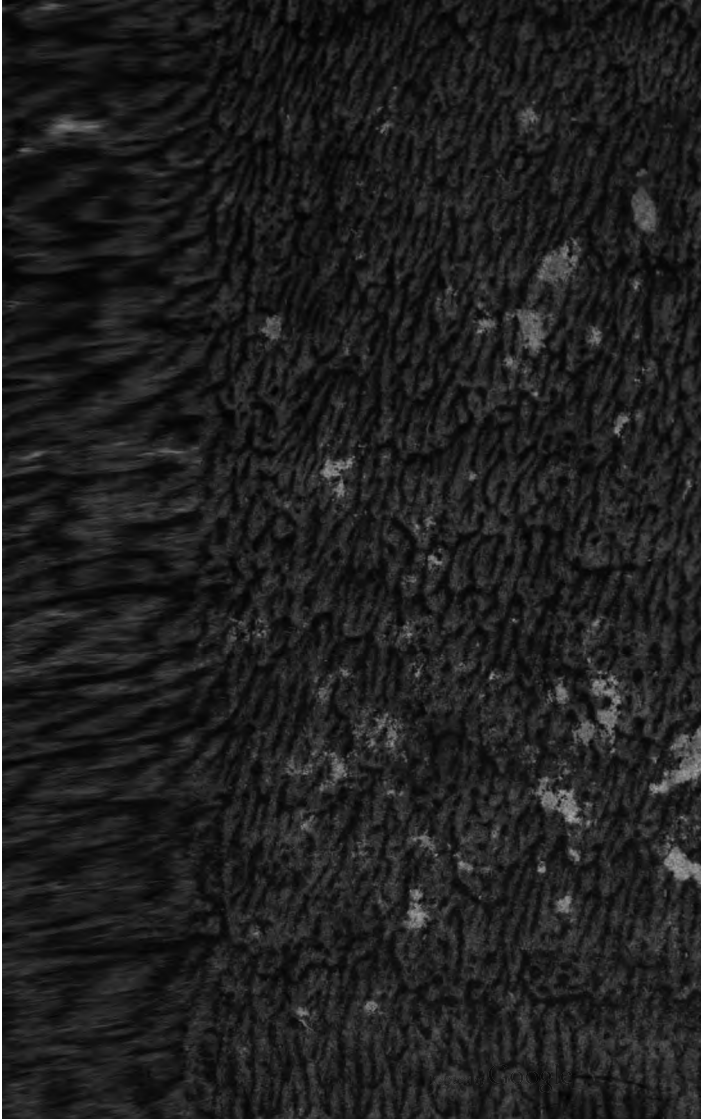
FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google